Clara L. Patten
Jan - 1893.

PIERRILLE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur papier impérial du Japon
avec 10 eaux-fortes doubles
Suite en noir et bistre.

JULES CLARETIE

PIERRILLE

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DES LETTRE
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1890
Tous droits réservés.

PORTLAND
PUBLIC LIBRARY

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

« Quand je lis M. de Florian, disait un jour Marie-Antoinette, il me semble que je mange de la soupe au lait. »

Peut-être avait-elle raison, la royale dédaigneuse, de parler ainsi des Némorins de ce pauvre Florian, qu'on oublie tous les jours. Et pourtant Trianon avait ses Estelles, et l'on y voyait un ruisseau qui pouvait aussi se nommer le Gardon.

L'idylle qu'elle raillait, elle voulait cependant la réaliser, et la laitière Marie

O'36 McLellan 9
161726

vengeait M. de Florian de tous les dédains de la reine.

Je voudrais qu'il en fût ainsi toujours de la pastorale et qu'on accueillît le berger Corydon, dût-on en rire. Il est bien doux et bien inoffensif, je le sais, et n'a sans doute pas ouvert les traités de physiologie à la mode. Mais si timide! On peut, je crois, lui faire une petite place.

Il n'a d'ailleurs ni grande ambition, ni grande espérance, et se présente en ses habits de tous les jours.

S'il m'écoutait, il éviterait les gens graves et tout droit il irait à ces rares élus qui ont pu demeurer des enfants.

J. C.

1863.

EN PÉRIGORD

SOUVENIRS

EN MANIÈRE DE PRÉFACE

(1877)

Il y a déjà longtemps que j'ai écrit *Pierrille* — « *Histoire de village.* » disait le sous-titre, — et à l'heure où j'imaginai cette simple histoire, les tableaux du Périgord étaient déjà pour moi des souvenirs. Je venais d'avoir dix-huit ans lorsqu'en 1859 j'achevais ce récit, publié quatre années après et qui me valut — encouragement suprême pour un débutant

très timide et très inquiet sur son avenir — les éloges de Mme Sand. Ah ! quelle joie alors ! Ce fut une des premières et des plus profondes émotions de ma vie littéraire. L'illustre auteur de la *Petite Fadette* avait daigné lire, là-bas à Nohant, mon idylle périgourdine ! Il me semblait que l'immortel *Champi* souriait à mon pauvre *Pierrille*.

Il n'y a rien pourtant dans ce petit roman que le fantôme des jeunes années et peut-être un parfum de terroir. J'aurais voulu peindre plus vivement ce beau et fier Périgord qui représentait, pour mon enfance, la liberté, les jeux, le libre plaisir à travers les champs et les bois. Tous les ans, lorsque nous habitions Limoges et lorsque les mois des vacances étaient venus, mes parents m'envoyaient en Périgord, à Ratevoul, chez mon grand-père paternel. Ce n'était jamais sans émotion que je montais dans la petite diligence qui m'emportait vers Périgueux. J'allais retrouver les ceps chargés de raisin, les figues mûres, les champs de maïs où j'aimais à m'enfoncer, en faisant craquer autour de moi les tiges

vertes, tandis que la chevelure humide des *panouilles* me jetait au visage des gouttelettes fraîches. J'allais en vacances, pour tout dire, mais je quittais aussi ces êtres chéris que je laissais au labeur, au coin du foyer, songeant à moi. Et la nuit se passait sur la route, moi, regardant, entre deux réveils, les bandes de gros cuir qui sautaient sur la croupe des chevaux fantastiquement éclairées par les lanternes de la diligence et pensant à ceux que je ne reverrai plus que dans deux longs mois !... Au petit jour on arrivait à Périgueux et la voiture du Bugue me conduisait alors jusqu'à l'endroit où attendait le cheval envoyé vers moi par mon grand-père. Puis, à travers bois, sous les grands châtaigniers, dans les bruyères roses, écoutant les merles chanter, regardant, au bord de la route, les compagnies de perdreaux qui s'envolaient ou, dans leur écrin d'un blanc de neige, les *oronges* qui montraient leur petit dôme rouge ou jaune, j'arrivais au logis où l'on m'attendait.

Ratevoul ! Je le vois encore. Une vieille

maison du siècle passé, la grande porte de bois qui s'ouvrait en grinçant. Dans la cour, de vieux et superbes ormes où se juchaient, en criant, des pintades, leurs plumes gris d'argent tachetées de blanc. La ferme accotée à la demeure, et en face le logis des fermiers qu'on appelait « la maison de Monpezat » en souvenir d'un ancien serviteur un peu visionnaire, dont on m'a conté bien des histoires fantastiques, et qui était mort là. Je n'osais pas toujours, étant tout petit, aller seul *chez Montpezat*. Il me semblait que j'allais y voir *revenir* le vieux fermier, assis dans un fauteuil auprès de la haute armoire de chêne.

Cette maison de Montpezat servait pourtant de passage pour se rendre au jardin qui, à son tour, donnait sur les vignes. Je traversais donc bien souvent le corridor sombre, puis, au delà, c'étaient les fleurs, les belles-de-nuit au dessus desquelles tournaient, avec des bourdonnements charmeurs, ces insectes tigrés si difficiles à saisir, et qui enfoncent leur trompe au fond des calices; c'était la longue treille, pliant sous le faix du raisin

muscat transparent et rose; les grenadiers grimpant contre le mur ensoleillé, avec leurs belles fleurs d'un rouge vif, les dahlias, les bordures de thym et de verveine, et les insectes aussi, que je poursuivais avec une vaillance fiévreuse, un âpre désir de les étudier, de les connaitre. Que de collections de vers luisants, de scarabées, de sauterelles, de papillons j'ai faites alors ! Et, à côté des lampyrrhes, les lézards, depuis les plus beaux, d'un vert d'émeraude, jusqu'aux humbles lézards gris, si vifs avec leurs petits yeux de lave, et qu'on appelle dédaigneusement des *rapiettes*. C'était une passion pour moi que l'histoire naturelle et je devais avoir, plus tard, des prix de botanique avec M. Decaisne pour professeur et des prix de zoologie sous la direction de M. Duméril. Quand, tout enfant, mes bons et chers parents me conduisaient en promenade, le long des allées du Champ de Juillet, à Limoges, et que je m'écartais du chemin pour courir ramasser un de ces insectes propres et alertes qu'on appelle là-bas un « *cinq sous* » ou quelque

cétoine noire, verte ou couleur de citron — une « bête à bon Dieu » comme on dit à Paris, — j'entendais mon père et ma mère, tout charmés, se dire bien bas, avec ces espoirs fous qu'on place sur la tête des petits : « Ce sera un Cuvier ! »... J'ignorais alors ce que c'était que Cuvier, mais je connaissais mieux qu'aujourd'hui bien des espèces d'insectes. Un Cuvier ! Hélas ! *Alas, poor Yorick!* Mais on n'empêchera jamais les parents de rêver pour leurs enfants des perspectives infinies. L'enfant, c'est, pour le père et la mère, la revanche suprême prise sur la vie. Cette petite tête blonde sera pour eux (ils le croient, ô songe éternel !) l'incarnation de toutes les chimères souhaitées et poursuivies. Ce qu'ils ont attendu, l'enfant l'obtiendra. Ce qu'ils ont entrevu, il le réalisera. A eux les déceptions et les amertumes, à lui la moisson et la victoire. On aura pour lui fait les étapes et c'est lui qui atteindra le but. On aura semé, il récoltera. Et on contemple ainsi son front sans rides, ses yeux sans tristesse, sa lèvre sans mensonges et on se dit,

— enivré d'espoir et tout glorieux devant cet avenir grandissant : — « Ce sera un heureux ! Ce sera un Cuvier ! »

Puis l'âge vient, les années passent, l'enfant est devenu un homme. Il y a des plis creusés sur son front dégarni ; ne regardez pas au fond de ses prunelles, on y trouverait plus d'une déception. Mais, à son tour, il a un fils, et à son tour aussi, continuant le cher et beau rêve de ceux qui l'ont précédé, il épie le babil de l'enfant et se dit — comme l'ont dit ceux qu'il aime : — « Il sera ce que je n'ai pu être ! Je me serai contenté de glaner, il moissonnera à pleines mains ! Ce sera un homme, comme dit Goëthe ! Ce sera un Cuvier ! »

S'il n'y avait pas des chimères, des illusions et du mensonge en ce monde, qu'y aurait-il donc ? [1]

[1] Mais que vais-je sembler là mélancolique ? La vie a des indulgences singulières et, sans être un Cuvier, hélas, elle m'a permis de prendre place — et ma reconnaissance est profonde envers la destinée — sur le fauteuil même de celui qu'entendaient nommer mes oreilles d'enfant pendant les promenades au Champ de Juillet : — le fauteuil de Cuvier. (Note de 1889.)

Tout roman est songe et mensonge. Les humbles chapitres de celui-ci, je le répète, sont des souvenirs. Ils me reportent par la pensée vers cette maison de Ratevoul dont je parlais tout à l'heure et, en les relisant, je revois le grand salon aux boiseries blanches et aux consoles Louis XVI, où mon grand-père se tenait d'ordinaire, lisant son journal auprès de la haute fenêtre, qui, faisant pendant à la porte vitrée, s'ouvrait sur la terrasse. Tête fine et fière, profil net et élégant, la lèvre et le menton rasés, un beau sourire découvrant, à soixante-douze ans, des dents irréprochables, une chevelure d'un blanc d'argent sur un front hautain, cette physionomie d'aïeul ne m'est point sortie de la mémoire. J'entends encore la voix doucement railleuse du vieillard, et je le vois toujours sur son petit cheval noir trottant vers Saint-Alvère avec sa canne à pomme d'or tenue à son poignet par un cordonnet de cuir. J'allais souvent au *foirail* des moutons ou des bœufs et je me rappelle combien je me sentais blessé de le voir chicaner pour quel-

ques francs avec des bouviers. Pauvre grand-père ! Il n'était cependant fait ni pour marchander ni pour vendre !

Il y avait, sur une des deux grandes armoires à boiseries du salon, au-dessous d'un râtelier de fusils posé là parce que les armes s'y trouvaient plus à portée de la main, des livres et des gravures, de vieilles gravures du XVI^e^ siècle, et des volumes à reliures pleines, que je lisais curieusement et qu'il me faisait lire tout haut quelquefois devant les fermiers de Costo-Rasto ou des Granges. J'ai, pour la première fois, parcouru là le vieux Corneille et cet autre livre qui m'amusait tant, les *Aventures du baron de Fœneste* de Théodore Agrippa d'Aubigné, dans l'édition d'Amsterdam de 1731. Je l'ai encore parmi mes livres, ce bouquin au titre rouge et noir et les éditions les plus savantes de *Fœneste*, celle même de Prosper Mérimée, ne m'ont jamais semblé aussi attirantes que l'édition hollandaise où j'ai lu, pour la première fois, l'*Aventure sur Brilbaut* et le *Combat de Corbineau*.

Nous avions peu de visites à Ratevoul et,

pour tout bruit, le son lointain des cloches de Saint-Alvère. Mon grand-père, qui sortait peu, qui allait rarement à Bergerac, ne poussant jusqu'à Périgueux que lorsqu'il était du jury, et qui est mort sans être jamais venu à Paris, correspondait à l'aide d'un porte-voix, comme du pont d'un navire, avec les fermes semées sur le coteau voisin, au delà des prés. On l'entendait, ce porte-voix, jusqu'au château de Longat. Et puis le facteur venait, apportait les nouvelles du dehors, les journaux, les livres...

Quelquefois, par le petit chemin qui menait aux bois, je voyais arriver, à cheval, mon grand-oncle, l'*oncle Jules*, maigre et sec, qui venait prendre terre à Ratevoul avant de se rendre de Limeuil à Saint-Alvère. Il était juge de paix du canton et, avec une froideur superbe, il rendait la justice aux paysans, les interrogeant en patois. Je me plaisais à ces curieuses audiences. Un jour, tandis que « l'oncle » déjeunait à Ratevoul, on vint l'avertir qu'un assassinat avait été commis tout près de là, sur la route de Sainte-Foy de

Longat, si je m'en souviens bien. Un petit propriétaire des environs, tête chaude, exaltée, ruiné par un homme qui faisait l'usure, avait attendu le Shylock campagnard au coin d'un bois et l'avait tué raide, en lui déchargeant en pleine poitrine un fusil de chasse. On venait chercher l'oncle Jules pour les premières constatations. Chose curieuse et qui me frappa, toutes les sympathies étaient pour le meurtrier, toutes les malédictions pour la victime. Il y avait comme une atmosphère de réprobation autour de ce mort. J'entendis un paysan s'écrier : « Quand on a ouvert sa chemise pour voir la plaie, on a trouvé sur sa peau un scapulaire. L'hypocrite ! » Je songe encore à ce vieux souvenir.

Ce meurtrier, dont on parla pendant si longtemps à Ratevoul, m'intéressait par tous les récits que les paysans faisaient, autour de moi, de ses souffrances. L'homme mort l'avait réellement mis sur la paille et affolé. Il en avait « saigné à blanc » bien d'autres. Et alors ce phénomène se produisait que les campagnards prenaient, contre les gendarmes

battant les buissons, le parti de de l'assassin. On allait porter de la piquette et des foies d'oies au meurtrier, dans ses *cachettes ;* on lui donnait asile dans des fermes. Il passait des nuits dans les bois ou dans la paille des granges. Il y avait entre la population des champs et lui cette complicité farouche qui existe entre les Corses et les bandits qui cherchent à gagner le maquis et à prendre la montagne. On faisait mieux que lui donner du pain ; on lui portait de la poudre et du plomb. A la fin, quand il se vit traqué et perdu, le meurtrier se fit sauter la cervelle.

Comme tout cela a occupé mon enfance ! Les moindres faits prennent, alors, une importance capitale et s'enfoncent à jamais dans la mémoire. Un voyage de Ratevoul à Limeuil était, en ce temps-là, pour moi une aventure. Limeuil est la toute petite ville où mon grand-père était né, où l'oncle habitait, où vivaient les tantes. Il paraît que César a assiégé Limeuil. A la vérité, une citadelle bâtie, là-haut, sur ce nid d'aigles qui domine la Vézère, devait être formidable. De vieilles

portes, la porte Récluzou entre autres, marquent la trace d'un belliqueux coin de terre. C'est là, dans une petite maison dont je vois encore le seuil, que vivaient les quatre vieilles filles qu'on appelait *les tantes;* tante Fontette morte à cent quatre ans, s'il vous plaît, et qui me parlait de « *M. Arouet*, » comme nous parlerions de Hugo ou de Lamartine; tante Angèle, tante Agathe et tante Suzette. Ces trois visages de bonnes femmes m'apparaissent singulièrement estompés et comme à demi effacés. Je me rappelle pourtant les excellents *tortillons* qu'elles fabriquaient et que j'allais manger sous les figuiers du jardin, — un jardin à pic comme une rue de Fontarabie — près du cadran solaire, qui m'étonnait si profondément, là-haut. Et je revois aussi la dernière de toutes, tante Suzette, la survivante, prenant dans un vieux bas de laine des pièces d'or, ses économies, et me les donnant « pour acheter des livres », les premiers livres de ma bibliothèque !

Comme tout cela est loin ! Que de souvenirs enfuis ! Que de tombeaux creusés ! La

vie est ainsi faite qu'on meurt, pour ainsi dire, plusieurs fois avant de mourir — on meurt dans ceux qu'on aime — et que chaque étape est marquée par une tombe. Ce sont ces souvenirs du passé qui encadrent les scènes de *Pierrille*. Ah ! le bon temps que ce cher *autrefois* maintenant disparu ! Quelles heures, qui maintenant me semblent pleines de soleil, j'ai passées dans cette maison où l'on ne m'a plus revu, depuis que le grand-père dort dans le petit cimetière de Saint-Alvère ! Comme j'étais heureux de pêcher, dans le *riou*, les écrevisses, sous les saules ! Et la source si pure, avec son cresson, au bout du pré, où j'allais boire après être demeuré si longtemps étendu dans l'herbe, lisant ou regardant tantôt les fourmis qui passaient sur les brins de gazon, tantôt les nuages blancs qui couraient au fond du ciel limpide ! Je ferme les yeux et je le revois toujours, ce coin de terre. Les libellules sautent au-dessus des iris violets, l'eau du ruisseau court en riant sur les pierres. Au loin, sur le chemin, la roue d'un char fait crier les

cailloux de la route. Les grillons chantent dans l'air chaud et leur symphonie monotone emplit les prés où tout, excepté leurs voix, fait silence. Qu'il fait bon alors, à l'ombre fraiche des noyers !

Mais la chaleur tombe. Il faut rentrer. Je remonte lentement le sentier grimpant qui mène au logis. Vrai sentier de chèvres avec des pierres roulées comme dans le lit d'un torrent et, des deux côtés, les ronces des buissons et les mûres toutes noires. Que j'en ai cueilli des mûres, en chemin ! Et voici la terrasse, avec le banc de bois d'où je regardais les bonnes gens du pays aller à Saint-Alvère. Voici les sureaux qui grimpaient jusqu'au bord, avec les grains de leurs baies couleur d'encre. Il n'y a pas un pouce de terrain que je ne revoie. Et le pigeonnier où roucoulaient les colombes, où j'entrais parfois prendre un pigeon au nid pour la table du soir (Michelet m'a donné plus tard le remords de ces meurtres) ! Et l'enclos plein d'herbe avec son figuier que je dépouillais seul, et les longues prunes d'Agen aux cou-

leurs violettes ! Et, plus loin, sur le chemin des Granges, la *raisinière* où les merles sautaient joyeux, faisant vendange de ces raisins qu'on leur abandonnait !

La vendange ! Ah ! les belles heures lorsque le jour en était venu ! Il y avait des garçons et des filles plein les vignes. Tout cela riait et chantait, avec des yeux flambants et des mains rouges de grains pressés. Je respire encore l'odeur capiteuse de la grande cuve emplie de raisin où, tout nus, ivres de la vapeur du vin nouveau, des hommes foulaient de leurs talons la vendange écrasée. Chacun de nous a de ces souvenirs d'enfance que la vie de Paris ne nous enlève pas et qu'on évoque parfois avec une volupté consolante. Les longues soirées sous la cheminée haute, la piquette arrosant les châtaignes blanches servies dans du lait, les contes du pays, les chansons de l'enfance, tout cela vous revient parfois comme des consolations attendries. Je voudrais avoir à refaire les histoires que je publie aujourd'hui ; il me semble qu'à distance j'y mettrais un peu plus du pays et du passé !

Telle qu'elle est voici celle-ci, voici *Pierrille*. Conte d'enfant. Histoire simple et pourtant vraie, mais naïve. Je n'aurais point d'excuse si je donnais ces pages pour autre chose que ce qu'elles sont : le premier balbutiement d'un adolescent épris de nature et d'art qui cherche à rendre ce qu'il a vu, à peindre la vie avant d'avoir vécu, et si je n'avais aussi peut-être pour *Pierrille* l'indulgence inconsciente qu'on aurait pour un pauvre sonnet d'amour honnête retrouvé, tracé d'une encre pâle, dans un portefeuille de collégien.

JULES CLARETIE.

PREMIÈRE PARTIE

PIERRILLE

PREMIÈRE PARTIE

I

u pays, en Périgord, sur une hauteur, le petit hameau de La Queyrie, avec ses toits rouges, semble sourire entre les arbres. Des figuiers aux larges feuilles, des amandiers poudrés de blanc au printemps et des pêchers tout roses, des ormes puissants, d'une vieillesse robuste, l'entourent comme d'un

verger, puis, au loin, les coteaux chargés de vignes, les bois de châtaigniers aux *peluns* verts tout hérissés d'aiguilles, les champs de blé ou de maïs s'étendent comme le riche territoire du petit village. Il fait bon vivre là, arrosant de piquette les mets savoureux de la noire terre périgourdine. Et c'est à La Queyrie que Pascal Lorin, « le *père Pascal* », vivait en souriant, le visage brûlé du soleil, les cheveux argentés par l'âge, mais toujours solide, et promenant sur les hommes et les choses le beau regard majestueux et placide qu'ont très souvent les hommes des champs, habitués à retourner la terre et à interroger le ciel.

Ce père Pascal était un vieux laboureur qui n'avait jamais quitté La Queyrie, où il était né, où son père et sa mère étaient morts. Il vivait doucement dans sa ferme, entre sa femme et sa nièce, pauvre orpheline qu'il avait élevée et qu'il aimait comme sa fille ; en la regardant, il se consolait d'avoir perdu ja-

dis le seul enfant qu'il eût jamais eu. Le père Pascal était une brave et digne âme, un vieillard franc, pieux et loyal. Il avait, comme on dit, toujours marché droit, évitant avec soin les chemins de traverse, rigide pour lui-même, inflexible, incapable de pardon pour ses propres faiblesses, mais compatissant pour les autres et pardonnant volontiers au prochain une faute qu'il eût regardé comme ineffaçable, s'il l'eût commise. Il y avait en lui quelque chose de la roideur, au fond cordiale, du vieux soldat. Il aimait assez à rire, et ne se sentait véritablement heureux que lorsqu'un cercle de jeunes garçons et de jeunes filles l'entourait. C'était alors leur boute-en-train. Et comme ils l'aimaient ! Car personne mieux que lui ne savait ce qui plaît à la jeunesse.

Au physique, grand, maigre, un peu voûté, les cheveux longs, un joli sourire et des dents blanches. Les *messieurs* de Saint-Alvère le nommaient le *père* et les

paysans, selon l'usage, l'appelaient le *vieux*.

Sa nièce avait nom Millette, un joli nom de là-bas. Quand il l'avait prise chez lui, Millette comptait déjà ses dix ans. Elle venait de perdre sa mère, et il y avait longtemps que son père était mort. Elle se trouvait sans autre appui que son oncle, le père Pascal. La pauvre enfant avait bien un frère, mais celui-là, disait-on, n'était qu'un *mauvais gas*. Dès sa vingtième année, il avait quitté le pays un beau jour, annonçant qu'il allait se faire soldat, et, depuis lors, on n'en avait pas entendu parler.

Pascal prit par la main l'orpheline.

— Te voilà seule, ma pauvre petite, dit-il en l'embrassant au front; viens avec moi, mon enfant, nous t'aimerons bien, et tu seras heureuse.

— Oui, *papa* Lorin, dit l'enfant en essuyant ses pauvres yeux rouges... Mais est-ce que maman ne reviendra plus?

*
* *

Deux ans s'écoulèrent.

La femme de Pascal reporta sur la petite fille, sa filleule, tout l'amour maternel qu'elle aurait eu pour son enfant.

Millette l'appelait *maman*. Avec ce mot si simple et si doux la petite eût fait tout ce qu'elle eût voulu de la brave femme.

— Tu la gâtes trop, disait Pascal quelquefois. Il faut élever les enfants un peu à la dure, afin qu'un jour ils ne souffrent pas trop s'il leur faut faire connaissance avec le malheur.

Et la vieille Catherine, la *Catissou*, se mettait à sourire.

— Faut-il donc, disait-elle, la mettre à la besogne déjà et lui faire travailler la terre du matin au soir? Va, ces pauvres petits, si on peut leur sauver quelques rudes corvées pendant qu'ils sont jeunes, c'est autant de pris, et ils ont été heureux, au moins, pendant quelque temps.

Elle regardait alors son mari. Pascal lui répondait invariablement : « Tu as raison », et prenait sur ses genoux la petite fille qu'il faisait sauter en la regardant avec amour, peut-être avec fierté; car, en vérité, Millette était déjà belle. Blonde d'un blond doré, elle avait de grands yeux noirs, et avec cela une peau blanche, hâlée seulement aux mains. Ce n'était encore qu'une enfant et déjà sa

taille était bien prise, sa démarche gracieuse.

— Mais, ma foi, disait-on bien souvent à Pascal, savez-vous qu'elle se *fait joliment fière*, la « Milletto » ? Elle a tout l'air d'une demoiselle, à la messe, le

dimanche. Elle est grande, avenante. Il se fera temps bientôt de la fiancer.

— Vous allez vite ! disait le père Pascal en souriant.

Puis il regardait Millette :

— C'est vrai qu'elle est pourtant bien pour une fillette, par ma foi... Vous avez raison. Elle est *bien ;* oui, répétait-il, et, de plus, c'est une *brave petite* que nous aimons de tout notre cœur.

Millette ne songeait pas encore à ces grosses questions d'avenir, et ne pensait qu'à courir par les bois, à jouer dans les prés, à dénicher les petits oiseaux ou à leur tendre des pièges. Il y avait Pierrille, son ami, qui l'aidait en tout cela.

Pierrille était un jeune garçon de douze ans qui travaillait, près de La Queyrie, dans la ferme des Terrade, à *Costo-Rasto* (Côte Rase) ; ses maîtres l'aimaient beaucoup et le désignaient à tous comme un *bon sujet*.

Il savait déjà se rendre très utile, soit à la moisson, soit au fauchage, soit à la vendange. Il était adroit autant que travailleur, et le père Terrade ne s'inquiétait pas de ses bestiaux ou de son cheval, tant qu'ils étaient avec Pierrille.

— Cela deviendra un fameux laboureur, disait quelquefois le fermier en montrant le jeune garçon ; c'est vif, c'est alerte, et avec ça, c'est soumis *comme tout*. Celui-là sûrement se fera un sort !

Pierrille avait pour seul parent sa mère. C'était une vieille femme qui n'était pas riche. Elle habitait, à quelques lieues de Costo-Rasto, une méchante cabane, entourée d'un petit enclos

qui ne produisait guère. Mais *son petit*, comme elle disait, avait soin qu'elle ne manquât de rien, et il lui apportait bien joyeusement l'écu de trois francs qu'il gagnait, tous les mois, chez les Terrade.

Non seulement c'était un travailleur, mais c'était un bon cœur, ce Pierrille. En menant les bœufs ou le cheval boire au *Riou*, en descendant au pré, il rencontrait souvent la petite Millette, qui était là, avec sa tante ou toute seule. Les terrains de La Queyrie et de Costo-Rasto sont voisins. Alors, après avoir fait son ouvrage, il jouait un moment avec elle et grimpait au haut des arbres pour prendre le nid qu'elle désirait.

Le dimanche, il venait la plupart du temps chez le père Pascal et demandait la permission de sortir, *defors*, avec celle qu'il appelait *la petite*, quoique, en vérité, elle n'eût que deux ans de moins que lui.

— Allez, mes enfants, disait Pascal, et revenez pour la soupe.

— Prends garde à Millette, Pierrille, ajoutait la tante.

Et Pierrille se redressait d'un air important.

— Je vous réponds d'elle, disait-il.

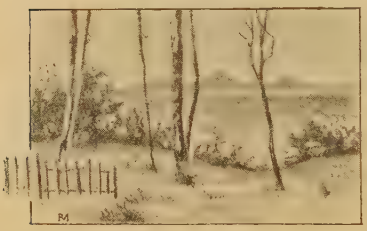
*
* *

Un jour, c'était en automne, les deux enfants prirent fantaisie de descendre au ruisseau pêcher les écrevisses.

— Nous aurions mieux fait, dit Pierrille, d'y songer plus tôt, j'aurais fait un

arrêt de terre, et nous en aurions eu beaucoup plus.

— Qu'est-ce que ça fait? dit Millette. Crois-tu que je ne vais pas en attraper beaucoup? A cette heure-ci, elles sont sous les pierres. C'est facile. Tu verras.



Ils dirent adieu aux parents et se mirent à courir vers le pré.

La Queyrie domine hardiment ces prairies. On y monte et on en descend par un sentier rocailleux, étroit, entouré de buissons pleins d'aubépine et de mûres.

Millette s'arrêtait à chaque instant pour en manger.

— Tu vas te faire du mal, *Millettoun*, disait Pierrille. Tu sais bien que ce n'est pas bon. Va, va, tu n'es qu'une enfant,

— Voyez-vous cela! Mais j'ai dix ans,

monsieur Pierrille. Est-ce que ce sont les mûres que je mange qui me rajeunissent? Dans deux ans, je vais faire ma première communion, sais-tu bien!

— C'est dommage!

— Tiens! pourquoi dommage?

— Parce que je l'ai faite, moi, cette année, et que j'aurais voulu la faire avec toi.

— C'est vrai, c'est ça qu'aurait été gentil! Mais tu la recommenceras, donc!

Pierrille se mit à rire.

— Es-tu simple, *Millettoun*. Est-ce qu'on fait deux fois sa première communion ?

— Ah! pas sa première, dit la petite fille, la bouche pleine de mûres, et ses lèvres roses barbouillées de pourpre. Mais une communion. C'est toujours la même chose.

— Au fait, fit le garçon, tu as raison. Sais-tu que tu as de l'esprit, toi?

— Tiens!... Tu en as bien.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai bien vu, et d'ailleurs le père Terrade le répète assez, et *papa* Lorin, et maman Catissou... Tiens, l'autre jour, Jeantoux, tu sais, le berger de M. Plumardie, était venu à La Queyrie.

— Il aurait mieux fait de rester où il était, celui-là, dit Pierrille avec humeur. C'est un méchant esprit.

— Je le sais bien, mais laisse-moi finir... voilà...

— Tu finiras plus tard, Millette ! Nous sommes au Riou.

— Ce n'est pas si long, dit la Millette; Jeantoux donc avait laissé *s'ensauver* dans les bois la bourrique de chez lui et il la cherchait, en pleurnichant, et il demandait à mon papa Lorin s'il l'avait vue. Alors papa Lorin lui dit : « Si tu étais

fin, tu ne la chercherais pas de ce côté, mais dans les prés où la bête va de préférence. Tu n'as qu'à t'adresser à Pierrille que tu vois là-bas (et il te montrait, toi; tu étais justement ici avec tes moutons). Il t'aidera joliment, celui-là, car c'est le plus adroit *berger* qu'il y ait, tout gamin que tu le vois. »

— Il *dit* cela, le père Lorin ?

— Tout comme je te le répète.

— Et Jeantoux *fit* la grimace, je parie ?

— Oh ! ça, oui. « Je la trouverai bien, ma *Coquette*, et sans M. Pierrillou, » *qu'il* dit, *dit-il*, et il s'en alla. Alors mon papa Lorin fit comme cela en le regardant partir. (Et l'enfant hochait la tête

pour imiter le vieillard) : « Oh ! oh ! c'est une fière mauvaise tête, ce Jeantoux ! »

— Encore s'il avait un bon cœur !... Mais au contraire.

— En voilà un que tu n'aimes pas, hein, Pierrille ?

— Est-ce que tu l'aimes, toi ?

— Quand je le vois, j'ai envie de l'égratigner.

— Ah ! ah ! ah ! Millette, fit Pierrille, tu me fais peur. Et si tu voulais m'égratigner aussi, un jour ?

— Toi ? Oh ! dit-elle, il n'y a pas de danger, va !

*
* *

— Allons, dit Pierrille, il s'agit maintenant de prendre les écrevisses !

— Le ruisseau est clair. Tant mieux. J'avais peur que le meunier de Marsaloux ne l'eût troublé.

— On ne travaille pas le dimanche au moulin. Mais on aurait pu mettre du chanvre à rouir ici, et alors adieu notre pêche. Heureusement il n'y a rien de tout cela !...

Pierrille avait ôté ses souliers et relevé son pantalon jusqu'aux genoux.

Il se mit à l'eau.

Le ruisseau n'est point profond. Il

glisse doucement, en faisant des détours et se repliant, comme un long serpent. Des saules aux troncs creux et vides, au feuillage mouvant, des aulnes aux rameaux verts comme un pré d'herbe nouvelle, l'entourent et forment au-dessus de lui comme une voûte que le vent agite et qui mêle son doux froissement de feuilles au bruit uniforme, à cette harmonie calme, douce, endormie de l'eau qui s'écoule.

— Est-ce que le *Riou* est froid ? demanda Millette.

— Point du tout, mais ne va pas pour cela te mettre dans l'eau. Tu te salirais. Demeure.

— Il faut que je m'ennuie pendant que tu t'amuses ? dit Millette avec une moue souriante.

— Non, mais je ne veux pas que tu mouilles ta robe. D'ailleurs il y a par ici des *grosses* qui pourraient te pincer. Demeure encore une fois... Oh ! voyez ! l'entêtée petite !

Millette avait retroussé sa jupe, en

l'arrangeant comme un pantalon.

Elle se laissa glisser dans le ruisseau, et marchant avec précaution sur lès pierres qui sortaient de l'eau, elle rejoignit son ami Pierrille.

— Tu as une petite tête à toi, tout de même, dit-il. Ce que tu veux, tu le veux bien !

— Regarde donc les écrevisses au lieu de me gronder. En vois-tu ?...

— Pas une !

— Et celle-ci... bon ! je la tiens !

— Elle est bien jeune, la pauvrette ! On verrait le jour au travers !

— Bah ! qu'est-ce que ça fait ? Donne-moi ton mouchoir. Oh ! regarde donc comme elle frétille !... Toutes celles qui ne seront pas mortes, je les garderai !

— Tiens donc, tu m'en donneras ma part, j'espère ?

— C'est trop juste.

— Mais, fit le *pâtour*, ce que j'ai, n'est-ce donc pas à toi, Millette ?

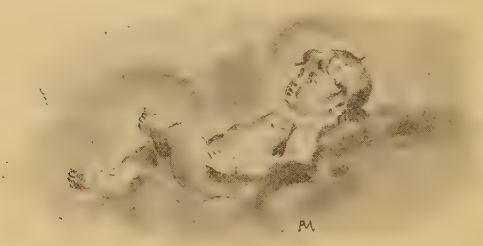
Le visage coloré, les yeux brillants,

les cheveux ébouriffés, jambes et bras nus, courbés tous deux vers l'eau dans ce cadre de verdure et d'eau, ils étaient charmants : la petite fille accroupie, soulevant les pierres avec précaution, le jeune garçon saisissant en hâte l'écrevisse qui se sauvait d'un coup de queue donné avec force.

L'eau était claire. Ils apercevaient le fond du ruisseau tapissé d'un sable fin où, çà et là, quelques pierres noires, un peu moussues, semblaient des rochers au milieu d'une lande aride.

De place en place les arbres du bord faisaient de l'ombre, et l'eau devenait noire. Mais un joyeux rayon de soleil perçait la feuillée, comme pour éclairer les deux enfants, et, tout en se jouant sur leurs visages roses, dans les cheveux blonds de l'une et dans les cheveux bruns de l'autre, il illuminait de ses faisceaux élargis, par larges plaques brillantes, le clair ruisseau qui scintillait comme s'il eût roulé de l'or en fusion.

Rien n'est si joli qu'un rayon de soleil sur un doux sourire d'enfant.



Ses reflets faisaient ressortir la peau blanche de la petite Millette et doraient le visage déjà bruni de Pierrille — et c'était une séduction vivante, une idylle antique réalisée que ce couple souriant ainsi baigné de lumière et de joie, tandis que le *Riou* murmurait doucement, doucement...

*
* *

— En voilà déjà beaucoup, je crois, dit Pierrille. Est-ce que le mouchoir est rempli, Millette ?

— Non, dit-elle. Mais il le sera bientôt. Oh ! elles font un bruit là dedans, un bruit comme si elles se battaient !... Elles ne doivent pas s'amuser, sais-tu ?

— Elles sont prisonnières ! On ne s'amuse pas quand on est forcé de rester où l'on vous a enfermé.

— C'est vrai, fit la petite en devenant tout à coup sérieuse et en se redressant. Les prisonniers sont malheureux !...

— Ça, oui bien, je les plains. Et pourtant quand ils ont fait quelque mauvais coup, on a raison de les garder entre quatre murs, pour qu'ils ne recommencent pas.

— Oui, ceux-là, les voleurs et les

garnements. Mais il y en a d'autres !

— D'autres ?... Tiens, fit Pierrille, te voilà toute triste, Millette !... A quoi donc penses-tu ?

— Eh ! dit l'enfant, à mon frère Placide, qui peut-être, à cette heure, est prisonnier des Bédouins, de vilains hommes, va, à ce que dit papa Pascal, — grands comme çà, et tout noirs, noirs comme des charbons... Quand je pense que Placide est avec eux !...

Et la pauvre enfant, alors, se mit à pleurer bien fort, car, sans le connaître, elle aimait beaucoup son frère.

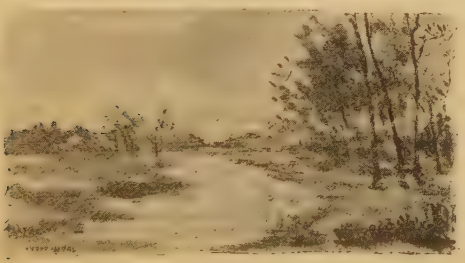
— Tu as tort de te chagriner comme ça, petite *Millette*, lui dit Pierrille. Pourquoi t'imaginer que ton frère est en prison ? Qui est-ce qui te dit que cela est ? As-tu jamais vu pleurer quelqu'un pour un accident qui n'est pas arrivé ?

— Ah ! c'est vrai, dit-elle en essuyant ses larmes. Je pleure *pour des riens*. C'est fini ! Mais, c'est égal, je ne ne veux pas garder, comme ça, ces bêtes hors de

l'eau. Tiens ! Ça me fait plus plaisir de les rendre contentes que de les garder !

— Eh bien, fit Pierrille en la voyant vider tout à coup le mouchoir qu'elle tenait et le secouer au-dessus de l'eau, il valait bien la peine de les pêcher.

— Qu'est-ce que nous en ferions ? dit-elle.



Les écrevisses s'éparpillèrent vite, vite au milieu de l'eau et se blottirent sous les pierres ou dans les racines des arbres. Ils n'en virent bientôt plus une.

— La pêche est finie, s'écria Pierrille en riant. Nous voilà les mains vides, mais

nous nous sommes tout de même bien amusés.

Il s'élança hors du *Riou* en s'accrochant au tronc d'un saule, puis il tendit la main à Millette qui, s'appuyant sur lui, fut d'un bond sur la rive.

*
* *

— Vous n'aurez pas beaucoup de poisson à emporter à La Queyrie, vous autres, dit en ce moment, derrière eux, une voix aigre et railleuse.

Pierrille se retourna vivement, et la petite Millette, qui était assise sur l'herbe, se releva aussitôt.

— Ah! c'est Jeantoux, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? demanda Pierrille au petit pâtre.

— Je ne veux rien, répondit Jeantoux. Et, si je voulais quelque chose, ça ne serait pas de ton poisson, monsieur Pierrillou, car tu n'en as guère!

— Mêle-toi de ce qui te regarde, toi !...

— Je me mêle de ce qui me plaît !

— Jeantoux, dit Millette en s'interposant, tu es un batailleur et un *mauvais méchant*. Pierrille ne te dit rien. Ne lui cherche pas querelle. Je sais que tu ne crains pas grand'chose et qu'on te trouve prêt à l'attaque, mais si tu viens ici pour cela, je te préviens que je le dirai à M. Plumardie, ton maître, qui saura bien te faire taire !

— Je le ferai bien taire moi-même, ce petit loup-garou ! s'écria Pierrille que Jeantoux regardait d'un mauvais œil, et ce n'est point parce qu'il a quinze ans et que je n'en ai que douze qu'il pourra m'effrayer.

— Voyez-vous ce géant ! fit Jeantoux en se croisant les bras.

— Pierrille ! s'écria la petite fille, en se jetant vers l'enfant devenu blême tout à coup, Pierrille !...

— Laisse-moi, dit-il. Je veux lui répondre à celui-là !

— Si tu avances, dit Jeantoux en se baissant, prends garde à toi !

Pierrille s'était élancé déjà, la main levée, l'œil plein de colère.

Alors Jeantoux se recula d'un pas et jeta au petit pâtour, en plein visage, un gros caillou qu'il avait ramassé.

Le pauvre Pierrille poussa un cri. Il porta la main à son front et chancela.

Millette était déjà auprès de lui. Elle voulut le retenir dans ses bras, mais elle était trop faible. Pierrille tomba, de toute sa longueur, sur l'herbe. Il était pâle comme un mort et de son front meurtri découlait un filet de sang.

Jeantoux eut peur. Il devint tout à coup aussi blême que Pierrille, et pendant que la petite fille demeurait sans bouger auprès du berger étendu, il se mit à fuir, à fuir à toutes jambes, comme si le loup l'eût suivi.

La petite Millette, d'abord, se prit à pleurer. Qu'est-ce qu'elle allait devenir, comme çà, avec son ami blessé ? Elle

appelait Pierrille, elle l'embrassait, elle tâchait de le soulever, puis elle se mettait à crier, comme si on eût pu l'entendre de La Queyrie, éloignée du ruisseau de quatre portées de fusil, au moins.

Les enfants ont peur du sang. Millette s'effraya. Elle crut le pauvre enfant mort tout à fait et se mit à trembler. Mais, comme elle l'aimait beaucoup, elle se rapprocha de lui, et, justement alors, elle l'entendit qui soupirait.

Elle trempa aussitôt son mouchoir dans le ruisseau et doucement, de ses petites mains, l'appliqua sur le front de Pierrille.

Grâce à la fraîcheur de l'eau, le pauvre enfant se ranima peu à peu. Il rouvrit les yeux et les fixa d'un air étonné sur Millette, qui se penchait vers lui.

— Pauvre de toi, lui dit-elle alors, est-ce que tu as bien mal, Pierrille ?

Il ne répondit point ; car, sans doute, ces paroles n'avaient point encore de sens pour lui.

Quelques minutes après, il était mieux.

Il se souleva sur ses coudes, et, souriant à Millette :

— Est-ce qu'il s'est sauvé, Millette, dit-il d'une voix un peu faible. T'a-t-il fait du mal ?

— Oh ! pas du tout, répondit l'enfant ; mais toi... cette pierre ?... ta tête ?

— Elle est lourde, ma tête, mais je ne sens rien. Aide-moi, ma petite Millette. Il faut *nous en retourner*, vois-tu. Là ! merci. — A-t-on jamais vu un lâche pareil, dis ?

— C'est vrai que c'est un fier vaurien, ce Jeantoux. Attends, ton bandeau se détache. Le voilà remis. Appuie-toi sur moi.

— Oh ! je me sens fort ; ce n'est rien. C'est un coup. Ça vous abat ; mais voilà tout. Dans quatre jours il n'y paraîtra plus. Ah ! que je le rattrape, ce manieur de pierres, et alors...

— Tiens, Pierrille, prends ce bâton pour te soutenir. Mon Dieu ! je suis bien contente de te voir sur pied !...

— Tu avais peur, je parie ?

— Oui, pour toi !

— Petite Millette, dit Pierrille, tu es bonne, très bonne et je t'aime bien.

Les deux enfants marchaient dans l'herbe doucement, Pierrille s'appuyant sur la fillette, qui eût bien voulu porter tout à fait jusqu'à La Queyrie le pauvre blessé.

Avant de sortir du pré, ils s'arrêtèrent. Sur la marge, il y a une source pure où les gens de la ferme viennent puiser l'eau. Un vieux saule est là qui semble s'y mirer. Pierrille s'assit contre l'arbre, et la petite Millette prenant dans sa main un peu d'eau claire, la tendit au blessé. Il y trempa ses lèvres chaudes, et, quand elle eut renouvelé la compresse qu'elle lui avait appliquée sur le front, ils repartirent.

— Bonne, tu es bonne, très bonne *Milletto !* répétait Pierrille.

Il monta péniblement le sentier raboteux qu'il avait descendu si joyeux le matin ; il était oppressé, pâle, pâle, et s'arrêtait de temps à autre pour respirer en essayant de sourire.

Quand il eut atteint La Queyrie, il se laissa tomber avant d'entrer, sur un banc de bois devant la porte, épuisé.

II

Papa Lorin ! cria Millette ; maman Catissou ! venez, venez, vite ! Au secours !

Pascal et sa femme accouraient déjà, suivis de Mathurin, le valet de ferme.

— C'est Pierrille qui se trouve mal, dit la petite fille.

— Mon Dieu ! fit la Catissou ; mais le pauvre enfant est blessé !...

— Il *aura tombé*, fit Mathurin.

— Oh ! non, dit Millette ; mais voyez-vous, c'est Jeantoux qui lui a jeté une pierre.

— Ah ! le petit assassin ! s'écria Pascal.

Cependant Catherine avait apporté le vinaigre de la cuisine. Elle le fit respirer

à l'enfant, qui revenait à lui peu à peu ; ses joues se coloraient légèrement, ses yeux reprenaient de l'éclat. — Ce n'est rien, ce n'est rien ! disait-il.

Et il souriait avec effort.

Alors, ce furent de tous côtés des questions, des soins, des attentions, car les Lorin étaient les gens les plus miséricordieux du monde.

— Il faut le coucher, ce petit, disait la mère.

— Donne-lui la chambre bleue, répondait le père.

Et lui, avec toute sa reconnaissance dans le regard, disait :

— Je vous remercie, monsieur Lorin... madame Lorin, je vous remercie. Ce n'est rien de rien... J'ai assez de jambes pour regagner Costo-Rasto, et je ne veux pas que mes maîtres soient inquiets.

— Mais, mon garçon, ils n'auront point sujet de l'être. Mathurin va, d'un pas, leur dire ce qui arrive, et quand ils sauront...

— Je vous assure, vraiment, que je n'ai point de mal autant que vous le croyez. Voyez (et le pauvre enfant se levait aussitôt), je me tiens droit, j'espère... et je marche comme ce matin.

— Le fait est que la chose aurait pu être plus grave. Dans une semaine, ni vu ni connu, ce sera fini.

— Pour moi, oui ; mais pour Jeantoux...

— Allons donc! laisse-le où il est, mon garçon ; c'est un méchant que je ferai châtier par son maître. Ne t'y fie point au camarade !... Avec lui, un coup de couteau, je crois, serait peut-être bien vite reçu.

— Bon ! je ne le chercherai guère, mais s'il vient à moi...

— Allons, allons ! c'est assez de Jeantoux comme cela. As-tu faim ?

— Pas beaucoup, dit Pierrille.

On se mit à table dans la *grand'salle*. C'était une vaste pièce carrelée, aux murs à peu près nus, où les poules ne se faisaient pas faute d'entrer, ce qui donnait à *Caressant*, le chien de la maison, l'occasion de chasser quelque chose.

Pierrille avait un peu de fièvre. Il ne mangea pas. La mère Lorin lui fit de la tisane et des compresses. Sa blessure était légère ; la pierre avait entamé la peau seule, mais fortement. La plaie prenait depuis le haut du sourcil gauche jusqu'à la racine des cheveux : sans doute le caillou avait glissé le long de l'os sans pouvoir pénétrer profondément. En inclinant un peu à gauche, il attaquait la tempe, et le coup était mortel.

Jeantoux, de retour sans doute chez

M. Plumardie, ne dut pas manger de bon cœur, ce soir-là.

*
* *

La brune venue, Pierrille, après avoir remercié les Lorin, reprit le chemin de Costo-Rasto en s'appuyant sur Mathurin.

Ses maîtres le mirent au lit et le pansèrent à leur tour. Tout fut en désordre dans la ferme, et les Terrade s'alarmèrent

comme si cet enfant eût été le leur. On ne sait jamais ce qu'est le mal quand il commence, et c'est chose triste de voir un des siens couché, tout saignant, dans un lit. Heureusement, le lendemain, à son réveil, Pierrille se trouva bien et autant en santé que possible. Il se leva et vaqua, pendant une partie de la journée, à des travaux peu fatigants. Sur les deux heures après le midi, il se coucha dans la grange au foin, dormit, et reprit ainsi quelques forces. Au bout de huit jours, comme l'avait dit Pascal, il n'y paraissait plus. Le garçon était redevenu agile, courageux et prêt à tout, comme devant. La jeunesse a le sang si bon que le mal doit être dix fois fort pour l'abattre. « C'est, disait M. Terrade, comme un serpent dont les tronçons se rattachent entre eux après qu'on les a coupés. »

Le dimanche vint. Pierrille alla chez le curé de Saint-Alvère qui l'aimait beaucoup et lui avait appris à lire, à écrire, à compter, et il lui enseignait à penser.

Comme il sortait de la cure, il rencontra le mauvais Jeantoux. Les enfants sont batailleurs. Il y eut encore une rixe. Cela

se passait sur la place de l'Eglise. La foule était grande. La colère doublait, sans doute, les forces de Pierrille. Devant tous, cette fois, Jeantoux eut le dessous. L'autre le tenait étendu à terre, le genou sur la poitrine et les mains au cou.

— Si je voulais, pourtant, je t'étrangle-

rais, dit Pierrille. Allons relève-toi, mauvaise bête.

Jeantoux s'en alla blasphémant.

— Je l'ai payé de son caillou, dit Pierrille avec fierté en revenant à La Queyrie, le soir même.

— Oui; mais, dit le père Pascal, assez de querelles, à présent. J'irai trouver le maître de Jeantoux, M. Plumardie. On renverra le garnement à son père, qui habite la Linde. Le père Jeantoux est un brave homme, que je plains d'avoir un tel fils. Ah ! les enfants, ajouta Pascal, cela vous donne bien de la joie, mais, souvent aussi, cela vous en cause du chagrin et du chagrin !... Plus haut qu'une meule, vrai de vrai !

Le père avait prononcé lentement ces paroles. Il se fit autour de lui un grand silence, et quand il reprit d'une voix sourde :

— Savez-vous que ce Jeantoux me fait souvenir de Placide ?

Catissou hocha la tête et Pierrille se

mit à regarder la petite Millette, devenue tout à coup pensive comme les autres.

*
* *

C'en était fait, pour ce soir-là, à La Queyrie, de la gaieté et de l'entrain qui y régnaient d'ordinaire.

On avait nommé Placide. C'était la blessure encore vive de la famille. Quand on parlait *du neveu*, les fronts s'attristaient, le silence se faisait : on pleurait même quelquefois.

Il y avait si longtemps que l'enfant prodigue était parti ! Et si longtemps qu'on n'en avait entendu parler. Etait-il mort ? On l'ignorait. Et s'il vivait, que faisait-il ? Où était-il, le *nebou* Placide ? Pourquoi ne donnait-il jamais de ses nouvelles ? Autant de questions sans réponse, tristes interrogations qui n'amenaient à la ferme que des larmes qu'on voulait cacher et des soupirs qu'on entendait pourtant.

161726

— Eh bien ! disait-on parfois à Pascal, votre neveu vous va revenir peut-être un jour officier, ou tout au moins décoré. C'était une tête brûlée : il a dû faire son chemin là-bas, car on se bat, vous savez, on se bat tous les jours contre les Bédouins. Migayrou (de Sainte-Foi) et le grand Soulayre ont même été tués dans ces batailles.

Alors le père Pascal, soupirait, ne répondait rien, et son imagination lui montrait son neveu malheureux, prisonnier des Arabes ou égorgé par ces « hommes tout noirs » qui faisaient si grand'peur à Millette.

— C'est pourtant moi, se disait-il avec

regret, qui lui ai ordonné de s'engager. Sans moi, il serait peut-être encore ici, parmi nous, rangé maintenant et dur à l'ouvrage. Mauvaise tête et bon cœur ; avec cela on fait quelquefois un brave homme !

Il y a ainsi des douleurs voilées dans toutes les familles, et comme des plaies toujours saignantes dont on étanche le sang en secret pour que l'œil des indifférents ne le voie pas. Ces douleurs-là sont les pires ; car, à chaque moment, un étranger y peut porter le doigt sans qu'il le sache, et vous faire crier. Sans compter ceux qui ont deviné le mal que vous étouffez et qui se font joie d'y enfoncer l'ongle, afin que la douleur soit plus vive.

La petite Millette ne savait au juste quel était son frère, et on ne lui avait point expliqué tout à fait pourquoi il avait quitté le village ; mais, ce frère, elle l'aimait, instinctivement, de toute la force de son cœur, et ne l'oubliait jamais dans

la prière qu'elle faisait, chaque soir, pour ses parents et ses amis.

On disait parfois, au café, à Saint-Alvère, que le cas de Placide était bien simple. A la suite d'une extravagance de jeune homme, d'une folie, d'une bêtise, l'oncle Pascal lui avait conseillé de partir, ce que le neveu avait fait sans broncher et sans réfléchir, comme on fait toutes choses quand la passion vous guide au lieu de la raison.

Lorsque Millette demandait son frère, quand elle était petite, on lui répondait qu'il était soldat, et cette réponse lui suffisait ; si elle eût insisté, le pauvre père Pascal eût été embarrassé. Comment conter à l'enfant des histoires de dettes et de filles de village ?

Si les juges savaient interroger comme les petits enfants, — ces acharnés demandeurs, — il n'y aurait point beaucoup

coupables qui se vanteraient de savoir répondre en justice.

Mais Millette avait grandi. Sa petite raison se formait comme sa petite personne, et voilà qu'elle demandait toujours son frère, et pourquoi il ne revenait pas.

Aussi bien c'était elle, la pauvre, qui amenait souvent la pensée des Lorin sur le souvenir de Placide et qui mettait, sans le vouloir et sans le savoir aussi, le chagrin dans la maison.

Bien souvent la Catissou lui avait ordonné de se taire, mais ils sont tenaces, les enfants, et reviennent sur le même sujet cent fois, comme les vieillards, ces hommes retournés à l'enfance.

Dès qu'elle entendit nommer son frère, Millette alors demanda avec élan si on avait reçu quelques nouvelles de lui.

La Catissou lui fit vivement signe de ne point parler; mais il était trop tard, Pascal avait entendu.

— Tais-toi, dit-il assez sévèrement à

la petite. Tu sais bien que je n'aime pas qu'on me parle de Placide.

— Papa Lorin, fit Millette, est-ce que c'est moi qui en ai parlé ?

Le laboureur la regarda. La petite figure de l'enfant était si naïvement étonnée, si gentille et si rose, que le front du vieux se dérida et qu'il se leva pour l'embrasser.

— Là ! dit-elle alors, en donnant à son tour un baiser à son oncle, tu vois que j'avais raison puisque tu me pardonnes. Si je te fais de la peine, papa Lorin, ce n'est jamais de ma faute, va, jamais !

— Il n'y a pas moyen, fit le laboureur, de la gronder aucunement ! Elle ferait taire monsieur le curé au sermon ! Allons, ajouta-t-il, va jouer avec Pierrille, et ne descendez pas au pré. Il se fait tard.

*
* *

Les deux enfants sortirent en courant. Le soir venait.

— Nous n'aurons pas le temps d'aller au clapier, dit Pierrille.

— Bon ! nous irons un autre jour, fit Millette.

Les deux diables avaient découvert, la veille, dans une *garnissade*, un clapier de lapins qu'ils s'étaient bien promis de chasser à la première occasion.

— Je t'aurai un furet, petite Millette, cela vaudra mieux, seulement tu ne lâcheras pas les lapins comme tu as lâché les écrevisses, l'autre jour..... ou sans cela...

— Oh ! les lapins, dit Millette, je les garderai et les élèverai, pourvu que le furet ne les étrangle pas tous. Mais tu me fais songer, toi, sais-tu, que tu m'as peinée, oui peinée tout de bon, en te battant avec le Jeantoux ?

— Si je t'ai fait de la peine, petite *Milletto*, j'en suis fâché, mais si c'était à refaire, je le referais.

— Tu es donc un *combattant*, toi aussi ?

— Tiens donc, quand il le faut !...

— Pierrille, ça porte malheur, va, d'aimer à se tirailler avec les autres... On appelle Jeantoux un *mauvais méchant*, parce qu'il aime ainsi à se battre, et voilà que tu vas faire comme lui ! Va, si mon frère Placide n'avait pas été ami *des colères*, comme il l'était, tu l'aurais maintenant à côté de toi, et il m'embrasserait, et m'aimerait comme papa Lorin.

— C'est vrai ! dit Pierrille devenu songeur. Allons, pardonne-moi, je ne le ferai plus.

— Oh ! tu es tout pardonné, toi. Mais, dis, est-ce que tu aimerais bien Placide, s'il revenait à La Queyrie ?

— Je l'aimerais tout à fait. D'abord, vois-tu, j'aime les soldats. J'en ai vu un, une fois, tiens, Joliet, qui revenait d'un pays qui est loin, loin, peut-être à cinquante... oui, cinquante lieues; il était habillé... mieux qu'un monsieur... avec des pantalons rouges et du galon brillant sur la manche... là... On dit que les gendarmes sont des soldats, eh bien ! ils

n'ont l'air de rien à côté de Joliet, qui pourtant était, autrefois, un homme comme *nous*. Je l'ai vu, dans le temps !

— Comme tu parles, Pierrille ! Alors, tu n'aimerais Placide que parce qu'il

serait bien habillé et qu'il serait soldat ?

— Tu ne comprends point : si je te dis que j'aime les soldats, c'est que j'aimerai Placide.

— Alors, tu ne l'aimeras point parce qu'il est mon frère ?

— Oh ! si, tout de même. Ça ne nuit pas. Mais, pour la vérité, je ne l'aimerai

pas à cause de ça. Comprends. J'aime bien M. Lorin et Mme Catissou, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! je les aime parce qu'ils sont bons, qu'ils m'aiment aussi et qu'ils font cas de ma mère, mais non point parce qu'ils sont tes oncle et tante.

— Et moi, alors, pourquoi m'aimes-tu ?

— Toi ?... ah çà ! Millette, tu es bête ! Je t'aime bien, c'est sûr, mais est-ce que je sais pourquoi je t'aime ?

*
* *

— Ecoute-les donc, femme, dit le père Pascal à la vieille Catherine en lui montrant les deux enfants assis sur un gros tronc d'orme dans la cour : on dirait deux chérubins, ma parole, et j'aurais envie de les embrasser tous les deux.

Les braves gens retenaient leur souffle et se plantaient droits derrière le tronc

d'arbre. Les petits causeurs ne pouvaient pas les voir.

— Vois-tu, dit encore le petit pâtre,

tu aimes Placide comme j'aime ma mère. Elle est loin de moi, comme lui de toi, petite *Millettoun*, mais j'ai plus de chance : je l'embrasse quelquefois, et alors je suis bien content, mais pas autant qu'elle, va ; moi je ris, elle pleure ; mais elle dit

qu'elle est heureuse de pleurer. C'est ça une bonne mère, ma petite, oh ! mon Dieu, comme ta maman Lorin, tiens. Elle a été malade quand les Terrade m'ont *loué*, il y a deux ans : je ne l'avais jamais quittée, moi, elle était habituée à me voir tous les jours. Tu sens comme ça lui a fait de la peine, cette séparation. Moi j'ai pleuré, mais au fond j'étais fier et je me disais : « Tu es joliment heureux de pouvoir soulager ta mère, toi. » Et le père Terrade qui me dit qu'il dit : « A ton âge déjà, petit, tu fais ce qu'aurait fait ton père, un homme, lui ; tu soutiens ta mère et tu lui donnes le bien-être ; c'est bien, mon garçon. » Tu comprends, petite Millette, comme j'avais du baume au cœur ; j'aurais embrassé le père Terrade, quoique ça soit un vieux qui ne tient pas aux cajoleries, sans mensonge. Et depuis ce temps, oh ! j'ai mon écu rond tous les trente jours, et je ne le garde pas longtemps en poche. C'est pour la mère. Elle prend la pièce blanche

et m'embrasse. Ça lui fait un mois. Voilà une chose qui me passe qu'on vive un mois sur une petite pièce ronde qui ne pèse point seulement une figue mûre. Enfin, c'est comme ça ! Pour t'en revenir à toi, petite Millette, ton frère, tu le regrettes, je parie, comme je regrette ma maman Jonettou, qui n'est plus à côté de moi, et tu voudrais le voir autant que je désirerais l'embrasser, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est la vérité, Pierrille, seulement, moi j'ai ma mère et mon père, et je les vois tous les jours ; j'ai papa et maman Lorin, et toi aussi, Pierrille, et je vous aime tous comme tu aimes ta mère !

— Oh ! les braves enfants ! s'écria la Catissou qui n'en pouvait plus, tant elle cherchait à étouffer ses larmes, il faut que je les embrasse !

Les deux enfants se retournèrent. Il faisait un peu nuit. Pierrille se jeta instinctivement au-devant de Millette et se mit à crier :

— Qui est là ?

— Eh ! Pierrille, dit la petite fille, c'est papa et maman Lorin !

— Vrai, mes enfants, ajouta la bonne femme, et les prenant l'un après l'autre dans ses bras, vous êtes deux petits cœurs du bon Dieu, et c'est gentil à vous d'être aimants comme cela.

— Vous nous écoutiez ? fit la petite, et si pourtant nous avions dit du mal, ah ?...

Cette réponse fit rire les deux Lorin et valut encore à l'enfant des baisers, puis on se sépara, et pendant que la Catissou faisait dire à sa nièce la prière du soir, Pierrille gravissait en chantant la *chôme* montagneuse de Costo-Rasto.

Bientôt après Catissou disait à son *homme :*

— Ces deux enfants ont de la raison déjà. Ils s'aiment bien et sont faits l'un pour l'autre. Les voudrais-tu marier ensemble ?

— Est-ce que tu ne le voudrais pas, toi ? Moi je les marierais.

— A la bonne heure, Pascal, tu penses comme moi ; nous les marierons.

S'il y a un sommeil du juste sur la terre, ce fut celui qui visita, cette nuit-là, les habitants de La Queyrie.

II

Il se passa deux ou trois mois ainsi sans aucun nouvel incident, et l'automne fit place à l'hiver qui se montre assez rude en ces contrées.

Pendant l'hiver, les habitudes du pays changent. On ne court plus les champs, on se rassemble dans les maisons autour de quelque bon feu, et chacun, tout en travaillant au chanvre, à *l'écossement* du sarrasin, à filer ou à raccommoder simplement ses hardes, écoute alors ces longs récits mystérieux que les plus braves n'entendent qu'avec une superstitieuse terreur.

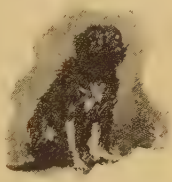
Après les danses en plein air sur la pe-

louse, les longues veillées où l'on rit, où l'on fait gaiement son ouvrage, où l'on arrose de vin de Bergerac les galettes de maïs, où l'on mange, trempées dans du lait, les *châtaignes blanchies*. C'est plaisir d'assister à une de ces sortes de nuitées campagnardes, où chacun apporte sa dose de gaieté ou de malice, quand on se trouve en avoir. Il n'y a point d'apprêt; c'est un grand bien. On va là tout bonnement pour s'amuser, et quelques farauds seulement s'attifent, quelques coquettes se parent comme aux dimanches.

C'est ordinairement dans la cuisine qu'on s'assemble. Dans la vaste cheminée haute et large à couvrir un bœuf, une grande bourrée de genévrier entretient la chaleur et jette sa blanche clarté dans la salle. Disséminées autour de la pièce, cinq ou six chandelles de résine éclairent en fumant. Les tricoteuses se tiennent auprès, leurs doigts agiles toujours en mouvement pendant qu'au milieu de la salle, sur un gros tas de maïs, des jeunes

gens et des jeunes filles s'occupent à égrener les épis dorés qu'on se lance de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un maladroit le laisse tomber, maladresse dont il a lieu bien vite de se repentir, car ses compagnons, et surtout ses compagnes, le couvrent à l'instant de débris d'épis et de ces longues barbes du maïs qui forment comme un panache de soie jaunie.

Là, les rires et les propos se croisent, et chacun, comme on dit, *gausse* à son aise, selon son caprice, ce qui n'est point peu de chose. Vous certifier que tout se passe tranquillement, ce ne serait point parler vrai.



Il arrive quelquefois que des rivalités se rencontrent : deux coquettes filles ou deux ennemis, et alors les regards chargés de défi se croisent, le verbe s'élève et les rivaux essaient de lutter ; on dit que c'est ainsi de même dans les salons de Périgueux ou de Paris ; mais, près de la cheminée haute, dans la cui-

sine de campagne, à la voix du chef de famille, de celui qu'ils appellent *le Vieu,* tout se tait ; les fronts se courbent et les deux partis s'inclinent devant celui qui représente le respect du foyer et la vieillesse.

C'est encore dans ces longues veillées d'hiver que prennent naissance ou que se répètent ces naïves traditions du pays, ces noires légendes qui sentent le terroir comme une charretée de regain sent l'herbe fraîche, ces récits inimités et inimitables qui ont comme une saveur de croyance et de terreur, comme une étrange odeur d'*autrefois*. On écoute le conteur en silence. On se garderait bien de l'interrompre, et, tant les oreilles des auditeurs sont attentives, il semblerait que les paroles du parleur valent de l'or. Ce sont presque toujours des *histoires* de revenants ou de loups-garous, les romans de chevalerie des paysans. On y *voit* les morts courir le guilledou et danser la sarabande dans les carrefours, les lutins

PIERRE MOREL

voltiger comme une couronne animée au faîte de la croix, et les vampires ou les mauvais génies se déguiser avec des habits de prince pour venir malmener le pauvre monde, tandis que les hurlements de la *chasse volante* font entrer la frayeur jusqu'au fond des os.

Par exemple, une nuit, dans une ferme, on entend frapper à la porte. La servante s'empresse d'ouvrir, quoiqu'il soit minuit et que les méchants esprits courent la campagne : — « Qui est là ? — Un pauvre voyageur, » répond une voix

lamentable. La servante aperçoit, dans l'ombre, les vêtements d'un riche seigneur; mais, comme elle est prudente, elle lui présente de la main droite un crucifix. Le bel étranger recule. Alors la servante referme promptement la porte, car elle est sûre que c'est le *malin* qui est là. Et, comme justement cet inopportun visiteur a le pied pris dans la porte et ne peut s'échapper pendant la nuit, on trouve, dès que le jour se lève, un maître loup, un loup-garou empêtré dans l'habit du beau seigneur, et les paysans vous le mettent aussitôt bel et bien à mort.

Il n'y a rien dans ces contes naïfs, et il y a tout. Ils ont ce cachet primitif qu'on cherche en vain dans les ouvrages plus achevés des hommes, et cette poésie qui vient on ne sait d'où, de ce Tout-le Monde qui a plus d'esprit que Voltaire et plus de poésie que Virgile.

Il fait bon voir ces visages bistrés, vieux ou jeunes, blancs ou bruns, refléter, malgré l'impassibilité des paysans, l'émotion de

celui qui conte. Tout cela est attentif, suspendu, pour ainsi dire, aux lèvres du narrateur ou de quelque vieille, vieille femme, mère aux histoires; les yeux vivent, et l'on voit le plaisir ou la douleur les illuminer à la fois, comme des trous ouverts sur les âmes en ces faces plaquées de hâle.

Quand on a bien causé, bien ri, bien conté, bien écouté, on mange les châtaignes blanches ou les gâteaux de blé d'Espagne, ou les crêpes de blé noir. La maîtresse de la maison porte alors un broc de piquette et chacun boit, à son tour, avec la grande cuiller de bois. Cependant la veillée s'avance. On se groupe, on se rassemble, voisins ou parents. Il faut partir. On se sépare. Chacun regagne son logis dans la nuit. Parfois la lune change en fantômes les ombres des troncs d'arbres allongés sur la neige. Brr ! Est-ce de froid ou de peur qu'on frissonne ! Si la *chasse volante* passait ? Quoi qu'il en soit, elle est finie, la bonne

soirée ; elle est finie, la belle veillée. Et quand reviendra-t-elle aussi joyeuse ?

*
* *

Lorsqu'il y avait ainsi réunion à La Queyrie, Pierrille ne manquait jamais de s'y rendre. Il avait sa place marquée à côté de Millette et, tous deux, gravement assis contre la cheminée, causaient comme deux grandes personnes.

On les appelait, par plaisanterie, le *mari* et la *femme*.

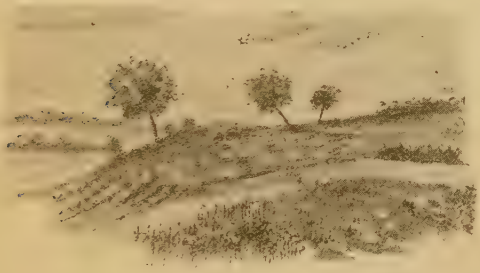
Et Millette se mettait aussitôt à rire, et Pierrille se fâchait tout rouge ou disait qu'il ne voulait pas se marier ; ce qui, vous le pouvez croire, faisait rire bien fort tous ceux qui étaient là.

*
* *

On ne pensait plus à Jeantoux.

Le père Pascal l'avait fait renvoyer à son père. On réussit à le caser à Mus-

sidan, assez loin de Saint-Alvère. Le temps passait ; Pierrille était toujours un fils aimant et dévoué, un garçon adroit et laborieux ; il partageait, comme auparavant, tout son temps entre le travail, les visites à La Queyrie et les entrevues



avec sa mère ; seulement il grandissait. C'est-à-dire qu'il faisait plus d'ouvrage à la ferme et que les Terrade avaient augmenté ses gages, ce qui donnait à la Jonettou, comme on appelait la mère de Pierrille, un peu plus de bien-être. A mesure qu'il prenait de l'âge, il se faisait pleinement beau garçon et tout son corps

se développait comme un jeune arbre sous le soleil chaud. Sa figure enfantine devenait mâle, ses yeux avaient plus d'éclat, son front s'élargissait et on y lisait l'intelligence. A douze ans, Pierrille était le plus joli *petit* de Saint-Alvère, il fut à dix-huit ans le plus beau garçon du pays. Et sa mère, la pauvre femme, s'en montrait fière. Elle vint une fois se promener dans le village, et elle se carrait au bras de son fils, elle qui ne sortait jamais de sa chaumière et qui vivait, loin de tout le monde, au milieu des champs.

C'est que, *vérité vraie*, Pierrille était devenu bel homme. Il était grand et de taille bien prise, la poitrine large, les

bras nerveux, les jambes droites et solides. Malgré tout, sa beauté n'était point celle du paysan, et ses *attaches*, comme disent les messieurs, étaient fines. Si Pierrille eût voulu faire le malin et le dandy au village, il eût trouvé plus d'une friponne à qui conter fleurette, et qui volontiers eût répondu ; mais Pierrille ne se souciait guère de cela. On disait même qu'il était fier parce qu'il parlait rarement aux filles et ne les invitait point souvent pour la danse. La vérité est qu'il avait une danseuse toute trouvée dans Millette Lorin, et que cette danseuse n'était pas à dédaigner.

Si Pierrille avait grandi, la nièce du père Pascal n'était point restée en chemin, et si le gars avait embelli, elle avait eu bien soin de l'imiter. Le beau petit couple qu'ils faisaient, et comme ils donnaient plaisir à voir !

Un mois après que Pierrille eut accompli ses dix-huit ans, à la Saint-Jean, Millette atteignit sa seizième année. Ce

n'était plus une petite fille, et voilà qu'il fallait bientôt songer à la marier. Elle était grande et brave. Elle avait de longs yeux bleus, ses cheveux blonds étaient superbes et elle gardait toujours un teint de demoiselle, quoique un peu plus coloré par le soleil, comme une grappe rose de raisin muscat. Sa taille n'était ni trop fine, ni trop grosse, et telle qu'il sied à une femme. Elle était bien prise de corps et marchait gracieusement comme la plus élégante fillette de Bergerac ou de Nontron.

Elle n'avait pas été plus instruite que les autres paysannes, mais elle n'était cependant pas ignorante comme elles, parce que Pierrille, qui avait appris bien des choses, lui répétait, chaque jour, les leçons qu'il recevait de l'instituteur ou du curé, et les pages des livres qu'il lisait. Aussi parlait-elle bien : elle avait l'esprit ouvert, et, avec cela, faisait une bonne ménagère.

Le père Lorin ne l'avait jamais envoyée

aux champs, seulement il avait tenu à ce qu'elle soignât la maison et les volailles de l'intérieur, pour qu'elle se rendît un jour utile dans son ménage. La Catissou avait élevé sa nièce à son image. Elle lui avait appris les fins plats, comme on les fait, et les lamproies au vin bleu ou les *tortillons* de la nièce valaient ceux de la bonne tante.

Quand Millette eut ses seize ans, le père Pascal voulut fêter cette date, l'*âge de jeunesse*. Toutes ses connaissances furent réunies à La Queyrie et il y donna un joli souper, où M. le curé vint un moment pour faire honneur à cette enfant, qu'il avait baptisée et vue grandir, et qu'il avait instruite dans le catéchisme.

Une grande table était dressée dans la cour, sous le hêtre, où nichaient les pintades, et c'est là qu'on soupa. Millette, au centre des convives, avait à sa gauche son oncle, à sa droite M. Plumardie, et en face d'elle Pierrille, dont la mère n'avait pas pu venir, quoique les Lorin

l'eussent bien fait prier par son fils.

Elle était simplement vêtue, la Millette, mais si bien plantée, saine, fraîche comme un brugnon ! Chacun la complimentait sur ses seize ans, et, tout en plaisantant, lui demandait si bientôt elle allait s'établir. Elle ne répondait rien ou répondait qu'elle n'y pensait point encore.

Les Lorin rayonnaient, et les convives, dont le vin et la bonne chère exaltaient l'amitié, faisaient mille sincères compliments et félicitaient leurs hôtes. Il n'y avait guère que deux ou trois fillettes parci par-là qui se tinssent silencieuses, et les mauvaises langues répéteraient bien la cause de leur silence. Millette était jolie, jolie à faire naître l'envie. Comme ces jalouses, Pierrille se taisait. Il paraissait tout triste ; son visage était pâle et contracté. Le jeune homme ne parlait point, il ne mangeait guère et ne buvait pas davantage. A coup sûr, il avait du souci, et Millette, qui n'y avait pas pris garde

d'abord, s'en aperçut cependant bien à la fin, et cela lui coupa bientôt sa gaieté.

Elle trouva, dès ce moment, que le souper durait et désira qu'il fût fini. Dès qu'on se fut levé de table, elle s'approcha de Pierrille et lui demanda pourquoi il baissait ainsi la tête, sans rien dire, et demeurait tout absorbé. Pierrille la regarda d'un œil affligé.

— Il y a trop de monde, Millette, pour que je te parle, dit-il : ces choses-là, je ne veux pas qu'un autre les entende.

— Que vas-tu donc me dire ? demanda-t-elle.

— C'est une affaire à nous.

— Je veux la connaître.

— Eh ! je veux bien tout te dire, tout, mais à toi seule.

— Tout à l'heure nous sortirons ensemble, Pierrille, et tu me parleras.

— A tout à l'heure donc, fit le jeune homme.

Millette était intriguée, et, comme elle n'avait pas moins de curiosité que les autres femmes, il fallait à tout prix qu'elle sût ce que Pierrille pensait. Elle s'en doutait bien un peu pourtant !

— *Mon père*, dit-elle à Pascal en s'approchant de lui, regarde donc Pierrille, et vois comme il a l'air triste...

— Je l'aperçois bien, dit le laboureur, et c'est vrai que le garçon paraît soucieux. Sais-tu ce qu'il a ?

— Je le lui ai demandé et il ne me l'a point dit. C'est un secret, à ce qu'il paraît.

— Tiens, tiens, tiens ! fit le bonhomme, il a donc des secrets pour toi ?

— Et pourquoi n'en aurait-il pas ? demanda Millette en regardant son oncle qui souriait tout drôlement.

Pascal réfléchit, se gratta le front, et répondit :

— C'est vrai, au fait ! Pourquoi n'en aurait-il pas ?

— Donc il en a, continua-t-elle, et je les veux savoir...

— Tâche de le faire parler. C'est ton lot, ma fille.

— Dans une demi-heure je saurai tout, *père*. Il osera peut-être parler, si tout ce monde n'est plus là.

— Est-ce que tu veux renvoyer les invités, toi ?

— Pourquoi faire ? Je vais sortir avec Pierrille.

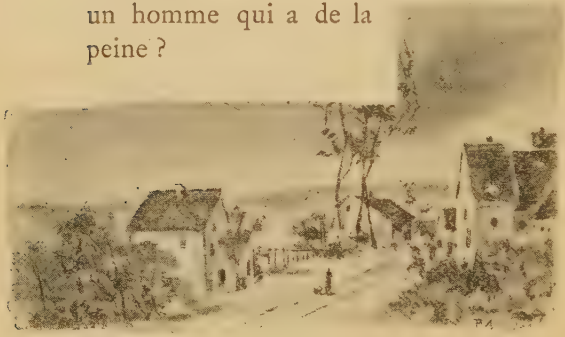
— C'est juste. Va !

Elle dit tout bas quelques mots au jeune homme, et, sans qu'on s'en aperçût, ils s'éloignèrent un moment.

*
* *

— Voyons, dit Millette, quand ils furent assez loin de la maison pour qu'il n'y eût point d'*écouteur* dans les

environs, pourquoi es-tu triste Pierrille, et que restes-tu là, à réfléchir comme un homme qui a de la peine ?



— Aussi bien, Millette, dit-il, c'est que j'ai de la peine !

— T'ai-je donc fâché, dis ?

— Pas du tout, Millette. Ni toi ni personne. On ne m'a rien fait. Je n'étais même pas soucieux comme cela avant le souper, et ce n'est que depuis...

— En vérité, Pierrille, je ne te comprends point. Qu'est-il donc arrivé pendant le souper ?

— Rien.

— Alors, pourquoi ce silence ?... pourquoi ?...

— Tiens, Millette, tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas comprendre...

— Eh bien, par exemple, Pierrille, je te remercie. Comment, je ne peux pas comprendre ce qui te fait de la peine à toi, je ne peux pas savoir ce qui te rend triste ? Tu dois me cacher ce que tu penses, comme si je ne t'aimais point ?

— Ah çà ! tu m'aimes donc, Millette ?

— Cette demande !... Est-ce qu'il y en a un autre que j'aime comme toi ?

— Bien vrai ?

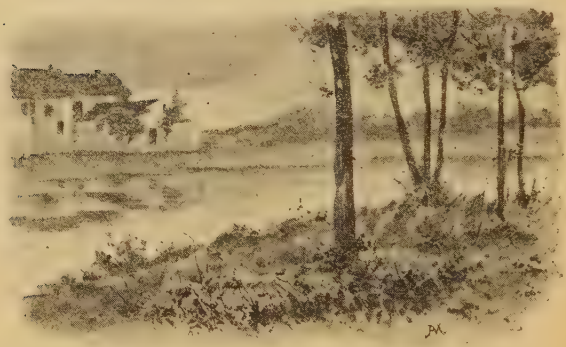
— Tu le sais bien.

— Oui, je le sais ; mais je veux que tu me le dises. C'est que je t'aime tant, vois-tu, que je veux que tu m'aimes comme on n'aime pas ! C'est un besoin,

vrai. Si ton amitié me manquait, je mourrais.

— Pierrille !...

— Je *parle du cœur*, Millette. Ce que je dis, c'est la vérité. Je t'aime autant



que ma mère, et tu sais si je l'aime, ma pauvre vieille ! Pour que je sois content de ma journée, il faut que je t'aie vue. Mais ce n'est pas assez, je rêve de toi. Je voudrais ne jamais te quitter !

— Mais, Pierrille, je le voudrais aussi. Tu es mon frère et mon ami. Je suis tout

heureuse lorsque je te vois, et j'ai souvent envie de pleurer lorsque tu me quittes.

— Bonne *Millettoun!* si tu savais comme tu me fais du bien!

— Tant mieux. Or, pourquoi te mettre comme cela des idées de séparation en tête?

— Pourquoi? dit Pierrille, pourquoi?... Tiens, voilà où tu ne vas plus me comprendre, Millette! Pourquoi? C'est qu'il faudra peut-être nous séparer... un jour... je ne sais quand... peut-être demain...

— Demain?...

— Non pas demain sans doute... mais plus tard... Ah! Millette, je deviens fou en y pensant... j'ai mal... j'ai la fièvre...

— Pierrille!

— Comprends-tu ce que je veux te dire, Millette?

— Non!... je ne comprends pas.

— Tu le vois bien... J'en étais sûr, va!... Après tout, tu ne peux pas me

comprendre. Ecoute-moi. As-tu entendu ce que tout le monde te disait, à cette fête ?

— Oui, j'ai entendu. Qu'est-ce qu'on disait ?

— On te demandait... Ecoute-moi bien, Millette, on te demandait si tu songeais... si tu voulais te marier... on te parlait de fiançailles, et de dot, et de je ne sais quoi, et tu riais !

— Sans doute, Pierrille. Est-ce que je pense à me marier, moi !

— Oui, bien, tu pourrais y penser ! tu as tes seize ans. Tu n'es pas laide. Il y a Pierrouné (de lo Dreyrio), il y a Placial, il y a Numa Germain qui sont à marier... Tu pourrais bien songer à t'établir ; j'y songe bien, moi !

— Toi, Pierrille ?

— Moi ! Et pourquoi pas ?

Millette le regarda un moment d'un air étonné, puis elle dit, hochant la tête :

— C'est vrai, pourquoi pas ?

Un moment après, elle demanda :

— *Contre qui* te marieras-tu ?

— Moi, Millette ?

— Oui, dis !

— Est-ce que je le sais ?

— Tu ne le sais point ?

— Par ma foi, non. Je n'ai point d'amoureuse, moi ! Mais si je me marie... eh bien donc je prendrai la première venue, fût-elle laide comme Madeleine Poujade ou sotte comme la Glutron ! Après tout, s'écria-t-il, je ne me marierai pas !

— Pierrille ! Pierrille ! s'écria la jeune fille en essayant de le calmer ; mais qu'as-tu donc ? Tu pleures... Ah ! je vois bien que je t'ai fait de la peine !

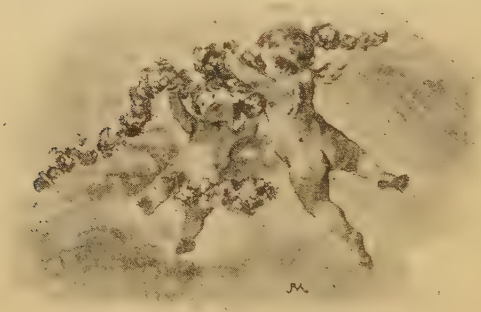
— Toi ?

— Oui, moi. Comment ? je n'en sais rien, par exemple ; mais tu *m'en veux*, c'est sûr. Qu'est-ce que je t'ai fait, Pierrille ?... Tu ne m'aimes plus, je parie !

— Je ne t'aime plus, petite Millette ? Ah ! que dis-tu là ? Je ne t'aime plus ? Mais regarde-moi donc : je pleure, c'est parce que j'ai eu un moment l'idée que

tu voulais te marier, toi... je suis malheureux, c'est parce que je te voyais déjà loin de moi, au bras d'un autre... avec un autre nom...

— Tais-toi, Pierrille ! s'écria-t-elle, tu me crois donc bien méchante d'avoir eu cette idée, parce que quelques *fanadors* m'ont parlé mariage ? Je ne veux pas te quitter, Pierrille : tu es mon frère, et je resterai avec toi toujours !



— Toujours ? Ah ça ! mais Millette, tu n'aurais donc pas crainte de te marier avec moi ?

Elle le regarda dans les yeux. Elle souriait :

— Est-ce que je voudrais, s'écria-elle, me marier avec un autre ?

*
* *

Comme il fut heureux, Pierrille, à ces mots-là ! Il ressentit un grand coup dans la poitrine, et quoiqu'il fût un homme grave et décidé, voilà qu'il se mit à pleurer plus fort et cette fois comme un enfant ; mais avec cela il riait aussi et il avait de la joie plein le cœur. La petite s'en aperçut et fut contente, à son tour, de voir que le jeune homme l'aimait.

Ils rentrèrent ensemble dans la maison et cela justement comme on les cherchait pour partir allumer le feu de la Saint-Jean. Une fois qu'on les eut retrouvés, on sortit en foule sur une terrasse de La Queyrie. Mathurin avait amoncelé un grand tas de genévriers et de fougères sèches, puis tout le monde se mit en rond, et un

des assistants, qui savait dire et faire les refrains, pendant le labour et les vendanges, s'adressa à Millette en chantant :

Gentillo domoisello, etc.

. . . . . .

Gentille demoiselle,
T'as les seize ans passés ;
Le temps du mariage
Est venu maintenant,
Choisis dans les garçons,
Choisis ton mari,
Nous te le donnerons !

Puis il prit la jeune fille par la main et lui dit, en la mettant en face de chacun des jeunes hommes qui entouraient le feu :

— Est-ce celui-ci ? ne le prends-tu point pour ton époux ? faut-il continuer encore ? Celui-là te plaît-il ?

La jeune fille ainsi interrogée ne doit pas répondre jusqu'à ce que son cœur lui ait dicté la réponse, et jusqu'alors la Millette n'avait point parlé.

— Cet autre encore n'est-il pas assez

beau ? continua le jeune homme qui faisait l'office de demandeur.

Millette resta muette.

— Et celui-là ?

Elle ne répondit pas.

— En voici un, je parie, qui fera ton affaire !...

C'était un petit bossu, laid, sot et fat : un cep de vigne qui se croyait aussi droit qu'un roseau.

Il se redressait, le bossu, devant la Millette.

La jeune fille se mordit les lèvres pour ne pas rire.

On passa.

— Cette fois, c'est lui, n'est-ce pas ? dit le demandeur, en mettant Millette en face de Pierrille, qui devint tout pâle.

— C'est lui, dit-elle simplement, et aussitôt ce fut un grand hurrah de saluts en l'honneur des deux jeunes gens, qui se fiançaient ainsi de cœur devant tout ce monde.

— Puis le demandeur se mit encore à chanter :

C'est Pierrillou qu'est choisi,
Choisi pour le mari de Milletto ;
C'est Pierrillou et Milletto
Qui sont fiancés de cœur,
Fiancés de cœur pour toujours !

Et Mathurin apporta alors deux torches de résine, les remit à Pierrille, qui en offrit une à Catherine.

— Au feu ! au feu, au feu de la Saint-Jean ! cria la foule.

Les deux jeunes gens, se tenant par la main, s'avancèrent vers le tas de fougères et y jetèrent en même temps leurs torches allumées.

Si les *fiancés de cœur* sont *unis par Dieu*, dit-on, le *feu prend bien*, sinon, non — comme parlent les livres de loi.

Le feu prit subitement et la flamme tourbillonna comme une grande langue de feu.

— Ils sont promis ! promis ! crièrent les gens en frappant leurs mains.

Et aussitôt une ronde se forma autour du feu qui grossissait et jetait, par la campagne, une grande clarté fantastique. Deux ou trois joueurs de musette, des *chobrétayres* que le père Lorin avait conviés enflèrent leurs « chobretos » et tout en répétant les chansons improvisées du poète rural, jeunes garçons, jeunes filles, se mirent à danser, pendant qu'au loin de place en place, apparaissaient tout à

coup de grandes lueurs, les flambées rouges qui donnaient aux champs un aspect étrange, comme lorsque, la nuit, passent les éclairs.

IV

C'est après la Saint-Jean que se fait la moisson. On part de bonne heure le matin, la serpe à la main, la chanson aux lèvres. Tous les gens de la ferme sont réunis et prêts à la besogne. Le curé de Saint-Alvère avait tous les ans l'habitude d'ouvrir le cortège. C'était un petit homme gros, court, l'œil brillant, la lèvre fine, le nez barbouillé de tabac; il marchait le plus vite qu'il pouvait, un peu essoufflé, en tête des moissonneurs dispos, qui hâtaient le pas.

Toute la troupe chante et rit d'ordinaire; elle est joyeuse, et gars et filles

allant deux à deux se lutinent et roucoulent comme tourtereaux au printemps. Le trajet est quelquefois long; on change de chansons plusieurs fois, et de compagnon aussi. Les coquettes vont de l'un à l'autre, elles s'amusent, les belles filles, à faire endiabler leurs galants. Une fois arrivés, les moissonneurs se groupent. Le plus vieux de tous s'avance vers le champ de blé et coupe une poignée d'épis avec sa faucille, qui semble toute neuve tant elle est brillante, repassée d'hier. Puis il présente ces épis au curé, qui les prend, les bénit et les égrène lentement dans ses mains.

Tout le monde avait mis genoux en terre : le prêtre seul était debout, élevant au-dessus de sa tête les grains de blé qu'il avait recueillis.

— Bénie soit la moisson que Dieu nous a donnée ! s'écriait le prêtre dans le grand silence des champs où le chaud du jour s'éveillait. Bénie la chaleur qui a fait mûrir les épis, béni l'œil tutélaire, qui a veillé sur nos campagnes !

Ensuite forçant un peu sa voix cassée :
— Aux pauvres les épis tombés, dit-il, ne ramassez point les glanes qui sont le

bien du malheureux ; aux oiseaux du ciel quelques grains épars, et la paix à toute créature. Respectez les nids cachés dans

les blés, et les grillons qui sont les hôtes du foyer !

Et il acheva en disant.

—*Amen !*

Le curé jeta alors aux vents la poignée de blé qu'il avait dans la main, — la part de l'oiseau — et l'on vit les alouettes battre des ailes en criant après ces grains qu'elles saisissaient en l'air et becquetaient au vol.

— Dieu bénit le travail, ajouta le prêtre à la fois solennel et bonhomme. Gagné à la sueur du front, le pain est meilleur. Travaillez, gens de la moisson.

Il prit un peu de tabac entre ses doigts, sourit aux moissonneurs, et se releva pendant qu'on lui disait :

« Merci bien, monsieur le curé. »

Puis, comme le soleil se dégageait à peine des dernières brumes du matin la chère moisson commença avec les chants des travailleurs.

Elle allait être joyeuse et belle, tout illuminée de soleil. Le ciel était bleu,

sans nuage, et les hirondelles y volaient avec les alouettes qui s'échappaient des grands blés en s'élançant en rond dans les airs avec leur *lire lire* continuel. On voyait, au milieu des champs jaunis, les moissonneurs courbés, faisant leurs gerbes, jetant au vent quelque refrain de village ou de caserne.

Et le blé tombait sous la faucille, s'amoncelant sur la terre rasée : parmi les épis apparaissaient, comme des escarboucles ou des saphirs dans un écrin d'or, des coquelicots brillants ou de simples bleuets, dont quelques filles aux épaules nues dans leur chemise de toile écrue se faisaient une couronne par-dessus la toile de leur mouchoir roulé autour de leurs cheveux.

Souvent les blés, en tombant, découvraient, encore occupé entre deux sillons, quelque nid d'oiseaux trop petits pour prendre leur volée, des brins de chaume, de légers flocons, et, au milieu de ces débris merveilleusement arrangés,

toute une famille couverte à peine de duvet ou de plumes naissantes, et qui, transie, s'éparpillait avec des petits cris plaintifs dans les blés encore respectés, où la faucille, la méchante faucille infatigable allait bientôt les surprendre.

Il se trouva un de ces nids dans le sillon de Pierrille; il le ramassa doucement : les petits oiseaux étaient trop jeunes pour s'enfuir; il les porta à Millette.

Les pauvres petits levaient la tête hors du nid et ouvraient, en remuant leur cou grêle, un grand bec qui criait famine.

Elle alla cueillir quelques figues et se mit à les leur donner, écrasées entre ses doigts :

Puis, quand elle eut gardé les oiseaux un moment :

— Il faut les rendre à la mère, dit-elle, tiens.

Pierrille prit le nid en souriant et le porta dans un sillon écarté et déjà moissonné, où les *vieux*, qui suivaient leurs

petits en volant, les allèrent trouver avec des cris de joie.

Tout le monde travaillait avec courage, et chacun, à mesure que le soir venait, comptait de l'œil les gerbes amassées dans sa journée! Pierrille était le roi de la moisson. Il avait le don du travail facile et ses tas de blé s'amoncelaient les uns après les autres derrière lui. Bras nus, le front en sueur, le visage animé, il était vraiment beau dans le travail, avec ses cheveux épars, son œil vif, tenant sa gerbe d'une main et sa faucille de l'autre. Le père Lorin le regardait, plein d'admiration. Il aimait ce jeune homme intelligent, actif, et le suivant de l'œil comme l'artiste regarde, dans une rue, passer quelque type de fière beauté.

— Savez-vous, dit-il au vieux Terrade, que votre *laboureur* est le plus rude travailleur du pays!

— *Obé* ! je le sais, fit le fermier, il n'y a pas le pareil de Pierrilliou à dix lieues à la ronde.

— *Plo dè ségur !* (Assurément !)

— Il vous fait d'affilée une corvée qui prendrait *des temps* à d'autres. C'est un vrai homme, foi de bon Dieu ! Mais vous le savez bien vous-même, père Pascal, et du jour où il s'établira, celui-là, je vous réponds qu'il aura une maison bien montée. Je voudrais avoir une fille.

— Il serait son mari ? fit Pascal en souriant.

— Si cela se pouvait, oui... Et au besoin il serait bien le mari de votre Millette... Non ?

— Je ne dis pas, fit le laboureur en

hochant la tête, car les meilleurs des paysans aiment encore les ambages.

Cette conversation de Terrade avec Pascal fut cause que le soir celui-ci prit à part Pierrille, et lui dit :

— Mon garçon, tu as tes dix-huit ans passés, tu te fais un homme, il me semble que tu es assez grand pour parler. Ainsi réponds-moi le cœur sur la main, et sans crainte, vu que je sais de quoi il en retourne, et m'est avis que je ne cherche point à trop t'en imposer : Tu aimes la Millette, n'est-il pas vrai ?

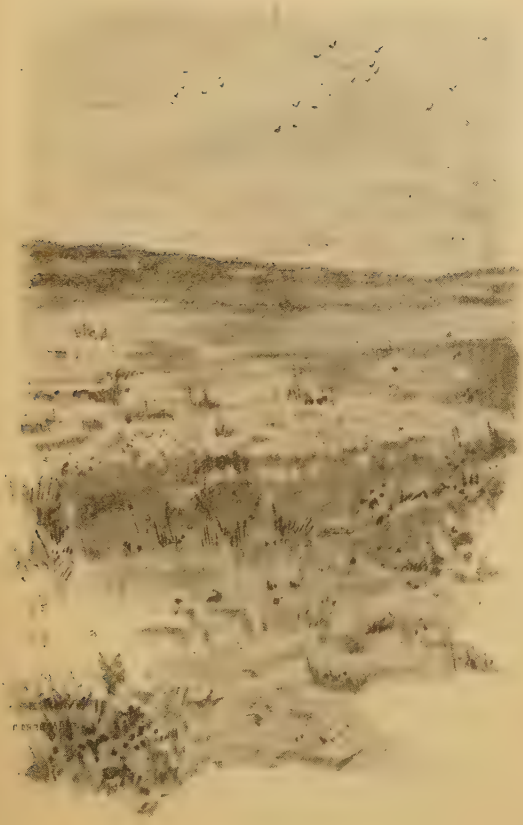
— Oui, père Lorin, dit le jeune homme franchement.

— Très bien, c'est répondu, çà. Alors si tu aimes la Millette, tu veux l'épouser ? Mais tu sais qu'on ne se marie point ainsi, comme des enfants, sans réfléchir. Tu n'es point riche, Pierrille, et je n'ai guère d'argent à donner à la petite. On a du pain sur la planche à La Queyrie et même de la pâte à gâteaux, mais d'argent blanc non, c'est rare là comme

partout. Vous ne feriez donc pas un brillant mariage. Il faut penser à l'avenir. Je pourrais bien vous garder, une fois mariés, à La Queyrie, mais à votre âge, on aime l'indépendance. Vieillesse et jeunesse ne vont point ensemble ; je vois les choses de loin. Il faudrait que vous ayiez une maison à vous, mais pour cela il y a encore et toujours l'argent qui manque. Il faut songer, non seulement à vous, mais aux enfants à venir. Pourquoi t'étonnes-tu ? C'est ce que chacun doit compter. D'ailleurs, mon garçon, il est une autre question encore, tu n'as point satisfait à la conscription, et quoique fils de veuve, il se pourrait (pardonne-moi ; mais réfléchis à ton bien), il se pourrait que des circonstances... Mon ami, tout est possible ! Ta maman Janettou peut...

— Mon Dieu ! dit Pierrille effaré, voulez-vous parler de la mort de ma mère ?

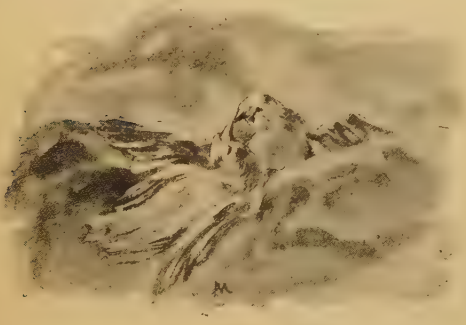
— Moi ! non, mon garçon, non certes, mais... ta mère... elle n'est point vieille, vois-tu, elle pourrait se remarier...



— Ma mère, c'est impossible !

— Il faut songer à tout, Pierrille, il faut attendre que tu aies satisfait à la loi. Millette sera ta femme, je te le promets, parce que je sais qu'elle t'aime. Tu as deux ans encore à passer avant l'âge de la conscription. Pendant ces deux ans amasse de l'argent, et demande aux Terrade des gages en proportion de ta besogne. Voyons, garçon, je ne peux pas mieux te dire, deux ans sont bien vite avalés. Eh bien ?...

— J'attendrai, père Pascal, dit Pierrille.



DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TOUTES les journées n'amènent point un incident marquant dans la vie, et c'est surtout pour les gens de la campagne que des mois entiers se succèdent sans événements, comme le ruisseau roule son onde d'une manière uniforme.

Cette uniformité, c'est le bonheur après tout, et ceux qui sont assez bien doués pour n'en point concevoir d'ennui sont gens enviables, car ils savent se bor-

ner et c'est peut-être, après tout, la science suprême. Ils vivent d'une vie peu accidentée, non point facile cependant, car elle a plus que toute autre ses luttes dures et ses fatigues, mais réglée, calme et comme dessinée par avance. Le lendemain ressemble à la veille et la veille aux jours précédents. C'est toujours le travail, le combat harassant, quotidien, sans gloire, mais non sans récompense, le labeur incessant, opiniâtre, farouche et sans plainte.

Pierrille allait avoir vingt ans. Il voyait les jours, les mois se succéder et le temps approcher où Millette serait sa femme. Il venait toujours à La Queyrie comme par le passé, et chaque fois avec un contentement nouveau. Les Lorin le traitaient déjà comme quelqu'un de la famille, et le recevaient à bras ouverts, car il apportait à la ferme l'entrain et la bonne humeur.

Millette et lui s'aimaient plus que jamais; c'était une fête pour les deux jeunes

gens de se voir et de causer ensemble.

Maman Catissou avait des envies folles de les écouter dans les causeries où leurs âmes candides s'épanouissaient dans leur fraîcheur ! Mais ils parlaient tout bas : les amoureux sont des avares, ils gardent pour eux leurs trésors.

Ils faisaient ainsi beaucoup de rêves, se laissant doucement bercer par l'espérance, cette fée des vingt ans.

— Sais-tu bien, disait Millette, que voilà l'été qui finit. Pour l'an prochain, tu seras libre, et nous nous marierons à Pâques. Ce sera gentil notre noce et on y dansera, comme à celle du grand Nillou et de Mariannette, n'est-ce pas ? Voyons, combien serons-nous, Pierrille ?

Et elle comptait sur ses doigts, pendant que le jeune homme disait :

— Il n'y aurait personne et l'on ne danserait point que cela me serait bien égal, parce que la fête m'importe peu, pourvu que je sois ton mari !

— Ah ! disait-elle, crois-tu que c'est

la danse qui me tente ? *Diou paobre*, je ne m'en soucie guère. Seulement, je veux bien que nos invités s'amusent et se souviennent de ce jour-là.

— Aussi bien tu as raison, Millette, et je pense aussi à notre monde, mais il y a bien tantôt huit grands mois à attendre, et nous avons le temps d'arranger tout cela.

— Oui, mais je prends plaisir à le faire d'avance, il me semble alors que le temps est passé et que tout cela va se faire demain.

— Bonne Millette !

— Ah ! oui, va, Pierrille, je serai bonne et aimante pour toi, car tu es un brave cœur, bien dévoué. Nous n'aurons rien à envier aux plus riches et nous ferons un ménage modèle. Notre ménage ! « notre » ménage, Pierrille, entends-tu ?

— Mais, Millette, sais-tu que j'ai déjà de l'argent de côté, et que le pécule grossit ?

— Tant mieux, je sais bien qu'il ne

7.

faut pas tout faire pour de l'argent, mais ce qui met du bien-être dans une maison doit être sacré, et nous en aurons soin. Je suis un peu femme d'ordre.

— Je le sais pardieu bien.

— Et rien ne traîne, et rien ne souffre à La Queyrie.

— Tu ne te flattes pas, Millette, et c'est la vérité. Tiens, je crois que j'ai joliment bien fait de t'aimer depuis si longtemps, car je ne pourrais trouver, dans tout le pays, un parti plus *conséquent* que toi.

— Ma foi, disait la petite en riant, est-ce que vous vous mariez par intérêt, *monsieur* Pierrille?

Et lui, riant à son tour, et l'embrassant au front, se contentait de lui dire, en la menaçant du doigt :

— Ah! méchante, oui, tu es une méchante!

*
* *

Le mois d'août touchait à sa fin. —

Les champs de blé étaient devenus ce qu'on appelle des *ratoubles*, des terrains moissonnés, où les grillons chantaient leur chanson stridente, où se cachaient les perdreaux et les cailles. L'herbe des

prés, déjà fauchée, était devenue haute et vivace, toute criblée de fleurs et remplie de sauterelles.

On s'occupait, dans les granges, à *dépiquer* le blé et à le *vanner*, car les

vignes étaient chargées et promettaient une vendange abondante et prochaine.

Qui fût entré, un soir de ces journées-là, à La Queyrie eût alors aperçu assis sur un tas de paille et adossé contre une muraille, se réchauffant au soleil couchant, le père Pascal, les bras croisés, regardant, avec cette espèce de calme nonchalant propre aux campagnards, Mathurin, son *valet*, et trois autres ouvriers gagés battant avec de longs fléaux une large couche de blé étendu sur le sol.

Il pouvait être six heures et le temps était chaud.

— Nous n'aurons pas de vent pour demain, dit le père Pascal, et les femmes ne pourront vanner.

— Croyez-vous? dit un des ouvriers.

— Dame! le temps me paraît pour longtemps calme. Il faudra dépiquer tout le blé avant de commencer le vannage, et d'ici à ce que tout soit fini, peut-être que le bon vent sera venu.

— Alors, dit Mathurin, il est inutile que la Moriano et ses filles viennent demain ?

— Ma foi, oui, je le crois, fit Pascal. Tu pourras le leur dire ce soir.

— Je le dirai.

— Ah ça ! demanda un des dépiqueurs, savez-vous que la vigne est superbe, à La Queyrie ? Celle de Ratevoul n'en approche point, et n'est surtout pas aussi hâtive.

— Oui, oui, *o bé*, *o bé*, fit Lorin avec le contentement du propriétaire dont on vante le bien, la pièce du Cadet me donnera comme six barriques de vin et autant de piquette.

— C'est ça un terrain ! fit le paysan.

Le père Pascal passait pour fort riche, car sa terre était d'excellent rapport et assez étendue ; mais après tout, il n'était guère plus avancé, pécuniairement parlant, que les autres laboureurs. Cependant il n'était pas fâché qu'on lui attribuât plus qu'il n'avait, non point par

sotte gloriole, mais parce que, par malheur, la renommée dorée n'est pas chose inutile.

Aussi, tout sensé qu'il fût, ne put-il s'empêcher de prêter l'oreille avec complaisance aux propos du dépiqueur, qui se mit à louanger, mètre par mètre, tout le terrain de La Queyrie.

L'arrivée de Millette interrompit le parleur. La jeune fille portait, pour les lapins de l'étable, un panier rempli de feuilles. Elle vint à son oncle et le prit par le bras, puis s'adressant aux travailleurs :

— Eh ! dit-elle, c'est l'heure du repas !

— Bien, demoiselle.

Ils eurent bientôt rentré le blé et remis leur veste. Les voilà suivant la jeune fille et le laboureur, qui s'appuyait fièrement sur le bras de sa nièce.

Le couvert était mis dans la cuisine : le *tourain* — la soupe mêlée de blancs d'œufs, fumait dans les assiettes et la piquette rose brillait dans les brocs.

— Arrivez donc ! dit la Catissou. Tout sera brûlé, c'est sûr.

— Alors, fit Pascal, nous nous en prendrons à nous-mêmes et non à la cuisinière.

On se mit à table.

Chacun mangea de grand appétit, comme gens dont le grand air a creusé l'estomac, et tout, depuis le *chabrol* fait avec le vin versé dans la soupe jusqu'au

pain brun et au *chapon* de la salade, fut trouvé excellent, parce que la faim n'est point difficile.

Après le repas, Pascal dit à Mathurin qu'il lui fallait visiter un plant de potirons au milieu des bois de châtaigniers, à vingt minutes de la ferme.

— Viens avec moi, fit le fermier.

Pascal et son valet partirent.

Il y avait à peu près dix minutes qu'ils s'étaient éloignés, lorsque *Caressant* se mit à japper dans la cour.

— Qui donc vient là? dit la Catissou.

Millette se mit à la fenêtre. Elle vit un homme vêtu d'une blouse à collet rouge et portant en bandoulière une sorte de portefeuille en cuir.

— C'est Jean Niçard, dit-elle.

— Niçard! Et que vient-il faire ici?

*
* *

Jean Niçard était le facteur de Saint-Alvère.

Il écarta du pied *Caressant*, qui sautait après lui, puis se baissa et passa la main sur le chien qui se coucha en agi-

tant sa queue et en regardant le facteur avec ses bons gros yeux.

— Vous voilà donc par ici, Niçard? dit Millette de la fenêtre.

Niçard se releva vivement, et mit son chapeau de feutre à la main.

— Oui, demoiselle Millette, et je vous apporte une lettre.

— Pour nous?... une lettre? fit Millette. Ah! mon Dieu!

Et elle sortit aussitôt de la maison en accourant vers le facteur.

— Une lettre! Donnez! donnez!

Elle prit vivement la lettre, et regardant l'écriture avec avidité :

— Qui donc peut nous écrire? fit la Catissou en accourant à son tour; qui donc, Jésus?...

Et la voix de la pauvre femme était tout émue.

— Regardez donc, ma mère : c'est peut-être *lui!*... dit Millette; regardez donc l'écriture...

— Ah! *paobré!* mais tu sais bien que je ne sais pas lire, moi!

— Si je savais seulement comment il écrit... je reconnaîtrais... dit la jeune fille.

— Vous ne pouvez donc pas décacheter la lettre? dit Niçard en riant.

— Elle est adressée à *mon père*.

La Catissou hésitait aussi !

— Oui, oui, attendons, mon enfant. Si ce n'était pas *lui* ! Merci, Niçard... merci.

— Ah ! ma mère, voyez-vous, dit Millette, je suis sûre que cette lettre est de Placide !

— Tu me rends folle, toi. Si tu te trompais?... Je n'en puis plus. J'ai les jambes coupées. Et Pascal qui ne revient pas !

— Il est *aux piniers*, fit Millette. J'y vais !

— Tu perds la tête ! Reste, reste donc ! Millette !... Millette ! Ah ! bien oui, dit la bonne femme, pendant que sa nièce prenait sa course comme une affolée.

Et, tout émue, elle se laissa tomber, affaissée, sur un escabeau.

*
* *

Millette courait à perdre haleine dans le petit sentier qui conduit aux bois, en-

PIERRE MORSI

caissé dans un double talus planté de chênes d'un côté et de néfliers et de cormiers de l'autre. Il faisait déjà presque nuit : mais ce n'était pas une peureuse et d'ailleurs elle n'avait pas le temps de craindre. Elle ne touchait pour ainsi dire pas la terre, tant elle se hâtait, et son cœur battait à se rompre.

Elle s'arrêta, au bout d'un moment, essoufflée, et s'appuya contre un arbre. Elle ne pouvait plus respirer.

— Mon Dieu, pensa-t-elle alors, mais si cette lettre n'était point de Placide ?

Elle la tenait dans sa main. Elle la regarda, à l'espèce de lueur que le crépuscule contenait encore, comme un reflet du jour.

L'écriture en était grosse, un peu tremblée er comme celle d'une main peu exercée.

— Oh ! si je pouvais lire ! dit Millette. C'est que j'ai peur de faire du mal à mon père Lorin... Si je me trompais ! Mais non, non, ajouta-t-elle, cette lettre est

de mon frère. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en suis sûre!

Elle entendit alors, à quelques pas de là, un bruit de voix et elle distingua celle de son oncle. Elle s'avança et vit devant elle, un peu dans l'ombre, trois personnes qui s'avançaient en causant.

— *Père!* cria-t-elle.

— Tiens, lui répondit Pascal, tu es là! Que diable y fais-tu?

Elle s'avança, et Pascal, alors, la prenant par la main, lui dit en la présentant à un grand jeune homme, dont elle n'aperçut, dans l'obscurité, que la carrure athlétique et la haute taille :

— Reconnais-tu ce monsieur-là?

— Ma foi non, dit-elle.

— Ah! ah! fit le jeune homme, vous aviez meilleure mémoire que cela autrefois, demoiselle!

Millette tressaillit et fit un pas en arrière.

— Jeantoux! dit-elle.

— Oui, dit Pascal, c'est Jeantoux...

Donne-lui la main, va. Il a quitté Mussidan... il revient à Saint-Alvère, à ce qu'il paraît, et *calmé*. (Le laboureur appuya sur ce mot.)

Millette tendit à Jeantoux sa main, et le jeune homme la prit en la serrant assez fortement, croyant peut-être l'effleurer à peine.

Elle ne put retenir un petit cri.

— Qu'as-tu donc? dit Pascal.

— Vous ai-je fait mal, demoiselle?

— Un peu... ce n'est rien... Pardon, monsieur Jeantoux... Mon père, dit-elle à Pascal, Niçard vous apporte une lettre... à l'instant .. et c'est pour cela...

— Une lettre pour nous? fit Pascal.

— Une lettre de Placide, peut-être.

Le laboureur poussa un cri étouffé et s'arrêta net.

— Comment dis-tu? balbutia-t-il.

— Je dis, père, que c'est peut-être une lettre de Placide.

— Mon Dieu! qui peut te faire penser cela? Où est-elle, cette lettre?

— Je l'ai là... Mais il fait nuit. Viens... viens.

Elle le prit par la main et l'entraîna.

— Est-ce que c'est indiscret, demanda Jeantoux, de vous accompagner jusqu'à Ratevoul...

— Non pas, répondit Pascal. Et il répéta avec joie : Une lettre de Placide !

*
* *

Ils trouvèrent Pierrille assis aux côtés de la Catissou. Quand les nouveaux venus arrivèrent, le jeune homme se leva, courut embrasser Millette et serrer la main au vieux Lorin.

Celui-ci lui montra alors Jeantoux, qui se tenait droit, un peu raide et sans remuer, derrière lui ; puis il lui dit simplement :

— Voilà Jeantoux revenu, mon garçon.

Pierrille poussa un cri de surprise, et la mère Lorin ne put s'empêcher de reculer.

Jeantoux avait ôté son chapeau. Il salua la fermière et Pierrille.

— Bonjour, lui dit alors celui-ci. Tu vois, j'ai grandi, j'ai travaillé.

Et il lui tendit une main franchement ouverte.

— Sans rancune, Jeantoux.

— Sans rancune, dit l'autre.

Millette les étudiait tous les deux, un peu inquiète. Quand elle les vit se traiter ainsi, elle ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement. Alors elle s'assit, et montrant la lettre qu'avait apportée Niçard :

— Faut-il lire? demanda-t-elle.

— Lis! s'écrièrent à la fois les Lorin et Pierrille.

Elle s'approcha de la chandelle, prit la lettre, hésita un moment, puis en rompit brusquement le cachet et chercha avidement la signature. Alors elle pâlit, et se laissa tomber sur sa chaise.

— Mon Dieu !... Ce n'est pas lui? dirent-ils. Ce n'est pas lui, ma pauvre Millette?

Elle murmura d'une voix faible :

— C'est lui!

Trois cris de joie éclatèrent en même temps, trois cris de bonheur. La bonne Catissou se jeta dans les bras de Pascal

et Pierrille s'élança vers Millette, qui se remettait peu à peu de son émotion. Tous étaient pâles, émus, tremblants, ils pleuraient, ils riaient, ils souffraient, et ils étaient heureux.

Jeantoux suivait cette scène d'un œil à peu près indifférent, et dans tout cela ne voyait qu'une chose : le pur et beau visage de Millette, sur lequel tombait la lumière, et qui semblait rayonner dans l'ombre. Il avait quitté une enfant, et il retrouvait une femme, une jeune fille, grande et belle, dont la voix l'avait troublé tout d'abord, et dont les traits lui causaient une impression étrange, à peu près analogue à une sorte de frisson qui lui avait couru sur le corps au contact de de la main douce et petite de Millette. Aussi ne fixait-il son regard que sur elle, peu soucieux de ce qui se passait autour de lui.

— Lis ! avait dit Millette à Pierrille... et elle lui tendit la lettre, qui tremblait dans sa main.

Pierrille prit la lettre, et d'une voix haute il lut non sans émotion :

Marseille, 24 août 185...

« Je vous ai écrit dans ces derniers temps « plusieurs lettres datées d'Afrique, mais « vous ne les avez probablement pas reçues, « car vous n'y avez donné aucune réponse. « Celle-ci puisse-t-elle vous parvenir ! Elle « vous dira que, lassé enfin des campagnes « et des coups de sabre, j'ai pris mon « congé et je retourne au pays pour faire le « *pendant* du *Soldat laboureur*.

« Me voilà en route et je suivrai à deux « jours de distance la présente, qui vous « trouvera, je l'espère, en bonne santé.

« A mesure que j'approche, j'ai peur, « croyez-vous, de ne point vous retrouver « tous... Il y a si longtemps que je n'ai eu « de nouvelles du pays ! Si longtemps !...

« Enfin, préparez-vous à recevoir à La « Queyrie un *brigadier* de chasseurs d'Afrique, « et toi, tante Lorin, à te promener dans « Saint-Alvère avec un chevalier de la Légion « d'honneur !

« Et ma petite *Milletoune,* comme elle « doit être grande !

« A bientôt !

« Votre neveu,

« Placide Lorin. »

— Ah ! le garnement, s'écria Pascal en pleurant de joie. Lui, lui, ici !... brigadier !... Ah ! Dieu de Dieu !...

— Mais qu'est-ce que tu as donc, Lorin ? dit Catissou.

— Moi !... rien !... Je n'ai rien...

— Tu es pâle...

— Et toi donc !... Mais, songe, femme, songe donc, viédase, le gas qui va revenir !

— Et chevalier !... Oui... Il va venir !... dans deux jours !

— Dieu ! bon Dieu !... je n'en puis plus ! dit Pascal. Mon neveu !... Tu as bien lu, hein, Pierrille ? il y a bien Placide Lorin ?... C'est ton frère, ma petite Millette...

— Mon frère ! Ah ! vois-tu, père,

s'écria Millette, que je savais bien qu'il reviendrait !

— Embrasse-moi, toi ! répondit le laboureur.

Et il serra la jeune fille dans ses bras.

— Allons-nous-en, dit tout bas Mathurin à Jeantoux.

Et il fit mine de l'entraîner.

— Restez, au contraire, dit Lorin ; reste, Mathurin, tu es de la famille ! Et toi, Jeantoux, demeure également... Tu es un brave garçon... tu es revenu, toi aussi... Demeure, Jeantoux.

— Ah ! mes enfants, mes enfants, je suis bien heureux ! ajouta-t-il.

Et, à son tour, il s'assit, accablé par son émotion.

*
* *

Une heure après, tout était joie et bruit dans la ferme de La Queyrie. Le père Lorin allait et venait, en chantant comme un jeune homme, pendant que la Cathe-

rine trouvait tout en désordre dans son logis et dérangeait chaque objet en le voulant ranger ; Millette causait avec Pierrille et ne pouvait tenir en place; elle avait pris ses aiguilles et sa laine à tricoter et s'était assise auprès de la lumière; mais elle était trop émue pour rien faire de bon et elle laissa bientôt là son tricot, après l'avoir horriblement embrouillé.

— Ma foi, lui disait Pierrille en riant, je ne t'ai jamais vue comme cela !...

Pierrille la suivait partout. Il était aussi heureux qu'elle, et prenait le retour de Placide comme un bonheur de famille. Quoiqu'il ne connût pas le frère de sa fiancée, il était sûr de trouver en lui un ami, il était sûr de l'aimer, par la simple raison qu'il lui eût été impossible de ne pas aimer ce qu'aimait Millette.

Au milieu de toute cette joie, Jeantoux se trouvait mal à l'aise. Il avait bien envie de se retirer, mais il voulait bien aussi demeurer, car il y avait dans toute la personne de Millette un charme nou-

veau pour lui qui l'attirait. Il la regardait avec une sorte d'étonnement, et l'admiration se peignait sur son rude visage. Toutes ses pensées se heurtaient, comme des cailloux roulés, dans son cerveau, et il ne pouvait concevoir qu'en si peu d'années celle qu'il regardait à peine autrefois, et qu'il appelait la petite « Milletto » fût devenue une si belle et si gracieuse fille.

Elle était vêtue d'une robe brune, le cou nu, les bras à demi découverts ; elle avait de grands yeux et des dents si blanches !

— C'est étonnant, pensait-il, comme *cela* grandit. La voilà *une* femme, à présent : c'est fini, et une femme comme il y en a peu donc ! Qu'est-ce qui aurait soupçonné qu'elle *vînt fière* comme cela ? C'est qu'il n'y a guère de demoiselles faites comme elle, non ! Et c'est M. Pierrillou qui va l'épouser ? Fé de Di ! Après tout, ajoutait-il en haussant les épaules, qu'est-ce que tout cela me fait à moi ?

Il essayait alors de distraire son esprit de ce qui l'occupait ; mais malgré ses efforts, il revenait sans cesse au même sujet et s'absorbait dans la contemplation de Millette qui marchait, tournait, parlait sans s'apercevoir qu'elle était ainsi regardée.

Quand vinrent à peu près les dix heures, Pascal dit à son monde :

— Mes enfants, il est temps de se coucher. Tu t'en vas à Costo-Rasto, Pierrille ?

— *Oui bien*, monsieur Lorin, répondit le jeune homme, et je vous salue.

Il tendit la main au fermier et embrassa Millette au front, puis d'un ton joyeux :

— Bonsoir, madame Lorin, bonsoir la compagnie, dit-il en saluant à la fois Mathurin et Jeantoux.

Puis il partit lestement, en jetant au vent ce gai refrain, narquois et bizarre :

Mon père il veut me marier,
Tiro lo cordo, marinier,
A un marin veut me donner,
Tiro, tiro, marinier, *tiro*,
Tiro lo cordo marinier !
Il a trois grains dans son grenier,
Tiro lo cordo, marinier,
L'un est pourri, et l'autre est gâté,
Tiro lo cordo, marinier,
L'autre la poule l'a mangé,
Tiro, tiro, marinier, *tiro*,
Tiro lo cordo, marinier !
— *Poulo, poulo*, je te battrai,
Tiro lo cordo marinier,
— Dessus la mer je m'en irai,
Tiro, tiro, marinier, *tiro*,
Tiro lo cordo, marinier !...

On entendit peu à peu son pas et sa chanson s'éteindre au loin...

— Allons, dit alors Pascal Lorin, bon-

soir à tous ! Tu couches avec Mathurin, toi, Jeantoux ?

— Pour cette nuit, oui, monsieur Lorin, répondit Jeantoux, et je vous remercie de votre gîte.

— Il n'y a pas de quoi, vrai, fit le père Pascal en montant l'escalier de bois qui conduisait aux chambres de la ferme. Allons, à demain !

Millette salua Jeantoux à son tour et suivit son oncle.

— Viens donc ! dit Mathurin au jeune homme qui demeurait comme cloué à la même place, les prunelles rivées sur la Millette. Qu'est-ce que tu as donc à regarder là ?

— Moi ? je n'ai rien, dit Jeantoux. Marchons !

*
* *

Mathurin couchait à l'autre bout de la cour, dans un petit bâtiment attenant au fournil. Il avait là une grande chambre,

qu'il partageait assez souvent avec les ouvriers en journées à La Queyrie. Ses hôtes, en pareilles circonstances, s'étendaient sur des matelas jetés dans la chambre, comme les lits de camp dans les postes de soldats. C'est là qu'il conduisit Jeantoux, et, quand ils furent arrivés :

— Mon ami, lui dit-il, voilà ton lit. Tâche de t'en arranger comme tu pourras. Voici le mien.

Et il montrait un grand lit de noyer, haut et garni de deux bonnes paillasses largement rembourrées.

— Je te remercie, dit Jeantoux en jetant son chapeau sur un des matelas.

Mathurin se mit à se déshabiller, et, une fois au lit :

— Bonne nuit ! dit-il.

— Bonne nuit ! fit Jeantoux, qui demeurait debout et regardait, par la fenêtre, le corps du logis de La Queyrie où brillait encore, dans une chambre, une petite lumière.

— Tu ne te couches pas ?

— Je me coucherai tout à l'heure.

— A ton aise.

— Mathurin, demanda le jeune homme, qui est-ce qui habite la chambre du milieu, à La Queyrie ?

— En voilà une idée, fit le paysan qui s'endormait déjà. C'est la demoiselle !

— Millette... murmura Jeantoux en regardant toujours la lumière qui scintillait devant lui comme une étoile.

Et, s'appuyant contre la fenêtre, il se prit à contempler ce point lumineux.

Jeantoux n'était pas un rêveur et ne songeait guère aux choses d'amour; mais cette lumière le fascinait. Il la regardait sans bouger, sans penser peut-être. Il vit, à un moment, passer entre la lumière et son regard une ombre, et il tressaillit. Ce devait être celle de Millette, mais il était trop loin pour la distinguer; seulement il la devina et son sang se mit à battre. Puis la lumière s'éteignit tout à coup.

Il poussa un soupir et s'asssit sur son matelas. Peu à peu, la fatigue l'accablant, il se coucha, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Il faisait à peine jour quand Jeantoux s'éveilla. Il était tout vêtu. Il sortit alors sans bruit et descendit dans la cour; il sentait sa tête lourde, et l'air du dehors lui fit du bien.

La terre était toute humide de rosée et le vent du matin, déjà frais en cette saison, soufflait; mais le sang allumé de Jeantoux se rafraîchissait à ce vent qui semblait un baume.

Tout dormait encore dans La Queyrie ; un silence calme, doux, enveloppait cette maison ; le jeune homme se mit à marcher devant la ferme, ne prêtant guère attention au magnifique spectacle qu'il avait sous les yeux. Au loin, le soleil, se dégageant des derniers voiles de la nuit, versait, comme par ondées, ses rayons sur les arbres des bois, et au-dessus du ruisseau s'élevait, comme un long serpent, un nuage de brouillard qui se dissipait peu à peu avec le jour.

Il y a deux magnifiques spectacles au monde : c'est le lever du soleil et son coucher. Dans l'un et l'autre le calme, le silence, la majesté, et comme une lueur douteuse qui emplit les bois. Seulement le lever du soleil a la poésie de l'espérance ; le coucher du soleil n'a que la poésie du souvenir.

Jeantoux allait de côté et d'autre essayant en vain de calmer cette espèce de fièvre qui l'avait saisi. Il marchait vivement, il gesticulait et se parlait quelque-

fois à lui même. Puis il s'arrêtait, il s'asseyait sur quelque tronc d'arbre, se mettait à réfléchir et se levait ensuite brusquement pour se remettre à marcher. Mais il ne s'éloignait jamais de la ferme et demeurait constamment les yeux fixés sur la fenêtre où, la veille, il avait vu passer, comme dans un rêve, l'ombre gracieuse de Millette.

Il éprouvait un certain plaisir à regarder cette fenêtre fermée, et ces rideaux de serge bleue derrière lesquels la jeune fille dormait, cela sans s'expliquer la cause de la satisfaction qu'il éprouvait. Jeantoux ne raisonnait point. En toute chose le penchant, la passion l'entraînait. Il y avait en lui beaucoup du sauvage ; extrême dans ses affections, plus encore dans ses haines, toujours prêt à la lutte, prompt à l'attaque, se souciant peu des limites élevées par les hommes, ne reconnaissant guère d'autres lois que ses volontés, et, malgré ce caractère entier, brutal, mais qui pourrait paraître franc, de la ruse, l'amour du

piège, et quelquefois une dissimulation profonde qui contrastait à n'y pas croire avec des rages éclatantes.

Le jour était cependant venu peu à peu. Le coq chantait gaiement dans l'étable, et lançait ce cri guttural qui ressemble à l'appel du clairon. Jeantoux entendit dans la ferme un peu de bruit, et, au bout d'un moment, la grande porte de Ratevoul tourna sur ses gonds avec un grincement aigu et s'ouvrit lourdement.

Il vit alors sur le seuil la Catissou, levée la première, qui le salua d'un : *Bonjour, Jeantoux !* auquel il répondit par un souhait de bonne journée.

Presque au même instant la fenêtre de Millette s'ouvrit, et il aperçut la jeune fille, à demi vêtue, qui interrogeait le temps d'un œil inquiet. Ses cheveux dénoués retombaient comme à flots sur ses épaules nues et lui faisaient une sorte d'auréole d'or autour du visage. Elle les releva ; Jeantoux vit ses bras blancs se jouer dans ces boucles blondes, et il sen-

tit un frisson lui courir par tout le corps. Soit hasard, soit qu'il eût fait un cri, elle l'aperçut et se retira vivement, comme effarouchée. Il ne put retenir un mouvement de dépit.

Tout reprenait vie. Les fenêtres s'ouvraient: le père Pascal descendit peu après et presque en même temps que Mathurin, qui chantait une chanson joyeuse.

Le laboureur trouva encore Jeantoux dans la cour.

— Eh bien, fit-il, as-tu bien dormi, toi?

— Assez, répondit le jeune homme.

— Pas trop pourtant, dit Mathurin à Pascal. L'aube n'était point levée qu'il se trouvait sur pied.

— C'est ma manière, fit Jeantoux.

— Ah çà, lui dit Pascal un moment après, te voilà revenu, bien. Tu es corrigé, à ce que tu m'as dit, de bien en mieux. Mais que diable comptes-tu faire à Saint-Alvère, voyons?

— Je compte me placer...

— Parfait. Et chez qui ?

— Chez le premier venu, chez M. Plumardie, s'il veut de moi.

— M. Plumardie a tout son monde ; je ne vois pas trop, vraiment, où tu te pourrais caser. Tu as eu tort, je t'assure, de revenir avant la saison qui approche ; les serviteurs sont loués maintenant, et je ne vois guère que la vendange où tu pourrais t'occuper...

— Ne craignez rien, monsieur Lorin, je me tirerai bien d'affaire.

— Mon garçon, cela te regarde. Seulement, tu sais le proverbe : Un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. Je crains que tu n'aies lâché le *tiens* pour l'autre chose. Qu'en dis-tu ?

Jeantoux se taisait et regardait la terre. Il semblait absorbé comme s'il n'eût pas écouté ce que disait le fermier.

Au bout d'un moment, il releva la tête, et avec une sorte d'irritation dont Pascal ne saisit pas la portée.

— Vous avez peut-être raison, dit-il, et j'aurais mieux fait de demeurer à Mussidan !

— Bon, bon ! fit le laboureur. C'est le temps qui fera voir ça !

— *Mon père*, demanda Millette en accourant embrasser son oncle, est-ce que c'est aujourd'hui qu'il vient ?

— Oh ! l'impatiente, dit le vieux Pascal... Crois-tu qu'on vienne comme cela de Marseille ?

— C'est vrai, dit la jeune fille.

Elle se tourna vers Jeantoux, qui la regardait fixement, et le salua sans rien dire.

— Bonjour, demoiselle, dit-il alors lentement.

Le laboureur regardait sa nièce avec complaisance et son sourire reflétait sa gaieté.

— Ma foi, dit-il, *Millettounette*, je ne t'ai jamais vue si fraîche et si avenante. Tu es tout comme une rose ce matin, et des couleurs à n'en plus finir. Embras-

se-moi ! On voit que ça dort à cet âge-là comme des petits moineaux dans leur nid. Trouves-tu pas, Jeantoux ?

Le jeune homme n'osait trop répondre, et Millette était devenue toute rouge. Elle se hâta de parler et dit en souriant :

— Je n'ai point dormi deux heures d'affilée, et j'ai tout le temps songé à Placide ; mais le contentement tient lieu de sommeil, à ce qu'il paraît.

— Tiens, fit Pascal, voyez-vous ça ! Tu est bien heureuse, *filloune*, de ne point dormir à cause de la joie, moi je ne dors point à cause de l'âge. Cela vous donne des couleurs moins roses, ma pauvre enfant !

*
* *

On entendit, de l'intérieur de la ferme, la voix de Catherine qui appelait.

— Voilà la soupe réchauffée, dit le laboureur. Allons, enfants, il ne faut pas la faire attendre.

— Monsieur Lorin, dit Jeantoux en le suivant, il faut que je vous quitte... je vous en demande le permis.

— Pars-tu donc de suite, mon garçon?

— Tout de suite.

— Allons donc ! après la soupe au moins. Entre là ! vrai, ajouta-t-il en le regardant par derrière, tu n'as pas perdu ton temps non plus, toi, et si ton caractère s'est aussi bien formé que ta personne, te voilà un homme accompli.

Jeantoux ne put réprimer un mouvement d'impatience. Pascal ne le vit point, mais Millette l'aperçut.

— Allons ! dit la jeune fille, pour adoucir l'impression que pouvaient avoir faite sur le jeune homme les derniers mots du laboureur, ne parle plus du passé qui est loin, père. Jeantoux est maintenant un ami pour nous, je le crois, du moins...

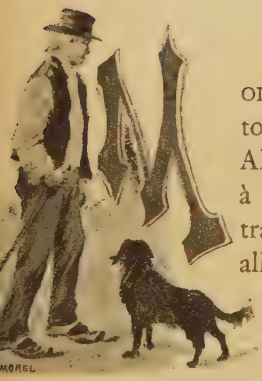
Elle examinait, en disant ces mots, le paysan. Celui-ci la regarda avec un œil fier, puis comme s'adressant à elle seule :

— Oui, dit-il d'une voix lente, vous avez raison, je suis votre ami !

Sa voix avait un accent étrange et grave. La jeune fille se sentit froid au cœur.

— Comme il a dit cela ! murmura-t-elle.

II



OINS d'une heure après, Jean-toux était parti pour Saint-Alvère, Mathurin avait attelé à la charrue les bœufs de travail, et Pascal s'en était allé faire ce qu'il appelait *son tour de vigne*. L'époque de la vendange approchait et il lui fallait activement surveiller l'état du raisin, afin de le cueillir au moment de sa qualité.

Chaque matin, il prenait son bâton, une *frétisse* d'ail sur une croûte de pain, et il s'en allait, cueillant ça et là un raisin, passer une heure environ dans ses vignes; là il s'épanouissait à l'aspect

de ces pieds vigoureux qui pliaient sous le fruit, de ces grappes blanches, vermeilles ou roses, toutes grosses et bien fournies, sur lesquelles tombait d'aplomb un soleil chaud qui les mûrissait.

Caressant le suivait, ou plutôt le précédait en courant comme un fou dans les champs. Quelquefois le fermier surprenait au gîte un lièvre, que le chien arrêtait avec des yeux ardents, ou des perdreaux qu'il voyait s'enfuir sous ses pieds avec un dur battement d'ailes. Il se réservait alors le droit de les venir chasser *quelque jour*, comme il disait, car il y avait à La Queyrie certain fusil à pierre, dont le père Lorin faisait grand cas.

Mais le paysan n'est point chasseur. Pascal donnait plutôt son temps au labour, à la vendange et à l'ensemencement de ses terres. Tout le butin qu'il rapportait à la ferme de ses tours de vigne consistait en fruits tombés des arbres. Il en emplissait ses poches et les déposait, à

son tour, dans le tablier de sa femme ou de sa nièce.

Ce jour-là, le vieux laboureur demeura bien deux heures dans ses champs à relever quelque cep abattu, à redresser quelque branche mal venue, arrachant par-ci par-là les feuilles qui pouvaient empêcher le raisin de mûrir.

Il s'oubliait dans ces petits travaux et, occupé de ces soins, ne prêtait pas d'attention à ce qui se passait autour de lui, quand il entendit dans les taillis son chien aboyer fortement et avec une certaine persistance. Les aboiements, d'abord assez éloignés, se rapprochaient et devenaient plus forts.

Pascal, courbé sur un pied de vigne qu'il émondait de feuilles parasites, se releva et siffla Caressant.

— Je parie, se dit-il, que le voilà encore aux prises avec le dogue de Costo-Rasto. Pourtant l'autre n'aboie pas. Caressant ! Ici, Caressant !

Le chien accourut aussitôt à la voix

du maître, mais toujours aboyant et tournant sa tête vers l'espèce de *garnissade* dont il sortait.

— Quel diable de gibier y a-t-il là ? fit Pascal.

Au même instant un homme apparut sur la lisière du bois et le laboureur pâlit en poussant un cri !

L'autre entendit, répondit. C'était un homme d'une trentaine d'années, bien découplé, vêtu d'un habit militaire. Il accourut.

Le laboureur le regarda d'un air égaré, et sans rien lui dire ouvrit ses bras. Le soldat s'y précipita avec un *ah !* qui venait du cœur.

Tous deux pleuraient et riaient à la fois, pâles de joie, les lèvres blêmes, se serrant dans les bras l'un de l'autre.

Tout le corps de Pascal tremblait; ses yeux étaient fixes, son visage blanc comme un linge. Il tenait dans ses mains les mains du jeune homme et les serrait de toutes ses forces. Ses lèvres remuaient;

PIERRE NOMEL

il voulait parler, les sanglots le suffoquaient. Il ne pouvait que presser dans ses bras le soldat qui, ému et blême, pleurait comme un enfant.

*
* *

Cette émotion dura longtemps et ne se calma que peu à peu. L'oncle et le neveu ne s'étaient encore rien dit, les larmes leur avaient coupé la parole ; qu'importe ? ils s'étaient compris. Après ce dialogue muet, le premier qui parla fut Placide.

— Ma tante ? dit-il simplement.

— Elle t'attend...

— Millette ?

— Millette aussi... répondit Pascal en s'essuyant le front. Nous t'attendions tous ! Mais, vois-tu... tu nous disais... dans deux jours je serai chez vous... Aujourd'hui... nous ne savions pas... Ce n'est que demain... Ah ! vrai Dieu, que tu m'as fait du bien, mon garçon !

Le laboureur ne bougeait pas; il se tenait droit devant son neveu et le dévorait des yeux. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait vu et, depuis son départ, Placide avait tellement changé ! Quand il était parti, c'était un grand garçon, long et maigre, sans barbe, avec un teint pas trop bruni. C'était maintenant un homme fait, taillé en Hercule, au teint bronzé par le torride soleil d'Algérie. Il était vêtu de la veste de petite tenue, du pantalon garni de cuir et coiffé de la calotte des chasseurs d'Afrique.

— Laisse-moi te regarder ! disait Pascal... Comme te voilà fait, sapristi ! On dirait d'un loup. Il y fait chaud, hein ? là-bas... Ah, cette croix, c'est crâne et joli, ce ruban rouge et ces galons !... Mais tu as un autre uniforme hein, tout flambant !

— Oui, mon oncle, dit Placide qui ne tenait pas en place. Ma valise est à Pézuls. Mais nous allons à La Queyrie, hein ?

— C'est vrai. Tu as raison. Je reste là, moi... sans songer aux autres. Viens, mon garçon... Ah ! Jésus, elles vont être heureuses de te voir !

— Millette est bien grande ?

— Bon Dieu ! c'est une femme ! elle ne parle que par toi...

— Quelle idée !

— C'est la vérité. Son frère Placide ? Je crois bien... Ah çà ! mais sais-tu que tu nous as longtemps laissé manquer de tes nouvelles !

— Je vous écrivais cependant... Mais nous étions dans le fin fond de l'Atlas au *diable au vert !* Vous n'avez pas reçu de lettres ?

— Deux, tout au plus, depuis le temps ; avec la dernière cela fait trois. Ne parlons plus de ça. Tu nous reviens pour tout à fait ?

— Ah ! ma foi, pour toujours ! J'ai assez du service. On se lasse de tout. Mais vous, pourtant, mes amis, comment cela a-t-il marché ?

— Tout droit, *camarade*, et nous avons

gagné nos galons aussi. Ce n'est pas sans travailler, va ! Quand tu es parti, les charges étaient lourdes et il n'y avait guère de linge à la maison, si tu t'en souviens ; aujourd'hui nous sommes à l'aise... pas trop d'argent, mais les armoires sont garnies.

— Dieu soit loué ! vous êtes heureux !

— Nous l'étions à peu près il y a huit jours. Nous le sommes tout à fait aujourd'hui.

— Et pourquoi ? demanda Placide.

— Parce que tu nous es revenu, garçon ! s'écria le laboureur.

*
* *

— Allons, dit Pascal un instant après, nous approchons, camarade. Te reconnais-tu par ici ?

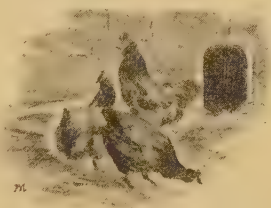
— Si je m'y reconnais ? Qu'est-ce que vous dites là ? Je n'ai pas oublié un seul arbre du pays, une fougère, un *pelon* de

châtaignier ! Je l'ai là tout entier, le pays, voyez-vous !

Et il se frappait le front.

— Ah ! ah ! fit Pascal, voilà qu'il continue à me dire *vous* maintenant ! Un être qui fait courir les Bédouins comme des lièvres ! Est-ce que je te fais peur, moi ? Tutoie-moi, je te prie. Tiens, ajouta-t-il en s'arrêtant, la vois-tu ?

Ils étaient arrivés à quelques pas de La Queyrie et le fermier montrait, au milieu de la cour, Millette entourée de ses poules. Elle leur jetait des grains de blé, et riait de l'empressement des poussins qui se culbutaient en courant avec de petits glous-sements argentins.



— Ma sœur ! balbutia Placide en s'appuyant contre un arbre pour la regarder... Oh ! comme elle est grande !

— Crois-tu ? dit le père Lorin.

— Elle ressemble à ma mère, dit le soldat dont les yeux se mouillèrent de larmes. C'est bien comme cela que je me la figurais. Est-elle jolie ! Elle est bonne, n'est-ce pas ?

— C'est un cœur d'or.

— Ma petite Millette !... Et vous dites qu'elle m'aime ? Bon ! voilà que je pleure à présent !

— Ah ! ce ne sont pas ces larmes-là qui font mal !

— Je vais l'embrasser ! s'écria Placide.

Il fit un bond et fut en trois pas dans la cour.

Son cœur battait à se rompre ; il étendit ses bras vers sa sœur et, avec un cri qui partait de l'âme :

— Millette ! Millette ! s'écria-t-il.

Elle se retourna. Elle le vit. Elle accourut et s'élança dans ses bras.

Placide, comme un fou, baisait sur les cheveux, sur le front, sur les lèvres, sa sœur qu'il serrait dans ses bras, comme si on eût voulu la lui arracher. Quand il

avait fini il recommençait. Il ne pouvait dire que des mots sans suite :

— Millette ! Ma sœur ! Ma bonne petite sœur ! Ma petite Millette !

Et elle était bien heureuse !

Il y avait là, dans la cour, deux ouvriers qui venaient justement pour dépiquer le blé.

— Où est ma femme ? leur demanda Pascal. L'avez-vous vue ?

— Elle est au pré, dit l'un d'eux.

Pascal courut à la terrasse, et se faisant un porte-voix de ses deux mains, il héla par trois fois la Catissou, qui n'entendait guère. Puis il revint aux ouvriers, et leur montrant Placide :

— Le voilà, mon neveu, dit-il. Tiens, tu en parlais, toi, Reynou. Le voilà ! C'est un brigadier, ni plus, ni moins ! Embrasse-t-il sa sœur, hein ? Sont-ils adorables tous les deux !

Et les dépiqueurs répondaient :

— Vrai, ma foi, c'est un rude gas.

— Je l'avais vu tout petit, disait l'un.

Il promettait bien d'être *fier!* Le voilà rudement embelli !

— Et brigadier !... disait l'autre.

— Et décoré !

Puis Pascal allait à son neveu, le prenait par la main :

— C'est Reynou, lui disait-il. Il t'a vu tout petit. Celui-là, c'est Jonillon. Ils te connaissaient.

Puis, parlant à sa nièce.

— Le voilà donc, ce frère... Ah ! ah ! le voilà ! Tu es heureuse, hein ? Et toi, crois-tu qu'elle est bien, ta Millounette ? Je n'y tiens plus. Catissou ! Catissou ! Elle ne vient pas, voyez ! Ah ! si elle te savait là, camarade ! Catissou ! Allons ! tenez... je vais la chercher, moi, dit-il enfin.

Et il se mit à courir vers le chemin qui conduisait aux prés.

*
* *

Les deux jeunes gens le suivirent. Millette avait pris le bras de son frère et s'y appuyait joyeusement,

Il la regardait d'un œil satisfait et lui disait :

— Petite sœur, je te trouve à mon goût. Tu *es venue* grande et belle comme je te voulais !

Puis, avec un sourire qui faisait paraître sous sa moustache noire des dents blanches à faire envie à une coquette :

— Et toi, ajouta-t-il, est-ce que je te conviens ?

Alors elle disait sérieusement :

— Quand je rêvais de toi, c'est ainsi que je te voyais !

Au bout du chemin, Pascal dit en jetant un regard sur les prés :

— Eh bien ! je ne la vois pas, moi !

— Elle est au ruisseau, pourtant, dit Millette. Descendons, nous allons l'appeler.

Quand ils furent dans le pré :

— Cache-toi là, dit-elle à son frère.

Elle montrait le tronc d'un vieux saule tout rongé. Le soldat s'y blottit.

— Oh ! ces enfants ! ces enfants ! murmurait Pascal.

— Appelle maintenant, dit la jeune fille.

— En voilà une, dit le laboureur, qui joue de moi comme elle veut.

Puis il appela :

— Catissou ! Catissou !

On entendait, derrière les aulnes, dans un pli que faisait le ruisseau, le bruit régulier d'un battoir.

— Elle est là-bas, dit Millette.

— Catissou ! Catissou ! répéta Pascal.

La bonne femme avait entendu. Ils la virent s'avancer vers eux, les bras nus, tenant encore d'une main son battoir et de l'autre le linge qu'elle lavait.

— Eh bien ! dit-elle, qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Viens, ma tante, dit Millette.

— Femme, dit le père Lorin, on te demande par ici.

La ménagère devint pâle et, instinctivement, se prit à trembler.

— Voyons... voyons... que me voulez-vous ?

— Rien, ma tante... c'est...

— C'est un monsieur qui te demande, tiens !

— Un monsieur !... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites là ?... Placide !... Placide !

— Le voilà, mère, s'écria le jeune homme en s'élançant vers la mère Lorin.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle. Ah ! Jésus !

Et elle devint blanche, insensible et

s'évanouit dans les bras de son neveu.

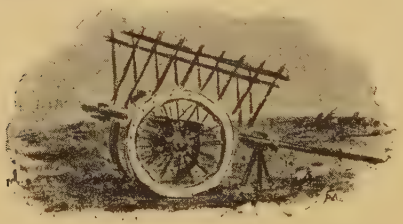
— Catissou ! Catissou ! criait Pascal... Femme, c'est lui !... N'aie point de peur, va ! De l'eau, mes enfants, de l'eau ! La voilà toute pâmée.

Millette courut à la petite source où elle avait jadis pansé la blessure de Pierrille, et y trempa son mouchoir, puis elle bassina les tempes et le visage de sa tante.

— Sapristi, répétait Pascal, qu'est-ce que ç'aurait donc été si tu n'étais pas revenu ?

Au bout d'un moment, Catissou rouvrit les yeux, qu'elle fixa sur Placide.

Elle poussa un long soupir de joie, et prenant dans ses mains la tête du jeune homme, elle la couvrit de baisers.



III

Dès ce jour, La Queyrie prit un air de fête.

Quand le père Lorin rencontrait, dans les champs, quelqu'une de ses connaissances :

— Eh bien! leur disait-il, avez-vous vu mon neveu, vous ? Et si l'on répondait : Non.

— Venez, ajoutait-il.

Et il conduisait *cet ignorant* à la Queyrie, où on lui présentait Placide.

On parlait, du reste, assez du brigadier dans le pays; chacun le voulait voir, et les gamins, qui enviaient son pantalon

rouge et sa croix, allaient jusqu'à grimper à La Queyrie pour l'apercevoir causant avec son oncle, sa tante, ou se promenant avec sa sœur. Jeantoux était venu à la ferme, pour faire connaissance avec celui qu'il nommait M. Placide, mais peut-être aussi pour revoir mademoiselle Millette.

On était au jeudi de la semaine. C'est jour de foire à Saint-Alvère, et Pascal avait à vendre ses bœufs, bien engraissés, pour racheter son attelage d'hiver.

— Nous irons tous à Saint-Alvère, avait-il dit la veille. Et le lendemain Millette et Placide se trouvaient prêts, dès les six heures, l'une avec son costume coquet de paysanne : bonnet de tulle, jupe courte de ratine, tablier rouge, bas bleus et souliers à boucles; l'autre avec son uniforme *astiqué*, galons au bras et croix d'honneur sur la poitrine.

Pascal s'habillait dans sa chambre. La Catissou devait garder la maison. Mathurin arrangeait les bœufs dans l'étable.

Le frère et la sœur se promenaient dans la cour, en causant :

— Eh bien ! disait Placide, et M. Pierrille, viendra-t-il aujourd'hui ?

— Sans doute, répondit Millette. Il l'a promis.

— Sais-tu, petite sœur, que je ne l'ai pas encore vu, et qu'on m'en a parlé

assez souvent depuis trois jours pour que je sois désireux de le connaître ?

— C'est vrai. S'il n'a pas pu venir, c'est qu'il était allé voir sa mère. Elle habite bien près du Bugue. Il a dû revenir hier à la nuit. Tu vas le voir ce matin.

— Très bien.

— *Savoir, Placide,* s'il va te plaire ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne sais. Je voudrais bien qu'il devînt ton ami.

— S'il t'aime comme toi et *les vieux* le disent, et s'il te rend heureuse, oui, Millette, ce sera mon ami.

— Alors, tu l'aimeras.

— Il t'aime bien ?

— Oh ! beaucoup.

— Réellement ?

— Tiens ! c'est sûr ! Et moi aussi !

— Bonne petite sœur ! Vous ne vous fâchez jamais ?

— Jamais. D'abord, il me cède toujours tout.

— C'est commode.

— Tu dis ?

— Rien.

— Méchant, va ! Non, vrai, vois-tu, Pierrille est un cœur droit, qui mérite l'affection de tout le monde, un bon travailleur et un fils dévoué !...

— Allons, est-ce que tu crois que je ne le vois pas tel qu'il est ? Oui, ce doit être un digne et loyal garçon, puisque tu l'aimes. *Le vieux* me l'a dit : vous serez heureux ! Je suis content d'être arrivé avant le mariage, j'ai eu assez de journées dures à avaler pour que je savoure ce jour-là.

— Comme tu es bon, mon frère !

— Moi ? Où as-tu vu ça ? Demande à mes amis les Bédouins si je suis bon !

— Taquin !

Le père Lorin avait achevé de s'habiller. Il descendit, vêtu d'une sorte d'habit de *cadi* bleu, d'un gilet à ramages et d'un pantalon de couleur claire. Son cou était emprisonné dans une énorme cravate et

son col relevé lui montait jusqu'aux oreilles. Il portait un grand chapeau de feutre brun et tenait à la main une grosse canne à pomme de cuivre.

— Eh ! eh ! les enfants ! dit-il, nous voilà ! Il ne s'agit plus que de partir. Je suis sous l'uniforme aussi, moi, et rasé de frais. Regarde, Placide. Seulement, je n'ai pas la croix. La croix ! Décidément ça te va bien : ça me réjouit l'œil. C'est fait exprès pour ta tournure, ce ruban-là ! Dis donc, tu nous raconteras un peu, là-bas, comment tu as attrappé ça, hein ! je te ferai voir le brigadier de gendarmerie. C'est un dur-à-cuire aussi, celui-là, mais de la vieille école... Tu lui parleras campagne, pas vrai ! Ah ça ! ajouta-t-il, où est Mathurin ? Mathurin ! Bon, passe devant, mon garçon, et mène les bœufs à bonne place au foirail. Tu m'entends ? Très bien ! Ce sont de belles bêtes tout de même, mes enfants ! une paire joliment assortie. Qu'attendons-nous encore ?

— Pierrille, mon père, dit Millette. Je l'ai fait avertir par Mathurin.

— Pierrille ? Ah ! oui, fit le laboureur. C'est vrai ! ce pauvre Pierrille ! Je l'oubliais, moi, tous ces jours-ci.

*
* *

Il était dix heures et tout se trouvait prêt pour le départ. La Catissou, qui restait à la ferme, regardait complaisamment, du seuil de sa porte, le frère et la sœur qui causaient en se promenant lentement dans la cour. Le cœur de la bonne femme se gonflait de joie et elle jetait un regard d'orgueil sur les deux jeunes gens, son fils et sa fille, comme elle les appelait.

C'est qu'avec son uniforme bleu de ciel et garance, avec son maintien martial, Placide était un beau garçon. C'est que Millette était vraiment jolie à faire tourner toutes les têtes comme la girouette du clocher quand il fait du vent.

Mais la jeune fille paraissait émue, troublée et regardait du côté de Costo-Rasto, espérant toujours voir son fiancé sur la route. L'inquiétude lui était entrée au cœur ; elle avait je ne sais quel pressentiment de mauvais augure qui lui faisait peur, et elle pensait avec crainte que, depuis quatre jours, Pierrille n'avait point paru à la ferme.

Placide ne fut pas sans remarquer cette émotion, mais il ne voulait pas l'augmenter en parlant de Pierrille. Il affectait donc

de causer de choses et d'autres, comme si, par ses propos, il eût pû distraire la jeune fille. Enfin, voyant qu'il n'y réussirait pas :

— Allons, dit-il, tu es décidément inquiète de ton fiancé, ma petite sœur ?

— Oui, répondit-elle, j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé du mal. Quatre jours sans venir, et il te sait là ! Oh ! il y a quelque chose de nouveau, c'est sûr, et ce quelque chose-là me fait peur.

— Calme-toi. Voyons, tu as tort de t'alarmer, peut-être. Réfléchis... Viens à Costo-Rasto ; ce n'est pas loin, et je saurai de suite de quoi il en retourne. Si Pierrille est là-haut, je l'amènerai. Va, ne crains rien, c'est un prisonnier à qui je ne ferai point de mal !

Le jeune homme s'éloigna rapidement et prit par le sentier des bois. C'était le chemin qu'il affectionnait autrefois, quand il était petit, et il se souvenait y être bien souvent venu dénicher les merles.

Une demi-heure après il était de retour.

— Eh bien ! s'écria de loin Millette qui l'attendait au passage.

— Pierrille ne viendra pas ce matin, dit Placide.

— Mon Dieu !

— Ne crains rien : c'est sa mère qui est malade.

— Sa mère ! dit la jeune fille avec un soupir. Ah ! ce n'est pas lui ! Mais est-elle bien malade, la pauvre femme ?

— Les Terrade ne le savent même pas. C'est Chéry le cantonnier, qui a rapporté cette nouvelle à Costo-Rasto, ce matin. Pierrille avait fait dire à ses maîtres de nous avertir, et s'ils ne l'ont point fait, c'est qu'ils n'ont personne à la ferme. C'est là tout. Ton inquiétude est-elle calmée ?

— Non... je ne sais pourquoi, mon frère... Ah ! je suis sûre qu'il y a un malheur, là !

— A quoi vas-tu songer ! Allons, puisqu'il faut tout te dire, Pierrille sera

ici, sans faute, sur les deux heures de l'après-midi.

— Comment le sais-tu ?

— Par les Terrade, qui le tiennent de Chéry. Sacrebleu ! eh ! tu es défiante, toi, petite sœur !

— Pardonne-moi, mon frère, j'ai si peur pour lui !

— Mademoiselle, fit le soldat avec une emphase comique, je vous pardonne !

IV

ASCAL et son neveu partirent seuls pour Saint-Alvère, Millette ayant désiré attendre Pierrille à la ferme.

Le laboureur monta sur son *Coco*, son cheval, petite bête noire, vive et craignant la mouche, comme disait le père Lorin. Placide fit le trajet à pied aux côtés de son oncle.

Celui-ci se tenait droit et ferme sur son cheval qui amblait le pas élégamment. Quelquefois *Coco* s'emportait et le cavalier montrait alors à son neveu qu'il *savait aussi conduire un cheval*, à quoi le chasseur d'Afrique répondait par un sourire.

Pendant les vingt minutes que dura la route, Pascal ne rencontra pas une seule personne sans lui présenter son neveu le brigadier. Il en était plus fier cent fois, tout méchant propos à part, que de ses blés ou de ses vignes, et, pour un cultivateur, je vous assure que ce n'est pas peu dire.

Arrivé à Saint-Alvère, il mit *Coco* à l'écurie chez Nicole, et prenant le bras de son neveu, il se lança fièrement dans la foule des gens que la foire rassemblait. Ils allèrent ainsi vendre et acheter les bœufs au foirail, et les bouviers regardaient avec une sorte d'admiration *lou nebou dé o païˈ Lorin*.

Le bonhomme se carrait, plein d'orgueil, et lançait à droite et à gauche des coups d'œil qui semblaient défier quiconque de lui opposer un héros pareil à Placide.

Si le jeune homme eût été vain, il n'eût pas manqué de se faire prendre en *mauvais œil,* mais sa contenance gra-

cieuse, polie et toute franche, adoucissait ce que l'allure du père Lorin pouvait avoir de rogue aux yeux généralement peu bienveillants de ces gens de village.

Le sous-officier plaisait à tout le monde, et chacun se disait en admirant sa tournure militaire :

— Par ma foi, c'est un beau gaillard et qui n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux; avec cela, l'air franc et avenant, un *brave* soldat, vrai!

On allait même jusqu'à dire que le vieux Lorin avait raison d'en être fier.

Celui-ci conduisit son neveu un peu partout, au foirail des moutons et des porcs, à celui de la volaille, à celui des rubans et de la mercerie, à la gendarmerie, au milieu de la foire, parmi les paysans et les paysannes qui voyaient non sans complaisance le brigadier les saluer en passant.

Il entra même au presbytère. Le curé accueillit le jeune homme en véritable ami, le complimentant sur sa décoration,

lui offrant une prise et lui parlant du temps d'autrefois, où il l'avait connu si *diable :* — Car, disait le bonhomme, je

vous ai fait faire votre première communion, monsieur le chevalier de la Légion d'honneur.

Puis, de là, et pour faire contraste, sans doute, le père Lorin entra au café.

Il y avait, sur les murs, une douzaine de médaillons peints à *fresque*, et représentant des scènes variées de la guerre d'Afrique. Il fallut absolument que Pla-

cide cédât au désir de son oncle et racontât comment s'étaient passés les combats, dont quelque barbouilleur nomade avait doté, en règlement de compte, le *café du Château-Vieux*.

Placide fit de son mieux le récit des

dernières campagnes, de la prise de la Smala, de la bataille d'Isly, de l'assaut d'El Aghouat, et d'autres combats encore dans les broussailles ou le désert, et il excita au plus haut point l'admiration de ses nombreux auditeurs. Le vieux père Lorin rayonnait et eût volontiers embrassé son neveu devant tout le monde. Il avait cela d'excellent qu'il aimait Placide pour Placide et non pour lui-même.

Bref, le sous-officier obtint, ce jour-là, un triomphe complet, au grand contentement de son oncle qui put se vanter, avec raison, de n'avoir point perdu sa journée, d'autant plus — on n'oublie jamais le solide — d'autant qu'il avait réalisé, en outre, un assez beau bénéfice dans la vente et l'achat de ses bestiaux.

*
* *

Il faisait presque nuit quand le père Lorin songea qu'il était grandement temps de s'en retourner à La Queyrie.

— Comme toutes ces visites vous retardent, dit-il à Placide, et encore n'avons-nous pas vu tout notre monde. Je t'aurais voulu présenter à M. Pradel, le médecin qui t'a soigné, il y a bien longtemps.

— Bon! dit Placide, ce sera pour une autre fois.

— Sans doute, fit le laboureur.

Ils allèrent demander Coco à l'écurie, puis Pascal se mit en selle et donna un coup d'éperon au cheval qui partit au petit trot.

Ils n'avaient pas fait dix minutes de chemin sur la route qu'ils virent venir à eux, au galop d'un gros cheval de trait, un jeune homme, vêtu à la façon des paysans, et que, malgré la brume, Pascal reconnut au bout d'un moment.

— Camarade, dit-il à Placide, voilà le Pierrille en question.

C'était en effet Pierrille, pâle, échevelé, l'air égaré. Il allait la tête baissée sur son cheval, sans regarder autour de lui.

Comme il passait à côté de nos deux voyageurs, le père Lorin l'appela brusquement :

— Ho ! Pierrille, ho ! cria-t-il.

Le jeune homme détourna la tête et arrêta son cheval d'un coup de poignet vigoureux.

— Où vas-tu ? dit le laboureur.

— A Saint-Alvère !.... Si vous saviez... Ma mère se meurt... Il faut que M. Pradel me suive...

— Attends-nous, garçon ! fit Pascal en tournant bride... Ta mère !...

— Ah ! dit Pierrille avec énergie, il faut la sauver !

Il aperçut Placide et vit bien que c'était le frère de Millette, mais il ne lui dit mot.

On s'arrêta devant la porte de M. Pradel.

Pierrille et Pascal entrèrent. Placide prit la bride des chevaux et les maintint. M. Pradel dînait, il se leva aussitôt de table, ordonna de seller son cheval, prit son chapeau, son manteau et sortit. Pascal lui présenta alors son neveu, et le soldat et le médecin échangèrent une cordiale poignée de main.

Pierrille se promenait de long en large sur la route poussant du pied les cailloux, et de temps en temps se frappant le front avec désespoir.

Quand le cheval de M. Pradel fut sellé, on partit. Jusqu'à La Queyrie on marcha

au trot, et presque sans échanger une parole.

Placide eût pu essayer d'engager avec Pierrille quelque conversation, mais il ne l'osa point, trouvant toute espèce de parole banale en face de la douleur du pauvre garçon.

Une fois au pied de La Queyrie, Pascal s'arrêta.

— Nous vous quittons, dit-il. Courage, Pierrille ; courage, mon enfant.

— Mon oncle, dit alors Placide, je vais prendre votre place sur ce cheval et j'accompagnerai ces messieurs. Je ne veux pas laisser Millette dans l'inquiétude, et je reviendrai avec M. Pradel, portant des nouvelles.

— Bien, mon garçon, fit Pascal qui descendit de cheval. Va ! et bonne chance !

Le chasseur d'Afrique sauta en selle, et les trois chevaux partirent, pendant que Pascal gravissait pas à pas le sentier de La Queyrie, où les pâles verts luisants

commençaient déjà à briller parmi les buissons.

*
* *

La nuit gagnait peu à peu : il faisait heureusement une belle nuit claire et une lune splendide. Les champs et les bois semblaient comme baignés dans une lumière grise qui donnait à tout des proportions étranges, et les hauts peupliers allongeait sur la route leurs grandes ombres rectilignes. Presque aucun bruit, seulement un murmure : le ruisseau qui coulait dans les prés, en longeant le chemin, les insectes de nuit qui chantaient dans les herbes.

Les fers des chevaux rendaient, en frappant sur le sol, un bruit mat suivi d'un tintement argentin, M. Pradel marchait en avant, enveloppé dans son manteau, et Pierrille, nu-tête, le suivait, à côté de Placide.

Nul ne parlait. De temps en temps,

Pierrille animait son cheval en le frappant du pied et l'animal secouait sa crinière en hennissant. C'était tout.

Une heure peut-être s'écoula ainsi.

Enfin, Placide se rapprocha de Pierrille, et lui demanda amicalement s'il avait passé par La Queyrie en se rendant à Saint-Alvère.

— Non, répondit Pierrille avec tristesse... Le mal est prompt et le temps presse.

— Sommes-nous encore bien loin de votre mère ?

— Dans une demi-heure nous la verrons...

— Hâtons-nous, dit Placide.

Et, donnant un coup de talon à son cheval, il lui fit prendre aussitôt le galop.

Ils n'échangèrent plus une seule parole, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés.

La mère de Pierrille habitait une sorte de cabane construite à chaux et à sable un peu avant d'arriver au village de Vers.

Du dehors, on voyait briller à travers l'unique fenêtre de ce pauvre logis la lumière tremblante et faible d'une chandelle de résine.

Pierrille sauta vivement à bas de son cheval, et frappa à la porte de la chaumière. Un jeune garçon d'une quinzaine d'année vint ouvrir.

— C'est vous, monsieur Pierrille ? dit-il.

— C'est moi. Eh bien ! ma mère ?

— Elle dort.

Le jeune homme entra, avec précaution, suivi du docteur et de Placide. A la clarté de la résine, il s'approcha du lit où dormait sa mère. A côté, une vieille femme, ridée comme une pomme de l'autre saison, une voisine, la mère de cet enfant qui avait ouvert à Pierrille, veillait.

— Chut! dit la vieille, elle repose maintenant. Laissez-là!

— Y a-t-il longtemps, demanda le docteur, qu'elle est ainsi?

— Peut-être bien une heure, monsieur... et ce sommeil lui est venu après une crise effrayante où j'ai cru qu'elle allait passer.

M. Pradel s'était penché vers la malade, dont le profil pâle, amaigri, ossifié, se dessinait sur le lin jauni de l'oreiller. Pierrille épiait avec inquiétude la physionomie du docteur; mais cette physionomie était impassible, et le jeune homme n'y put rien lire.

— Eh bien? fit-il alors, à voix basse...

M. Pradel prit à part le pauvre garçon et lui dit gravement :

— Soyez fort, mon ami... Je vous prie, ayez du courage. Votre mère est perdue.

Le pauvre Pierrille poussa un gémissement de douleur.

— Morte... morte ! dit-il.

— Pas encore, non ! mais tout effort serait inutile. On ne peut la sauver. Cet état de prostration où vous la voyez est peut-être la fin de tout.

— Mon Dieu ! ma mère ! ma mère ! Ah ! s'écria Pierrille, eh ! bien, moi, je la sauverai, moi !

M. Pradel leva légèrement les épaules, et prenant la main du malheureux :

— Calmez-vous, calmez-vous, dit-il. Voyons, soyez un homme, mon ami !

— Ma mère !... ma pauvre mère ! répétait Pierrille, dont toute la surexcitation était tombée tout à coup... Oh ! elle ne m'entend plus déjà... elle est morte !... Ma mère !

Placide s'élança vers lui au moment où il allait se jeter comme un désespéré sur le corps de la pauvre femme, et l'entraînant au dehors, pendant que M. Pradel s'asseyait au chevet de la mourante :

— Mon ami, lui dit-il, au nom de Dieu, soyez fort ! Du courage !...

— Ah !... dit Pierrille. Si vous saviez comme je l'aimais !... Ma mère, c'est ma mère, entendez-vous ? Oh ! mais vous

me comprenez, vous, vous ! *mon frère.*

— Pauvre enfant, murmura le soldat, oui, je comprends tout ce que vous souffrez, tout... Mais vous êtes un homme, Pierrille... Voyons, Pierrille, je vous en prie, soyez fort...

— Oui, dit le jeune homme, vous avez raison. Merci. Voyez, je n'ai plus rien. C'est fini... Je suis fort comme vous le dites. Venez... Ah ! venez... je veux la revoir. Elle vit encore !... Elle vit !

La pauvre femme était toujours dans ce triste état d'abattement et d'insensibilité où ils l'avaient trouvée. Pierrille se tenait debout auprès du docteur, et se mordait les poings jusqu'au sang, l'œil fixe, muet, et comme pétrifié dans sa douleur.

Une heure au moins s'écoula.

Il se faisait dans cette étroite et sombre pièce un silence lugubre, qui contrastait avec la calme beauté et les doux murmures du dehors. La nuit était belle, claire, pure ; une douce brise agitait les

bois, et la lune éclairait doucement cette cabane noire et triste, où quelqu'un allait *passer*, où mourait dans son coin la paysanne après avoir traîné le licou du labeur...

Placide se tenait auprès de la fenêtre entr'ouverte, assis sur un méchant escabeau, les yeux fixés sur le visage contracté de Pierrille, que la chandelle éclairait d'un reflet rougeâtre. La voisine s'était retirée, accompagnée du petit garçon qui avait remmené à Vers le cheval que Pierrille avait emprunté. Il ne restait donc plus dans la chaumière que le docteur, les deux jeunes gens et la mourante.

M. Pradel fit signe à Placide de s'approcher, et quand le jeune homme fut auprès de lui :

— Je vais partir, je n'ai plus rien à faire. La pauvre femme ne reprendra point connaissance et s'en ira ainsi, doucement, doucement.

— Bien, fit le soldat, je demeure.

— Mon ami, dit le docteur à Pierrille, si votre mère revient à elle, donnez-lui quelques gouttes de cette potion que j'ai préparée tout à l'heure. C'est là tout ce que je peux ordonner. Du courage, et adieu !

— Merci, répondit le jeune homme.

Au bout d'un moment, on entendit le cheval de Pradel partir au trot, et le bruit se perdit peu à peu dans l'éloignement.

Alors, le fiancé et le frère de Millette demeurèrent seuls au chevet de la pauvre femme qui allait mourir.

*
* *

Elle ne reprit pas connaissance ; elle mourut, comme l'avait dit le docteur, au milieu de cette prostration suprême qui l'avait saisie, et quand l'aube vint, le pauvre Pierrille sentit la main de sa mère se glacer peu à peu dans la sienne.

Et quand elle fut froide et raide, il se

leva comme une statue, la regarda, et, avec un grand cri sauvage, déchirant, un cri qui tenait du sanglot et du rire, il se laissa tomber comme une masse dans les bras que lui tendait Placide.

Douce et mâle étreinte qui unissait pour jamais ces deux êtres, car, s'il est un lien cher et puissant, c'est celui qui attache le malheureux à l'homme qui comprend son malheur.

Quand Pierrille se dégagea des bras de Placide, son visage était, en apparence, calme et froid, mais deux grosses larmes lui coulaient des yeux. Il regarda Placide et lui serra la main sans rien dire, et puis il le conduisit au chevet de la morte, et d'un accent comme enfantin.

— Ami, dit-il avec un sourire navrant, c'est ma mère !... Maman ! ajouta-t-il ensuite en éclatant en sanglots, maman !

Et il se précipita sur le cadavre, l'embrassant, le pressant dans ses bras, lui parlant, comme si la mort n'était pas sourde.

Placide se sentait étouffer. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit. L'air frais lui fit du bien. Il regarda le fiancé de Millette sanglotant, agenouillé près du lit mortuaire, et des larmes attendries coulèrent sur ses joues hâlées.

Elle dura longtemps la prière du fils au chevet de sa mère, longtemps il dura ce sanglot déchirant qui partait du cœur de l'enfant et que la morte n'entendait pas. Enfin Pierrille se releva, et regarda autour de lui de l'air égaré d'un homme qui s'éveille.

En apercevant Placide, il dit :

— Vous êtes encore là ?

Puis il vit, dans un coin de la cabane, un bénitier de bois surmonté d'un buis béni.

Il le prit.

Il mit la branche verte dans les mains de la morte, et, saisissant ensuite Placide par le bras :

— Maintenant, dit-il, je veux aller à La Queyrie... Ah ! voyez-vous, Placide, j'ai besoin de parler à Millette.

— Venez donc, dit le soldat.

Pierrille jeta encore un regard sur le lit, il regarda ce visage contracté par l'agonie, poussa un dernier sanglot et sortit brusquement.

Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent la vieille voisine qui venait savoir des nouvelles de la pauvre malade.

— Entrez là, lui dit Pierrille en montrant la cabane, et priez pour elle.

La bonne femme tressaillit et entra.

— Allons, partons, partons! répéta par deux fois le malheureux, avec toute la folie du désespoir.

V

Le cheval de Placide avait passé la nuit dehors, attaché par son licol à un arbre. Pierrille le monta et Placide alla redemander la jument qu'on avait déjà prêtée la veille.

Pierrille était très aimé à Vers, et l'oncle de Placide y était même connu. On lui prêta de bonne grâce la jument, et les deux jeunes gens reprirent au galop cette route qu'ils avaient déjà parcourue durant la nuit.

— Il y a quelques heures, dit Pierrille, en passant par ici, j'espérais encore. Maintenant, tout est fini.

Le soldat lui répondit alors gravement :

— C'est le sort.

Chez nous, il existe encore ce sentiment de résignation qui tient à la fatalité et fait qu'on se croise les bras sous les coups du malheur.

Jusqu'à La Queyrie, voilà tout ce qu'ils dirent. Comme ils s'engageaient dans le sentier de la ferme :

— Allons, dit Pierrille, je vais apporter le deuil dans cette maison, où il n'y a maintenant sans doute que la joie !

Les Lorin et Millette avaient entendu le pas des chevaux sur la route, et ils accoururent ensemble.

Lorsque Millette aperçut son fiancé pâle, abattu, les yeux rougis, les joues caves, elle ne put retenir un cri d'effroi, et s'élançant vers lui :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout émue, Jésus, Pierrille, qu'as-tu donc ?

— Ma mère est morte, Millette, répondit le jeune homme.

Elle poussa un soupir de douleur et demeura pétrifiée.

— Ah! mon pauvre garçon! dit Pascal en tendant les bras à Pierrille, qui s'y précipita avec effusion.

Il se fit alors entre ces cinq personnes, toutes frappées par un même coup, un silence triste et sombre comme celui de la mort.

Millette s'était approchée de Pierrille et lui avait pris la main, pendant qu'il appuyait son front contre la poitrine du vieux Lorin, tout ému. Derrière eux, Placide et la bonne Catissou se tenaient embrassés; la bonne femme sanglotait et le jeune homme contemplait d'un œil morne le triste fiancé de sa sœur.

Cela dura longtemps. Enfin, Pierrille se dégagea des chères étreintes de Pascal et de Millette, puis d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée :

— Je vous demande pardon, les Lorin, dit-il, de venir comme cela pour vous apporter les larmes et le chagrin... Mais

je sais que vous m'aimez... je sais que

que vous *l'*aimiez aussi... et... et d'ail-

leurs *allez, ce n'est pas ma faute!*... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

— Garçon, dit Pascal gravement, c'est l'arrêt de là-haut. Il y a des moments où il faut s'incliner là-devant. C'est une épreuve!

— Ma pauvre mère!... murmurait le malheureux.

— Oui, continua le laboureur, elle était bonne et tu l'aimais... Elle était ta joie, comme tu étais son orgueil. Tu espérais la garder toujours auprès de toi. Dieu ne l'a pas voulu. Que veux-tu? Ecoute, *mon pauvre :* Il y a vingt ans, j'avais un fils, moi aussi, et je l'aimais comme tu aimais ta mère. Il avait cinq ans déjà, il nous souriait, nous connaissait, nous parlait. Ne pleure pas, femme, ce fils est mort. Nous avons dit le cœur déchiré : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite... » Et, garçon, au lieu d'un, il nous a donné deux enfants... Les voilà, Pierrille... Dieu fait bien ce qu'il fait. Après la souffrance, il nous donne

la consolation, le baume après la blessure.

Le vieillard s'arrêta. Pierrille le regardait avec des yeux avides et pleins de larmes, et il lui dit :

— Parlez encore, monsieur Lorin... parlez..... Ah ! vos paroles me font du bien.

Les deux femmes pleuraient, et Placide se mordillait la moustache en frappant du pied.

L'émotion le gagnait aussi.

— Je n'ai plus rien à te dire, reprit le vieux Lorin. Prie pour ta mère, et comporte-toi comme il convient à un homme. Voilà le devoir ! Et puis, garçon, pense qu'il te reste encore ici-bas une famille et des amis, deux vieillards qui t'aiment comme un père et une mère, Pierrille, et au foyer desquels ta place est toujours gardée comme à un enfant de la famille.

— Oh ! s'écria Pierrille. Vous avez raison de me plaindre et de m'aimer, car

je souffre, je souffre bien... Et j'ai tout fait pour la sauver!

*
* *

Pascal et son neveu sortirent, ce jour-là, tout exprès pour laisser Pierrille à la ferme, auprès de Millette qui s'entendait à panser les blessures.

Le pauvre garçon demeurait silencieux, absorbé, et la laissait parler; mais les paroles de la jeune fille lui faisaient oublier une partie de sa douleur, et quand il l'écoutait, il se surprenait à ne plus songer qu'à sa fiancée et à suivre le sens de ses paroles, involontairement, comme la feuille suit le cours du ruisseau qui l'entraîne.

Ils s'étaient assis dans la cuisine, auprès du foyer éteint, et, appuyé contre le manteau de la cheminée, les bras croisés, le front pâle, triste, Pierrille s'enivrait de la vue de cette bonne et gra-

cieuse enfant qui était, maintenant, ce qu'il aimait le plus sur la terre.

Elle le voyait sombre, désespéré, elle s'efforçait de lui faire oublier son malheur, et, quelque vive que fût la plaie, toute fraîche encore, elle parvenait, pour ainsi dire, quelquefois à l'empêcher de saigner. C'est dans ces douloureux instants où la terre semble presque se dérober sous vos pieds, en ces moments de crise où la vie vous abandonne, où le cœur saigne, où l'âme crie, où l'esprit cherche, doute, appelle, où, dans l'immensité de la douleur, il se fait comme un vide autour de vous ; c'est alors que si une main vous est tendue, que si une voix répond à vos

cris, un cœur à votre cœur, vous vous sentez cruellement heureux dans votre souffrance, et vous vous cramponnez à cette piété comme le naufragé à la planche de salut. Alors le cœur a besoin d'une affection, et si petite qu'elle soit, il s'en contente.

Et c'était plus qu'une parcelle d'affection, que la pauvre Millette apportait à Pierrille ; c'était une abnégation complète de soi, une consolation suprême, un entier partage des maux, et cet amour pur et saint qui est assez fort pour calmer tout à coup la plus vive et la plus désespérée des souffrances.

A mesure que Millette parlait, Pierrille semblait revivre : il l'écoutait, il la regardait, il admirait.

Elle lui souriait avec un sourire mélancolique qui lui disait : Tu souffres, tout ton cœur est meurtri, ton âme navrée, mais je t'aime ; le désespoir est dans ton cœur, les larmes dans tes yeux, mais je t'aime ; tu as perdu tout à coup comme

la moitié de ton cœur, mais moi, — l'autre moitié, — je t'aime. Il lui semblait entendre comme une douce musique consolante, et il oubliait alors. L'oubli est un des pseudonymes du bonheur.

*
* *

Le lendemain fut le jour triste et poignant des funérailles. Les Lorin et leurs enfants s'étaient rendus à Vers, accompagnés par les Terrade et quelques amis de Saint-Alvère. Jeantoux était présent, lui aussi. Il savait bien qu'il allait revoir Millette.

La petite cabane de la morte était tendue d'un simple drap noir; on avait exposé à la porte le cercueil de bois blanc, sans draperie, et à terre un bénitier de fer où trempait un rameau bénit, que chacun agitait en faisant le signe de la croix.

Pierrille se tenait pâle, droit, roidi, auprès des Lorin. Placide lui donnait le bras. Millette de temps en temps lui

répétait : Courage, et il souriait alors, d'un sourire étrange qui répondait : Je serai courageux. Jeantoux, mêlé à la foule, fixait sur la nièce du vieux Lorin ses yeux ardents et noirs comme un morceau de

jais. Il aimait mieux être loin d'elle, car il était ainsi plus libre de la contempler à son aise, et, au milieu de toute cette tristesse qui l'entourait, il se sentait heureux parce qu'il s'enivrait ardemment de la vue de la jeune fille.

Le prêtre vint, suivi de ses enfants de

chœur. Deux fossoyeurs prirent la bière. On se mit en marche, à travers le bois jusqu'au cimetière, qui n'était guère éloigné de là.

Pierrille suivait nu-tête le cercueil, seul, sans appui, le front courbé, stupide, et comme écrasé. Millette le regardait et pleurait.

— C'est un bon fils, disaient les uns.

— C'était, disaient les autres, une si bonne mère !

La fosse était toute creusée. On y descendit le cercueil.

Pierrille, machinalement, s'était agenouillé, et les assistants derrière lui.

— Qu'elle repose en paix ! dit le prêtre.

— *Amen !* répondirent-ils tous.

Le fils ne répondit pas. Il pleurait.

Le prêtre jeta une dernière fois sur le cercueil un peu d'eau bénite, fit le signe de la croix, parla en latin et se retira.

Pierrille ne voyait rien, n'entendait rien.

Il répétait, tout bas, des prières que sa mère lui avait apprises quand il était petit, tout petit.

Chacun vint bénir cette bière où la pauvre morte était mise. Il restait à genoux, immobile.

Alors, le fossoyeur prit une pelletée de terre et la jeta sur la morte. Oh ! le bruit, sourd, terrible et lugubre de la terre sur le cercueil ! Pierrille se releva brusquement.

Il ne pleurait plus.

Il prit la verte branche de buis mouillée d'eau bénite, et fit le signe de la croix. D'une voix grave et lente, il dit adieu à

cette fosse, et, s'élançant ensuite vers les Lorin qui fondaient en larmes :

— Ah ! mes amis, s'écria-t-il, Millette... Placide... emmenez-moi !... emmenez-moi !...

— ..... Allons, pensait Jeantoux en suivant les Lorin qui s'en retournaient, avec Pierrille, à La Queyrie, voilà que le beau gars n'est plus fils de veuve, et que la conscription a des droits sur lui. Eh bien ! s'il *partait soldat*, par ma foi, la *Milletoune* serait un *bien bon* parti pour un épouseur !

*
* *

Pierrille s'achemina ce soir-là vers l'église, et y resta longtemps, cherchant des yeux la place où la morte s'asseyait d'habitude. Cette heure de fervente supplication lui fit du bien. Il sortit, et comme il franchissait le portail de l'église, il se trouva en face du vieux curé de Saint-Alvère.

Le prêtre lui tendit la main avec amitié et lui dit :

— Allons, mon pauvre Pierrille, n'oublie pas que toute consolation est dans le vieux livre que je t'ai donné, tu sais, et qui s'appelle l'Evangile.

Il y avait tant d'affection vraie dans ces paroles, que Pierrille put répondre par un sourire et un regard de remerciement ; puis il s'éloigna, le cœur allégé, l'âme plus sereine, avec cette pensée que sa mère était heureuse là-haut et qu'elle le voyait.

VI

Ix mois à peu près se passèrent. S'il est un souverain remède à toute blessure, c'est le temps, et les moins ingrats subissent cette loi fatale qui veut que l'oubli des morts entre dans le cœur de l'homme presque aussi vite que l'herbe et la mousse poussent sur leurs tombeaux. Non que ce soit l'égoïsme qui ferme l'oreille du vivant à ces voix d'outre-tombe, mais c'est que la douleur engourdit comme le sommeil et que toute blessure morale se cicatrise, avec les jours, comme les bles-

sures physiques. Peu à peu, avec le temps, les morts sont pour nous seulement des absents. On s'habitue à en parler comme d'un ami qu'on a quitté hier et qu'on reverra demain. On les croit vivants et quand on y songe, on se les représente allant et venant, gais ou tristes, comme on les a toujours vus. La blessure s'est fermée. On peut y porter la main : elle ne se rouvrira plus. D'ailleurs, on a toujours, pour se rattacher au monde, quelque affection née d'hier parfois, et qui, vous paraissant avoir existé toujours, vous paraît encore éternelle. Cela est ainsi. A mesure qu'une fleur se fane, une autre fleur s'entr'ouvre, et tout se renouvelle, et tout se succède dans l'ordre immuable des choses.

A Pierrille orphelin, sans parents, il était resté les Lorin, c'est-à-dire l'amitié, il était surtout resté Millette, c'est-à-dire l'amour. Le pauvre garçon avait d'abord bien souffert, en songeant qu'il ne reverrait plus celle qu'il chérissait tant et qui

l'avait tant aimé; longtemps, malgré tous ses efforts, il n'avait pu, sans pleurer, penser que cette séparation était éternelle, mais, peu à peu, et comme toujours, son cœur s'était, pour ainsi dire, ranimé au milieu de l'affection des gens de La Queyrie, auprès de l'amour pur et saint de Millette.

De jour en jour, sa tristesse avait diminué, ses larmes s'étaient taries, son cœur s'était apaisé. Le sourire était revenu à ses lèvres, un soir, sur la terrasse, comme il causait avec sa fiancée. Un autre jour, il avait oublié le passé en songeant à l'avenir. Il revenait peu à peu à son ancienne gaieté, à son langage enjoué, à son rire franc, et la bonne Millette, dont tout cela était l'ouvrage, s'applaudissait intérieurement de cette espèce de convalescence.

Quand les six mois furent passés, tout avait repris à La Queyrie son aspect accoutumé, et rien n'y était changé, si ce n'est qu'autour du foyer

de la ferme s'asseyait un enfant de plus.

Placide s'était remis au labour et à ce qu'il appelait la *manœuvre*, comme s'il n'eût jamais fait que cela. Il avait, depuis longtemps, quitté l'habit serré du chasseur d'Afrique pour la veste bleue du paysan, et le sabre du soldat pour la bêche ou le hoyau du travailleur.

Seulement le père Lorin avait voulu *absolument* que son neveu gardât au moins son ruban rouge à la boutonnière de sa veste, et Placide se distinguait des autres paysans par ce signe glorieux et aussi par cette démarche assouplie et un peu rude qui est le propre des militaires.

On l'aimait beaucoup à Saint-Alvère, ce brave garçon de *brigadier*, et quand Pascal disait, en montrant à un visiteur une sorte de trophée du sabre et de deux longs pistolets arabes tout damasquinés qui appartenaient à Placide et qu'on avait suspendus dans la grande salle :

— Ceci est à *lui !* ce sont ses armes !

Le visiteur répondait par un salut très respectueux, comme au service.

Placide était devenu l'ami intime de Pierrille et celui-ci lui portait une véritable affection fraternelle. Les deux jeunes gens causaient souvent ensemble, et toutes leurs conversations roulaient à peu près sur le sujet qui les intéressait davantage l'un et l'autre : la Millette.

— Tu seras un bon mari, je pense ? disait le frère, avec cette loyauté franche qui faisait le fond de son caractère.

Et le fiancé répondait avec un sourire assuré :

— Ne crains rien. Je l'aime tant qu'elle ne pourrait pas avoir un sort meilleur que celui que je lui ferais.

— Brave garçon ! répliquait alors Placide. Tu ne sais pas tout le plaisir que tu me fais en me disant cela. C'est que je veux pour ma petite sœur un avenir beau comme le ciel de l'Algérie, ma foi, et quand je suis sûr que mon souhait s'accomplira... eh bien ! Pierrille,

je suis plus content que quand le père Bugeaud m'a posé la croix, là... Vrai de vrai ! C'est la vérité !

Un jour il dit à Pierrille :

— Combien as-tu d'argent à toi, pour entrer en ménage ?

— Dame ! fit le jeune homme, j'ai bien cent cinquante écus. Ce n'est pas le diable.

— Ma foi, non...

— Mais cela suffit pour en gagner d'autres, et quand on a le cœur à l'ouvrage, la huche au pain s'emplit tous les jours, tu peux le penser.

— C'est vrai, dit Placide, mais il faut songer aux mauvais côtés de tout, mon ami. Je ne sais pas si *les vieux* ont assez d'argent pour vous monter un intérieur, je ne le crois pas. Et si tu tombais au sort, dans trois mois...

— Ah !... fit Pierrille, oui... le sort !... Bah ! est-ce que je partirai ? j'aurai un bon numéro !

— Je te le souhaite. Mais si tu ne

l'avais pas ? Un homme coûte gros... Eh bien ! comment ferais-tu ?

— Placide, Placide, dit Pierrille en secouant la tête, ne parlons pas de ça... quand j'y songe, je suis tout triste. Laisse-moi mon assurance que j'aurai un bon *lot*, j'aime mieux cela !

Pierrille ressemblait à un homme qui ferme les yeux afin de ne point voir le fossé qu'il lui faut franchir.

Placide le comprit.

— Soit ! répondit-il simplement.

Et il se prit à penser, à part lui, que sa Millette serait bien malheureuse s'il lui fallait se séparer de son fiancé.

— Bah ! conclut-il après un moment de réflexion, nous n'en sommes pas encore

*
* *

Et pourtant on y arriva, car le temps, qui enlève la souffrance, l'apporte aussi souvent. Les trois mois qui séparaient

encore le pauvre Pierrille de cette époque, passèrent vite aussi, et le jour vint où il fut mandé à Saint-Alvère pour satisfaire à la loi du recrutement.

Placide seul l'accompagna. Les Lorin demeurèrent à la ferme, auprès de Millette, qui était toute transie et qui priait.

Les jeunes gens étaient réunis sur la place de la mairie, en habits de fête, tous bruyants et tapageurs, comme gens qui cherchent à s'étourdir sur le sort qui les attend.

Il était midi, quand Pierrille arriva, un peu pâle et cachant mal son émotion sous un sourire, chacun l'entoura, lui tendit la main et le salua comme un *collègue*.

— Allons, Pierrillou, dit le grand Mathieu, le fils de l'aubergiste, tâche d'amener un bon numéro, car ta *Milletto* pleurerait s'il te fallait la quitter avant le mariage.

— Et, ajoutait Peyrounil, un fin parleur, bien se pourrait qu'elle ne t'attendît

pas si tu la quittais comme cela pour le régiment.

Ils n'y entendaient peut-être point raillerie, mais ces propos déchiraient le cœur du pauvre garçon, qui leur dit enfin, doucement :

— Je vous en prie, ne me parlez pas de cela !

Jeantoux n'était pas loin. Il vint, le sourire aux lèvres, vers les jeunes gens et leur tendit la main.

— Eh bien ! dit-il, voilà le moment ! Tout sera décidé dans une heure. On dit que tu n'es pas très rassuré, Pierrille ?

— Je suis comme je suis, dit le jeune homme avec un peu d'humeur et en cherchant à s'éloigner.

— C'est juste, fit Jeantoux, et ce n'est pas moi qui te blâme.

— Alors, pourquoi me parler ? Laisse-moi.

Jeantoux reprit avec un faux air de bonhomie qui ne lui allait point mal :

— Décidément, dit-il, *ils* avaient raison.

— Qui, *ils ?* demanda Pierrille.

— Eh ! parbleu, les camarades... Lanier, Espérou et les autres... disaient tout à l'heure qu'on t'avait vu pleurer comme un enfant, hier, à la nuit, dans le chemin de Costo-Rasto, et, comme je leur soutenais que cela n'était pas...

— Tu le soutenais à tort, dit Pierrille, qui avait légèrement rougi... Il fallait les laisser dire. Qu'est-ce que cela me fait que des mauvais gars jasent sur mon compte ?

— D'autant plus, ajouta Placide qui observait Jeantoux depuis quelques moments, d'autant plus que si ces messieurs trouvent mauvais ce que font les autres, et nous surtout, on peut leur répondre qu'ils viennent nous le dire à nous-mêmes et qu'on les satisfera comme ils voudront. Ceci soit dit pour tous ceux qui se mêleraient de mettre leur main à ce qui ne les regarde nullement. Vous m'entendez, Jeantoux?

— Je vous entends, dit le jeune homme avec son expression méchante.

— Très bien alors, fit l'ex-brigadier qui lui tourna le dos en entraînant Pierrille.

*
* *

Jeantoux les regardait s'éloigner en haussant les épaules ;

— Si le bon Dieu était juste, murmura-t-il, comme il vous donnerait un mauvais numéro à ce grand faraud-là !

Il les vit entrer à la mairie, et les suivit alors, non sans une certaine émotion, car il ne pouvait songer sans tressaillir que si Pierrille partait, la Millette serait libre. Il entra dans la salle où se tenait le conseil et vit Placide, debout, parlant avec Pierrille, qui baissait la tête et semblait absorbé.

— En voilà un, pensa-t-il, qui n'en imposera pas à la chance par sa bonne mine !

Au même moment il avisa Claude Gautier, un de ses amis de cabaret, qui

était entré, lui aussi, dans la mairie comme spectateur.

— Eh bien! lui dit-il, qu'est-ce que

je t'avais promis l'autre jour ? Regarde-moi si je n'avais pas raison. Le Pierrillou ne fait plus son *fendant* à l'heure qu'il est ! Le voilà plus blanc qu'un linge et tremblant comme la feuille.

— Oh ! répliqua Claude Gautier, tremblant... il n'en est pas encore là !

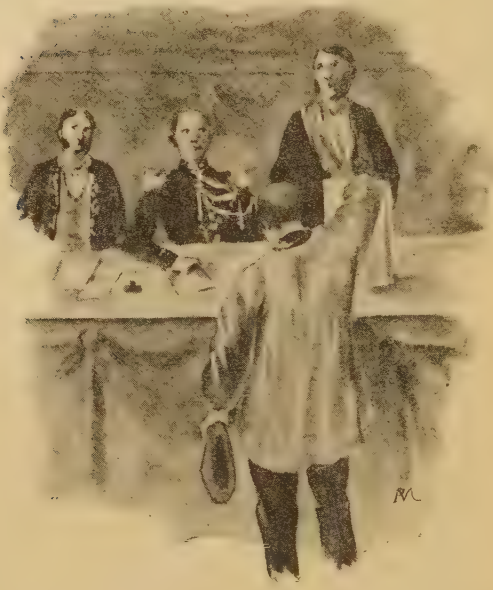
— Guère moins, va. Ces apprivoiseurs de femmes ne sont pas les plus courageux quand il s'agit de choses sérieuses.

Claude fit un mouvement qui signifiait : « Tais-toi donc, les voisins pourraient nous entendre ! » se croisa les bras et regarda Pierrille, que le maire appelait justement et qui s'avançait tout droit vers l'estrade.

Le pauvre garçon faisait tout son possible pour paraître calme, et quand il eut la main dans l'urne, il jeta sur Placide un regard poignant qui voulait dire bien des choses.

Placide répondit par un geste d'encouragement. Alors, le *fiancé* présenta son numéro au maire.

— Trois ! lut celui-ci gravement, et



aussitôt il courut un grand murmure dans la cour.

Pierrille demeura muet, figé à sa place, et Placide fit un mouvement de

colère qu'il accompagna d'un juron énergique.

Cependant l'autre mauvais gars, le Jeantoux, criait de gaîté :

— *Numéro trois!* Vive la vie! voilà

la Millette veuve avant d'être mariée! Hé! Gautier, mon ami, viens, je régale et je paie bouteille! Du Frontignan, si tu veux! Viens, Gautier!

*
* *

— Allons, disait Pierrille en reprenant tristement, appuyé sur le bras de Placide, le chemin de La Queyrie, il faut

avouer que je ne suis pas de ceux qui ont beaucoup de chance, moi, tout de même ! Fini ! c'est fini pour moi. Les Lorin ne sont point riches à débourser une si forte somme, et pas plus les Terrade qu'eux. Je n'ai rien à moi ; il me faudra partir.

— Qui sait, répondit Placide, et la revision ?

— Ah ! oui, fit Pierrille, parlons-en.

— Le fait est que tu n'es point taillé dans le moule de ceux qu'on refuse.

— Il y a des moments où je comprends qu'on se coupe le doigt pour ne point servir.

— Oh ! oh ! ce n'est pas une bien belle idée, cela, dit l'ex-brigadier. Le gouvernement vous prend tout de même et vous envoie, pour sept ans, dans une compagnie de discipline, en Algérie. Amusez-vous donc ! Ce n'est pas que l'Algérie soit un vilain... vrai Dieu ! un ciel, une sève, des arbres... et le reste... mais sept ans

de punition, fichtre !... J'espère que ce n'est pas sérieux ce que tu dis là ?

— Non ! non, ce n'est pas sérieux... Je ne sais pas ce que je dis... Ah ! mais, Placide, c'est que, vois-tu, quitter Millette... la quitter ! C'est un coup dans le cœur ! Et elle, mon Dieu, qu'est-ce qu'elle va dire, la pauvre ?

— Elle va pleurer, comme toi, mon brave Pierrille... Mais ne pouvez-vous faire que cela ? Allons, du courage, on s'en va trouver M. le Maire et le curé et M. le juge, et on tâche d'avoir des protections, une avance d'argent, est-ce que je sais ? Rien n'est perdu tant que tu n'as pas le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule, voyons, Pierrille... et il peut se trouver un hasard, un bonheur... Ah ça ! morbleu, on a vu plus étonnant que cela ! Réfléchis... Qu'est-ce qu'il y a donc d'irréparable dans ton affaire ?

Pierrille regarda Placide d'un air étonné, car il y avait, il ne savait quel accent inaccoutumé dans les paroles de l'ancien sol-

dat. On eût dit qu'il cherchait à ne point trop parler et que ce qu'il disait lui échappait malgré lui, dans son émotion. Il était pâle, il souriait, il s'efforçait de paraître calme et, quelque troublé que fût Pierrille, il avait encore assez de sang-froid pour s'apercevoir que le frère de Millette devenait tout ému malgré lui-même.

— Ah ça ! Placide, tu as quelque chose... Je ne sais ce que c'est... mais tu es tout changé. Voyons, qu'as-tu ?

Le *brigadier* essayait de sourire.

— Rien, par ma foi, rien... Que veux-tu que j'aie ? je cherche à te consoler, voilà tout... Je te dis qu'il ne faut pas te désespérer encore, et c'est la vérité. On pleure aujourd'hui, on rira demain, peut-être. Moi, je n'ai rien... Si j'avais quelque chose, ce serait du chagrin, mais je n'en ai pas, car (je ne sais pourquoi) je suis sûr que tu ne partiras pas. Une idée comme çà !

Pierrille demeura pensif, et Placide se

tut jusqu'à La Queyrie, où, en arrivant, ils trouvèrent toute la famille dans la consternation et les larmes.

On savait déjà la nouvelle.

C'était Jeantoux qui avait dépêché vers la ferme un gamin, afin d'apprendre à Millette quel numéro avait amené son fiancé.

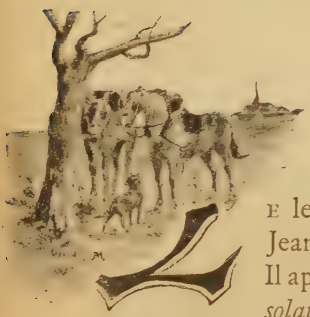
— Tiens, avait dit le mauvais drôle, voilà un sou pour toi, et ne dis pas que c'est moi qui t'envoie.

— Ah çà! pourquoi cela ? demandait Gautier.

— Parce que je ne veux point passer aux yeux de la *Miletto* pour un oiseau de mauvais augure, quoique je sois pourtant satisfait de me dire que c'est par moi qu'elle saura l'affaire. Il faut toujours se garder une porte de derrière.

C'était, à ses moments, un fin matois que le Jeantoux. Malheureusement, quand la passion l'emportait, adieu son esprit et sa ruse! Il ne restait plus chez

lui que la violence et la rudesse, choses qui ne peuvent jamais, dit-on, mener à bien.



VII

Le lendemain, sur le midi, Jeantoux vint à La Queyrie. Il apportait, disait-il, *ses consolations* pour la famille.

Placide et Pascal étaient aux champs. La Catissou coupait, dans la pièce du Cadet, du petit blé d'Espagne pour les bœufs.

Jeantoux ne trouva à La Queyrie que Millette, mais c'était elle surtout, elle seule pour parler vrai, qu'il cherchait. Il se sentit joyeux en la voyant et l'aborda chapeau bas et le compliment à la bouche.

— Ah ! c'est vous, Jeantoux, dit la jeune fille en l'apercevant ; vous venez donc à La Queyrie maintenant ?

— Est-ce un reproche? demanda le jeune homme.

—Non, répondit-elle, ou, si c'en est un, c'est celui de ne pas venir souvent nous voir.

Millette était bonne, et elle avait la confiance que donne la bonté. Elle se laissa aller avec Jeantoux à une de ces conversations intimes, où chacun trahit avec une sorte de joie le secret de ses bonheurs et de ses chagrins.

Elle parla de Pierrille, elle lui dit combien elle l'aimait, oh! de tout son cœur, et qu'elle l'aimait comme çà depuis l'enfance.

C'était rappeler à Jeantoux un passé qu'il haïssait.

— Oui, dit-il, depuis l'enfance, je le sais bien, demoiselle. Il vous aimait dès ce temps-là, lui aussi! Tout petit, vous alliez ensemble au *Riou*... Je m'en souviens. Et comme vous aviez plaisir à le suivre!... Vous n'aviez de bonté que pour lui. Vous ne vous souvenez pas de ces

jours passés. Moi, je ne les ai guère oubliés, demoiselle. Je vous aimais bien, de mon côté. Oui. Je vous suivais... Je vous regardais de loin... Vous ne me voyiez pas... Mais Pierrille n'avait que les sourires, moi, vous me considériez comme un ennemi... Oui, comme un ennemi... Millette, et me faisiez bien de la peine !

— Pauvre Jeantoux ! dit-elle en lui tendant la main.

Cette main, Jeantoux la prit et la serrant avec force :

— Ah ! vraiment, Millette, moi aussi je vous aimais bien... autant que lui, Millette, et je vous le dis, je vous aime encore !... Ne me faites point de mal, écoutez-moi, Millette.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en le regardant fixement, ah ! Jeantoux, vous le haïssez donc toujours ?

— Millette, je ne parle pas de lui, dit Jeantoux, je dis que je vous aime !

Elle se dégagea brusquement.

— Laissez-moi, malheureux ! Vous me

faites du mal... Et la main tendue : Jean-toux, dit-elle, voici cette porte. Ne la repassez jamais plus. Vous êtes notre ennemi. Allez-vous-en !

— Vous me rendrez fou ! dit le misérable.

Il la regarda un moment avec un éclair mauvais dans ses yeux fauves puis, sans répondre un mot, il s'élança au de-

hors, pâle, hagard, comme s'il eût commis un crime.

*
* *

— Maladroit, se dit Jeantoux en s'éloignant, maladroit, qui va tout brusquer, comme une brute. C'est fini. Va donc essayer de la ramener maintenant. Fais-lui patte de velours, imbécile... Ah! maladroit!

Il marchait avec agitation, frappant du pied la terre, et regardant, à travers les arbres les bâtiments de La Queyrie, où, peut-être, il ne lui serait plus possible de remettre le pied.

— Comme si tu ne pouvais pas te contenir, triple buse! se disait-il tout haut... Avec ton sot emportement, voilà que tout est perdu... Oui, perdu, perdu... Est-ce qu'il y a moyen de l'apprivoiser à présent, cette tourterelle? Et moi qui ai reculé devant elle! Ah! cette Millette, je ne sais plus vraiment si je l'aime ou si

je la hais!... Je voudrais tenir en face son Pierrille... ce beau fadard, cet enjôleur... Ah! je rirais !... Cela viendra, foi de Dieu, cela viendra!

Il aperçut à terre un de ces petits scarabées d'un vert doré que nous nommons un *cinq-sous*, et, de son talon, il l'écrasa brusquement avec rage...

VIII

Ur la grande place de Saint-Alvère, Claude Gautier, aidé d'un jeune gars d'une quinzaine d'années, déchargeait une charrette de foin. Perché comme il l'était sur le tas, il vit de loin, venant de son côté, le grand Jeantoux, la tête basse.

— Allons, bon ! se dit-il, le gaillard aura voulu papillonner autour de sa *princesse* et le voilà qui nous revient, remis à sa place. — Hé ! Jeantoux, Jeantoux, ohé ! lui cria-t-il, qu'as-tu donc ?

— Je n'ai rien, répondit le jeune

homme en s'approchant de la charrette... ou plutôt si... je vais te dire ce qui m'advient. — Ah! cette *Millettoune* me cause bien du mal, va!

— C'est toujours comme cela avec les cotillons.

— Descends, viens chez Lambert. Je vais te conter tout. Viens donc.

Claude Gautier sauta lestement à terre, et dit au jeune gars :

— Demeure là, Julou, et soigne les bœufs, hein?

— O, répondit Julou avec le son guttural du *oui* patois.

Et Gautier suivit Jeantoux, entrant avec lui au cabaret qui fait le coin de la place et de la Grand'Rue.

Il n'y avait pas dix minutes que les deux jeunes gens étaient entrés, que Julou vit s'avancer vers lui Pierrille, dans un état d'agitation dont le petit gars s'aperçut facilement.

Pierrille était nu-tête et marchait vi-

vement. En arrivant sur la grand'place, il jeta autour de lui un regard interrogateur, et ne voyant que Julou auprès de la charrette de foin, il s'avança vers lui et lui demanda s'il n'avait pas tout à l'heure aperçu le *grand Jeantoux*.

— *Oui bien*, répondit Julou .. et justement il vient d'entrer chez Lambert avec Claude... Si vous lui voulez parler, il y est encore, monsieur Pierrille!

Pierrille n'en entendit pas davantage et en deux bonds il fut à l'entrée du cabaret qu'il franchit rapidement.

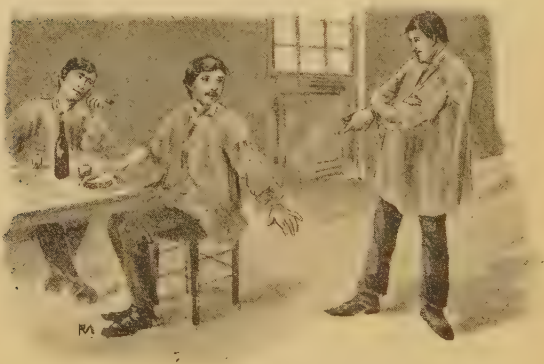
Il entra dans une salle assez vaste, mais faiblement éclairée, où, assis devant des tables de bois blanc mal peintes, quelques groupes de paysans buvaient qui un pot de piquette, qui de la bière ou des liqueurs.

D'un seul coup d'œil, il embrassa bien vite toute la salle et aperçut, dans un coin obscur, celui qu'il cherchait et son camarade.

Il alla droit à eux, les poings serrés, le regard en feu.

*
* *

Jeantoux, occupé qu'il était de causer avec Claude Gautier, ne le vit pas venir.



Alors Pierrille s'approcha de lui et lui frappa brusquement sur l'épaule.

—Hein ! fit le garnement qui se retourna... Qui est-ce qui ose...?

Il aperçut Pierrille, devint pâle et se leva brusquement.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il d'un ton de menace.

Pierrille le regardait fixement dans les yeux et ses dents claquaient. Il y avait une telle expression de haine et de mépris furieux dans ce regard, que, malgré lui, Jeantoux recula.

— Ce que je te veux ? dit Pierrille... Je veux te demander compte de l'emploi de ta matinée. Oui, tu vas m'expliquer ce que tu venais faire à La Queyrie il n'y a guère longtemps, et ce que tu as dit à Millette Lorin, face à face, comme tu es là devant moi !... Réponds.

— Diable ! fit Jeantoux en essayant de rire, — est-ce que je te dois des comptes, et as-tu plein pouvoir sur moi pour venir m'interroger ainsi, quand je ne songe guère à te répondre ?

— Jeantoux, Jeantoux, dit Pierrille, tu me répondras cependant, si je le veux....

— Où as-tu vu cela, toi ?

— Bon Dieu! s'écria Pierrille, tu me fais bouillir le sang! Au fait, je n'ai pas besoin que tu parles, pour mentir ou pour avouer. Je sais ce que tu as dit, ce que tu as fait chez les Lorin; et c'est parce que je le sais que je suis ici, pour t'en demander raison, tu m'entends, et te forcer à m'en demander pardon, oui, pardon, lâche qui insultes les femmes!

— Lâche!... Qu'est-ce que tu dis? hurla Jeantoux, que Claude Gautier prit à bras le corps au moment où il allait s'élancer sur Pierrille.

— Ah! le misérable, le misérable!... Laisse-moi, Gautier... ah! le misérable!

— Eh! dit Pierrille, laisse-le donc, Gautier; peut-être qu'il aura plus de courage, maintenant. Laisse-le donc! Ah! tu croyais, toi, que

cela ne se saurait pas ? Il y avait un enfant, un petit berger, dans la cour, et qui t'a entendu, brave Jeantoux... C'est lui qui m'a tout dit... tout... Et il te regardait par la fenêtre, et il avait mis une pierre dans sa fronde, et il t'en aurait cassé la tête, vois-tu, si tu avais voulu toucher à un cheveu de la Millette !... C'est brave quelquefois, les enfants ! Tu te croyais seul ? Tu vois bien qu'il ne faut se fier à rien, puisque je sais la chose ! Allons, allons, je suis venu ici pour toi... Ce que j'ai dit est la vérité, je crois ? Réponds !... mais réponds donc ! s'écria Pierrille avec un grand geste de colère.

— C'est la vérité, répondit Jeantoux, qui s'était dégagé de l'étreinte de Claude Gautier, et ce que j'ai fait, je le referais, entends-tu !... Je le referais, car j'aime ta Millette, ta fiancée... ta promise...

Pierrille était blanc comme un mort. Il poussa un cri rauque et, d'un bond, s'élança sur Jeantoux la main levée. Le

coup, en pleine face, fut rapide et cruel, Jeantoux chancela et s'appuya, pour ne pas tomber, contre une table, puis à son tour, il fit un bond vers son adversaire. Mais avant qu'il eût eu le temps de frapper, Pierrille l'avait repoussé de nouveau.

— Allons, allons! s'écrièrent les assistants... point de lutte.

— Pas ici! pas ici! répétait le cabaretier aux abois. Oh! *fë dë Dî!* ils vont tout briser!

Quelques-uns s'emparèrent de Pierrille et l'entraînèrent. Claude avait ceinturé Jeantoux et l'étreignait avec force. Mais le jeune homme, d'un effort violent, se dégagea et bondissant sur une doloire qui brillait à terre, appuyée contre la muraille, il la brandit rageusement au-dessus de sa tête.

Il y eut, dans le cabaret, un grand cri d'effroi, et les paysans reculèrent. Mais Claude, plus courageux, comprit qu'il fallait à tout prix arrêter le forcené, et, saisissant avec adresse la doloire, il l'ar-

racha des mains de Jeantoux. En un instant, le jeune homme fut entouré et

comme serré dans un étau par un cercle de paysans qui le forcèrent à ne point bouger, pendant qu'au dehors d'autres jeunes gens entraînaient Pierrille loin de Saint-Alvère.

*
* *

Quand la colère de Jeantoux se fut à

peu près calmée, le cercle qui l'enserrait s'élargit et on lui laissa la liberté de ses mouvements. Alors, quelques-uns essayèrent de lui parler et de le distraire.

— Allons, lui disaient-ils, il ne faut plus penser à cela. Que t'importe la *Millette*, après tout? Laisse-la donc à Pierrille; ils sont fiancés de cœur; ils s'aiment. Que veux-tu faire?

— D'ailleurs, ajoutaient-ils, le Pierrillou s'en va au régiment bientôt, et une fois loin, qu'est-ce qui t'empêche de te déclarer à la *Millettoune*? Elle t'éconduira d'abord, mais on persiste, on demeure, et un beau jour, la belle se rend; et l'on court tout droit chez M. le maire, l'épouser par-devant témoins!

Mais Jeantoux :

— Laissez-moi! Je ne veux rien entendre. Je ferai ce qui me plaira.

— A ton aise! dit enfin le petit Julien, le *plus plein d'esprit* du village; laisse la rose au papillon, comme tu appelles Pierrillou, et contente-toi de la regarder, c'est ton affaire.

— Aussi, fit Jeantoux, je te prie de ne m'en point parler.

— Comme tu voudras, répliqua le malin; seulement si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne point t'y prendre brusquement avec la Millette qui est une *demoiselle* pour le sentiment. Si tu voulais même être tout à fait bien avec elle,

tu devrais faire quelque chose que je te vais dire... si tu me promets de ne te point fâcher...

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? dirent tous les paysans, qui prenaient plaisir à entendre le petit Julien, au fin babil.

— Eh bien! dit Julien, en se rapprochant de la porte, ce serait de *partir* à la place de Pierrille.

— Ah! la petite vermine! s'écria Jeantoux, si je te tenais...

Mais Julien lestement avait disparu, et les paysans riaient tous du trait qui blessait Jeantoux.

— Riez, riez, dit celui-ci sourdement, cela finira mal... Il n'y a pas de quoi rire, allez... Ah! malheur au Pierrille! Cela ne tournera pas bien pour lui si je m'y mets...

— Allons, allons, interrompit Claude Gautier en entraînant le jeune homme, tais-toi! C'est des choses qu'on ne dit pas, même quand on les fait.

— Je dis ce que je veux, fit Jeantoux à voix haute, et ce que je dis, c'est que, de Pierrille ou de moi, il faut qu'il y en ait un qui cède, et je le jure, ce ne sera pas moi!... Non, quand même il devrait mourir de ma main!...

Claude haussa les épaules :

— Tu n'es qu'un malheureux, Jeantoux ! Le diable te tourmente ! mon pauvre !

IX

Le lendemain, Placide se promenait pensif à quelques pas de La Queyrie. Il entendit derrière la haie qu'il longeait un craquement de feuilles, et comme le bruit était trop fort pour être produit par quelque oiseau caché là, surpris, il écarta les

branches épineuses de la haie, et aperçut, cherchant à se cacher, Jeantoux qui, se voyant découvert, se redressa alors brusquement.

— Que faisiez-vous donc là, vous ? dit l'ex-soldat avec une brusquerie un peu retenue. Est-ce que c'est l'habitude de se tapir ainsi derrière les haies pour venir à la ferme ?

— Non, répondit Jeantoux froidement. Aussi, n'allais-je pas à la ferme.

— Et c'est avec raison que vous n'y allez pas, car vous y seriez mal reçu !

— Oui, par Monsieur Pierrille, sans doute ?

— Par Pierrille et par tout le monde, *monsieur* Jeantoux... Quand on n'apporte pas une figure amie, on ne trouve pas un accueil d'ami...

— Je vous remercie de l'avis...

— Il n'y a pas de quoi vraiment.... Ce n'est rien que cet avis-là ! Si vous en voulez d'autres, j'en ai encore à votre service.

— Et quels sont-ils, brigadier ? demanda Jeantoux d'un air railleur.

— D'abord, de ne point aimer autant que cela les broussailles... Je suis fort chasseur, monsieur Jeantoux, et j'aime beaucoup à loger du plomb dans les oiseaux des taillis ou des haies. Ensuite de vous tenir assez éloigné de La Queyrie où j'ai posé quelques pièges à loup, et où, moi comme mon oncle Lorin, et Mathurin comme moi, avons le droit de considérer tout étranger sur nos terres comme un maraudeur, et, par suite, de le traiter comme tel... C'est parler français, hein ?

— Par ma foi, oui, répondit Jeantoux, qui essaya de plaisanter. — Si c'est au régiment qu'on apprend comme cela le beau langage, le Pierrille saura parler comme vous quand il reviendra, dans sept ans !

— Tiens, fit l'ancien chasseur d'Afrique, vous ne manquez pas d'esprit, Jeantoux !... Mais, cela tombe mal... Le

pauvre Pierrille ne saura jamais le beau langage...

— Ah bah ! fit Jeantoux, sept ans !... C'est si long, sept ans !

— Oui, mais quand on passe ces sept ans-là au pays ?

Jeantoux pâlit et recula devant Placide.

Le jeune homme souriait et regardait le garnement de cet air profondément goguenard, particulier aux soldats.

— Ah ! s'écria Jeantoux avec rage, vous partez à sa place, vous !

— Ce que c'est que la haine, fit Placide, cela vous donne les mêmes idées que l'affection.

Jeantoux l'examina d'un air farouche, demeura un instant immobile, puis se retourna brusquement et s'éloigna.

— Il faudrait pourtant bien, se dit Placide en le suivant de l'œil, que je lui règle son compte, à ce particulier, avant de partir !...

Lorsque Jeantoux eut disparu, il s'assit sur l'herbe et se prit à réfléchir.

*
* *

Ce soir-là, autour du foyer de La Queyrie, ils étaient tous réunis, ceux de la famille. On était alors au mois de mars. La mère Lorin et Millette tricotaient, en face l'une de l'autre, auprès de la table où brûlait une petite lampe de cuivre. Le vieux Pascal se tenait dans le coin de la cheminée, présentant ses gros souliers à la chaleur de quelques bûches qui se consumaient doucement en lançant de temps à autres des petites fusées d'étincelles. Pierrille, debout, appuyé contre la huche au pain, regardait Millette dont le visage avait pâli et qui était devenu un peu maigre, car, depuis quelque temps, elle avait bien pleuré, bien pleuré...

Personne ne parlait, personne ne bougeait même, si ce n'est Mathurin, qui raccommodait, dans un coin, des

cercles de tonneaux et Placide, qui se promenait de long en large, dans la salle, en fredonnant parfois mais tout bas, quelque vieux refrain de caserne.

Il semblait qu'un bandeau de plomb pesait sur toutes ces têtes et qu'un bâillon les empêchait de parler. Le silence était noir, profond, et tous hésitaient à le rompre, parce qu'ils savaient qu'ils ne pouvaient guère échanger que des paroles de tristesse.

Placide seul semblait vouloir placer un mot. Il s'approchait, de temps à autre, de son oncle ou de Pierrille, ou de la mère Lorin, s'arrêtait, les regardait et reprenait tout à coup sa marche brusquement sans avoir rien dit.

Enfin, il n'y put plus tenir. Il s'arrêta et s'écria bruyamment :

— Allons, allons ! Çà ne peut pas durer, çà !... Il faut en finir !

Tous se retournèrent assez surpris, et le vieux Lorin dit à Placide :

— A qui en as-tu donc comme cela ?

— A qui ? répondit Placide en s'avançant. Eh ! à moi, donc, qui demeure muet depuis *des temps*, quand je devrais avoir parlé vingt fois pour une !

— Comment ! qu'est-ce que çà veut dire ?

— Je ne te comprends pas, mon frère...

— Je me comprends, moi, et vous allez saisir la chose tout aussi bien que moi, dit Placide en s'asseyant. Ce n'est pas bien difficile. L'affaire, la voilà !..

Il se tourna vers son oncle et fit le geste de quelqu'un qui va parler, mais il s'arrêta, et changeant sans doute le point d'attaque :

— Au fait, dit-il brusquement, j'allais chercher des détours pour vous conter la chose : c'est une mauvaise manière. N'y allons pas par quatre chemins. Ecoutez, mon oncle : Pierrille et la Millette s'aiment. Bon. Ils seraient unis déjà si le sort n'était venu les empêcher d'être heureux, et si la mauvaise chance n'avait donné à ce brave garçon un numéro que

je voudrais savoir à tous les diables... Voilà donc deux cœurs d'or dans le malheur ! Eh bien ! je veux qu'ils soient heureux, moi ! Je veux que ma petite Millette me doive sa joie, son bonheur, sa famille, tout. — Je partirai pour Pierrille !...

Les Lorin devinrent pâles. Pierrille courut à Placide, et Mathurin se leva comme en sursaut.

— Placide ! Placide ! dit le fiancé, non, cela ne se peut pas ! je ne veux point. Le malheur m'en veut, je partirai.

— Eh ! non, de par tous les diables de Kabylie, tu ne partiras pas, dit Placide. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, d'être soldat ? Rien ! Au contraire... c'est mon affaire, tandis que toi... allons donc ! la Millette en mourrait, foi de Dieu !...

La jeune fille regarda son frère et lui tendit la main sans mot dire. Elle avait le cœur plus gros que les yeux, ses yeux pleins de larmes.

Le vieux Lorin s'avança vers Placide.

— Garçon, lui dit-il gravement, ce

que tu fais là est d'un brave et fier garçon ; mais as-tu bien réfléchi à toute la portée de ce sacrifice ?

— Si j'y ai réfléchi, mon pauvre cher vieux ? Jour et nuit depuis quelque temps, et c'est un projet arrêté, mûri, décidé. Je veux revoir les Bédouins, moi ! Je m'ennuie depuis Zoutcha !

— Placide, répétait Pierrille, cela ne se peut pas !

Placide souriait.

— Ah ! j'étais sûr de ces *façons-là !* Aussi, je ne savais comment aborder la chose. — Pourquoi cela ne se peut-il pas, hein ? Est-ce que tu as peur d'être mon obligé, Pierrille ? Ne crains rien, si, de nous deux, quelqu'un, après cela, doit quelque chose à l'autre, ce sera moi qui te devrai le bonheur de cette petite sœur que j'aime tant !

— Cher enfant, dit Pascal...

— Ah ! garçon ! fit la Catissou, que je t'embrasse ! C'est bien et beau ce que tu fais là ! Viens, mon gars !

Elle le pressa dans ses bras. Le jeune homme rayonnait. Il vint à Millette, lui prit le front et le baisa. La pauvre enfant que les larmes étouffaient ne put que laisser tomber sur la poitrine du soldat sa jolie tête triste...

— Allons! lui dit-il gaiement, ne pleure pas! Je ne m'en irai qu'après la noce, petite Millette, ma sœur!

— Ah! monsieur Placide, monsieur Placide! répétait Mathurin qui sanglotait aussi, je n'ai jamais vu ça de ma vie, parole d'honneur!

— J'avais longuement pensé à la chose, dit Placide, quand toute l'émotion se fut à peu près calmée. C'était arrêté là! (et il montrait son front,) depuis le jour du tirage. Seulement il était difficile de l'en faire sortir. J'ai brusqué la chose aujourd'hui et je suis content de moi. Oui, je partirai. On me recevra bien au régiment, allez. Un vieux *sachem* comme moi, ça fait un vide dans un escadron! Il y aura fête à la cantine! Et qui sait? je vous

reviendrai peut-être officier de la Légion d'honneur !... Comme cela sonnera, hein ? papa Lorin !... D'ailleurs, ma vie, à moi, ce n'est pas le calme, le travail des champs, la moisson ou la vendange, c'est le bruit, c'est le *tam-tam*, les courses, les batailles, tout le gai tremblement de mon ancienne existence. Figurez-vous que je reverrai avec plaisir les faces noires et les burnous blancs des Arabes ! Allons, allons, soyez gais vraiment. Je vous reviendrai après tout, mes vieux... je vous écrirai. Je demanderai des congés, souvent, et on me les accordera, j'en suis sûr. Je vous saurai heureux ici, et, alors, l'Afrique sera pour moi le paradis. Tenez, ma parole, je suis, ce soir, glorieux comme tout et content de moi !...

Comme chacun se séparait pour le coucher, Placide prit Mathurin à part et lui dit :

— Ecoute-moi bien ! Tu iras demain, au matin, à Saint-Alvère, tu annonceras tout haut que jeudi je vais au Bugue avec

Pierrille, et que j'y resterai. Pierrille reviendra seul, le soir, après m'avoir quitté. Seul. Tu entends ?

— Oui, fit Mathurin, surpris.

— Tu tâcheras ensuite de savoir ce

que Jeantoux dira de çà, et surtout ce qu'il fera.

— Oui, dit encore Mathurin, en ouvrant de grands yeux.

— Puis, tu m'avertiras de tout ce que tu auras vu ou entendu. C'est compris ? Surtout ne parle pas de cela à d'autre qu'à moi. Motus

Mathurin, de plus en plus étonné, répondit :

— Oui.

Placide alla prendre dans la salle à manger ses pistolets d'arçon, les monta dans sa chambre et se mit au lit, le cœur tout joyeux : il s'endormit en murmurant le nom de Millette, Milletoune, sa petite Millette.

X

Les Lorin étaient bien chagrins d'être ainsi forcés de se séparer de ce cher neveu qu'ils n'avaient donc retrouvé que pour le perdre presque aussitôt. Mais quoi ! ils se sentaient malgré cela soulagés en pensant que leur petite Millette serait heureuse puisque, Placide s'éloignant, Pierrille demeurait au milieu d'eux. D'ailleurs, Placide les avait déjà quittés une fois, et quelque dure que dût être la séparation, elle ne serait jamais aussi cruelle que s'il eût fallu voir partir Pierrille emportant avec lui tout le bonheur de la maisonnée.

Le vieux Pascal était grisé d'enthousiasme en pensant à son neveu et ne se lassait point de le répéter.

— Quel brave garçon ! disait-il. Il n'y a que les garnements pour être ainsi !

Pierrille, d'un naturel trop haut et d'un caractère trop fier pour avoir tout d'abord accepté le généreux sacrifice de son ami, avait essayé de résister ; mais son refus ne put longtemps tenir contre les paroles des Lorin, de Placide, et surtout contre la pensée qu'il lui faudrait se séparer de Millette et peut-être la laisser à un autre.

Il accepta donc, loyalement, franchement, en ouvrant son cœur à cet autre cœur mâle et résolu, qui l'avait si bien compris.

— Tout ce que je te demande, Pierrille, lui dit Placide, c'est de lui payer ta dette à elle !

Et Pierrille :

— Oh ! sois tranquille, à Millette toute

ma vie et tout mon amour ! à toi toute mon amitié !

Leurs mains et leurs esprits se rencontrèrent dans une même étreinte. Leurs larmes coulèrent en même temps.

— Oui, répétait Pierrille, elle sera heureuse, et je l'aime comme on n'aime pas !

— Merci, dit Placide, merci, frère !

*
* *

Pendant que Placide travaillait au verger, ce jour-là, Mathurin le vint trouver et lui glissa dans l'oreille :

— J'ai fait ce que vous m'avez commandé, brigadier !

— Ainsi... ?

— J'ai racolé comme çà un assez bon nombre de jeunes gens, et je leur ai dit, selon votre ordre : « Vous savez que Pierrille ne part point. Le neveu Lorin *va soldat* à sa place. » Très bien ! Ils ont dit et causé. Le bruit s'est

répandu. Claude Gautier l'a répété à Jeantoux son intime... C'était sur la place, tout çà... A ce qu'il paraît que vous

aviez parlé à Jeantoux, car il a fait comme cela : « Je le savais. Le Placide me l'a dit hier. » Etait-ce bien vrai ?...

— Oui, continue.

— J'ai alors écouté, sans trop me mettre en avant, les propos du compère

Jeantoux qui a mauvaise mine tous ces jours-ci, soit dit sans le flatter. Or, il s'est un peu déboutonné, allez, comme un brutal qu'il est, qui ne sait point céler ses affaires...

— Tant pis pour lui. Qu'a-t-il dit

— D'abord que Pierrille n'avait pas encore épousé la demoiselle... que d'ici là il passera bien de l'eau dans le ruisseau, et que, s'il voulait bien, Pierrille ne l'épouserait même jamais, la demoiselle !

— L'imbécile.

— C'est justement comme cela que l'a appelé Gautier, en lui disant : — Tu te feras une mauvaise affaire...

— Il a raison, ce Gautier; après ?

— Après !... Jeantoux s'est avancé vers le vieux Linarac, le fermier de la Porre, et lui a demandé s'il n'avait pas *par là* quelque vieux fusil...

— Ah ! ah !

— Je crois, Dieu me pardonne, que la canaille médite quelque mauvais coup.

— Va toujours.

— Le père Linarac, lui a dit : — « Qu'as-tu donc besoin de fusil ? Qu'est-ce que tu en ferais ? — J'en tuerais les loirs et les buses qui viennent saccager dans notre endroit, dit Jeantoux, qu'il dit, dit-il.— Eh bien ! fit le *vieux*, on prend les loirs au piège, et on tue les buses à coups de pierres... Je ne prête point mon fusil. » — Alors Jeantoux s'est éloigné sans rien ajouter, l'air pas content. Je suis revenu, et c'est tout ce que je sais.

— Bien. Cela suffit. — Tu dis que Jeantoux sait que nous devons partir pour le Bugue jeudi ?

— *O plo !* Il le sait.

— Que Pierrille reviendra seul le soir ?

— *O plo* ! Il sait encore cela, oui, et même, je vous conseillerais...

— Eh ! je sais ce que j'ai à faire. Maintenant, Mathurin, je te remercie. Tu n'as plus besoin de surveiller le Jean-toux. Je sais à quoi m'en tenir sur son compte.

*
* *

On était alors au mardi soir. — Le jeudi suivant, dès cinq heures du matin, Placide était sur pied dans sa chambre.

— Allons, dit-il, c'est aujourd'hui.

Il prit ses pistolets arabes, les chargea, en fit jouer les chiens et y mit les capsules.

— Il y a bien longtemps, pensait-il, qu'ils ne m'ont point servi.

Il descendit dans la salle basse. Le père Pascal était levé.

— Mathurin, dit-il à son neveu, a sellé *Coco* et M. Pradel va tout à l'heure envoyer son cheval pour Pierrille. Vous allez partir après le déjeuner ?

— Oui, répondit Placide.

— Et vous reviendrez ?

— Demain soir, *mon père*. Ce soir nous serons au Bugue, demain j'irai faire ma déclaration ; sur le midi nous repartirons et vers le coucher du soleil nous serons de retour...

— Oui, fit le laboureur ; mais, toi, tu ne resteras point...

— Non, pas toujours, c'est vrai, mais assez cependant pour voir le mariage de ma Millette.

Vers les dix heures, on se mit à table. Le cheval de M. Pradel venait d'arriver, monté par Pierrille lui-même qui était allé le *quérir* à Saint-Alvère. Le repas fut un peu triste. Ce départ momentané faisait songer à cet autre départ qui devait lui succéder bientôt, sitôt et qu'une si longue absence allait suivre.

Placide essayait seul d'être gai, mais sans y réussir. Le déjeuner achevé, Mathurin amena les chevaux.

Placide monta aussitôt à sa chambre, glissa ses pistolets dans les poches de sa veste, et descendit lestement. Il était vêtu en paysan et coiffé d'un large chapeau.

Il sortit dans la cour. Pierrille était déjà en selle. Le vieux Pascal tenait Coco par la bride et les deux femmes restaient debout sur le pas de la porte. Placide embrassa avec effusion la Catissou et couvrit de baisers sa Millette.

— Mon frère, dit la jeune fille, qu'as-tu donc ? Tu vas revenir, n'est-ce pas ?

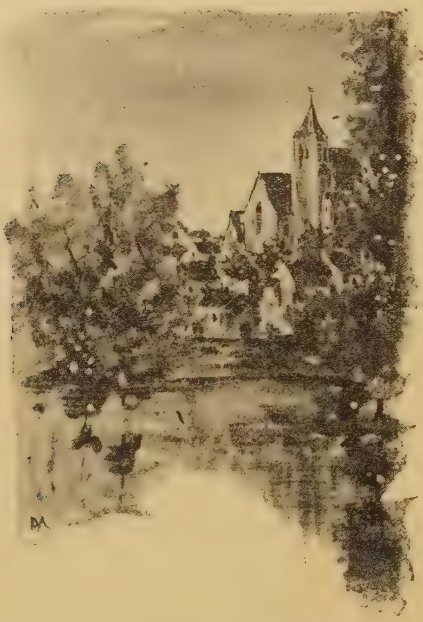
— Tiens, fit Placide en souriant... elle me demande si je vais revenir ? Mais, demain, Millette... demain ! — Adieu, papa Lorin !

— Au revoir...

— Que je vous embrasse, mes *vieux !*... Au revoir, Millette !

Il était à cheval.

— Allons ! dit-il encore. A demain ! à demain !



Et donnant un grand coup d'éperon à

Coco, il lui fit prendre le galop vers les bois. Pierrille le suivit aussitôt.

*
* *

Les deux jeunes gens avaient assez à penser sans entrer en conversation. Ils se taisaient et demeuraient l'un et l'autre songeurs pendant que leurs chevaux avançaient, les éloignant à chaque pas de la demeure aimée.

Il faisait beau, les bois s'emplissaient de soleil, et les oiseaux chantaient joyeusement sur les châtaigniers. L'air était doux. Il faisait bon sous ces grands arbres. Placide se disait que Pierrille eût été bien malheureux, oui, bien malheureux tout de même de quitter tout cela.

Il regarda alors le jeune homme : Pierrille était pensif et semblait triste.

— Allons, Pierrillou, te voilà tout rêveur. Est-ce que c'est ce beau soleil qui te fait baisser la tête, et les chants des oiseaux te donnent-ils envie de pleurer ?

— Peut-être, fit Pierrille, car tout est joyeux autour de nous, excepté nous. Cela me fait peine de penser que tu dois nous quitter, Placide, et pour sept années. Sept ans !

— Ah bah ! dit le brave garçon en souriant, tu en es là, toi. Oublie vite ça, Pierrille. C'est de l'histoire ancienne çà ! Assez de regrets ; il faudra rire et chanter bientôt, car la noce approche.

Mais Pierrille restait muet, la pensée ailleurs.

Après une demi-heure de voyage environ dans un chemin droit, ils s'engagèrent au milieu des taillis et des garnissades, parmi d'étroits sentiers d'une terre glissante, que bordaient, comme autant de précipices, des ravines d'un terrain rougeâtre, détrempé par les eaux de pluie.

— Un bon endroit pour faire un mauvais coup, se dit Placide.

Puis les chemins devinrent moins mauvais. Ils rentrèrent dans les sentiers battus, au bord desquels, parmi l'herbe

PIERRE MOTEL

verte, apparaissaient, dans leur couronne blanche, les champignons *oronges* semblables à des pommes d'or enchâssées dans l'herbe verte.

Une heure après ils étaient à Listraille, petit bourg placé presque à égale distance de Pézuls et du Bugue.

Ils s'arrêtèrent un moment. Placide se plaignait de douleurs de tête. Il alla s'étendre sur un lit d'auberge, se releva, essaya d'une promenade dans les prés qui devait lui faire du bien, disait-il, se recoucha, et laissa passer ainsi deux ou trois heures.

Quand il fallut se remettre en route, Placide trouva encore une autre raison, et sous prétexte que Coco ne pouvait supporter les mouches, il retarda le départ jusqu'au soir.

Ils dînèrent à Listraille. Placide mangea peu. Il se plaignait toujours de son mal de tête.

— Si nous retournions à La Queyrie? disait Pierrille.

— Non, non. Si je ne me sens pas mieux, nous coucherons ici. Ma satanée migraine !...

Le jour se passa ainsi. La nuit vint.

— Il vaut mieux me reposer une nuit à Listraille, dit Placide, que de se mettre en route malade à travers les bois.

— Certainement, dit Pierrille.

Ils demandèrent une chambre, mais elles étaient toutes occupées. Pierrille partagea avec un roulier une espèce de pièce à deux matelas, et l'aubergiste offrit à Placide un lit, bientôt monté, dans la salle du bas.

Placide accepta vivement.

Après neuf heures, tout le monde était couché, sauf le valet d'écurie qui attendait jusqu'à dix heures le passage de la diligence.

Placide se releva, demanda au valet son cheval, et lui recommandant de ne point faire de bruit, lui mit dans la main une pièce d'argent pour solder la dépense.

Cinq minutes après il était en selle sur la route, et partait du côté de La Quey-

rie, pendant que Pierrille le croyait endormi dans la salle basse.

*
* *

La nuit était noire, sans lune. On n'y voyait point à dix pas devant soi. Placide connaissait assez bien son chemin et pourtant il avait peur de se tromper; une fois sorti de la route, il mit la bride sur le cou de Coco et se laissa guider par l'instinct du cheval.

Puis il s'assura que ses pistolets étaient toujours dans sa veste.

Il pensait :

— Si je connais bien mon particulier, l'air du soir sentira la poudre !

Il faut être né et avoir grandi au milieu des bois, pour savoir tout ce que l'âme du paysan conserve, malgré toutes les transformations qu'elle peut subir, de superstition et de croyance primitives. Or, Placide, le soldat d'Afrique, était un paysan.

Il avait été élevé dans ce pays, dans ces bois de châtaigniers que les récits de son aïeule peuplaient, il s'en souvenait, d'êtres étranges; et, en se retrouvant, seul, au milieu de la nuit, dans ces chemins silencieux et noirs, il faisait, bercé par le pas de son cheval, un retour involontaire vers les visions, les fantômes d'autrefois. Cela l'amusait aussi de se resonger à ses impressions d'enfant, parmi ces mêmes sentiers et ces grands bois.

C'étaient quelques battements d'ailes, au-dessus de sa tête, et qui pouvaient être le bruit de l'*oiseau de la nuit*.

C'éait un froissement de feuilles sèches qui se faisait entendre à ses côtés. Un cri de chouette dans le lointain, un hurlement plaintif, quelque vague écho; tous ces bruits mystérieux de nuit qui troublent le repos des bois aux heures sombres.

En passant dans une clairière, il vit sur le ciel comme un point noir qui lentement tournait, tournait sans bruit.

C'était peut-être quelque corbeau, quelque chauve-souris aux ailes cotonneusees Mauvais augure.

Placide était brave et cependant il eut un petit frisson; il fit, sans y songer, le signe de la croix.

— L'*autre* m'attend là-bas, pensait-il.

Et le cheval avançait toujours, marchant d'un pas régulièr, trébuchant rarement, mais ne se faisant pas faute de prendre les sentiers rocailleux où les branches de châtaigniers venaient battre durement le visage de Placide.

— Nous devons approcher, se disait le cavalier. Le Jeantoux se sera posté près des fondrières que j'ai remarquées ce matin. C'est presque sûr. Çà sentait le guet-apens, cet endroit-là!

Et, hochant la tête :

— Ah! petite sœur Millette, c'est bien pour ton bonheur que je tente le sort, cette nuit!

Ou encore :

— Jeantoux est averti de notre départ.

Il sait que Pierrille doit revenir par ici aujourd'hui même. Il le croit sans armes Il doit l'attendre. Le gredin n'aura pas reculé, j'en suis sûr. Comme Pierrille ne part plus, il faut que Pierrille meure; je comprends cela. Compère Jeantoux, vous aurez, par ma foi, compté sans votre hôte.

— Et si Mathurin s'était trompé? si Jeantoux avait attendu encore... s'il choisissait un autre moment? Allons donc, impossible. Il y avait une pensée de meurtre dans l'œil du drôle, l'autre jour! L'occasion, qui fait le larron, est trop belle cette fois. Le coquin doit être tapi par là-bas, dans quelque ornière, avec son fusil ou sa hache. Ah! misérable, si je te tenais!...

Puis une autre idée lui venait; car tout s'entre-choquait dans sa tête, comme dans les heures de fièvre, et il se disait :

— S'il me tuait, pourtant? Est-ce que je sais où il guette, moi; s'il est dans ces broussailles? Il tirera le premier : il attaquera à l'improviste, peut-être, et s'il

ne me manque pas... s'il m'étend là,

raide... du coup... qui donc remplacera Pierrille?... Ne partira-t-il point? Et

Millette, ma Millette? Ah! triple sot, qui va jouer sa vie contre le plaisir de casser la tête à ce scélérat!

Et il lui venait, alors, la pensée de faire volte-face et de ne point pousser à bout cette étrange entreprise. Mais, à ses yeux, reculer eût été une lâcheté, il ne le pouvait pas. Il fallait aller en avant, quelle que dût être l'issue de cette sorte de duel qu'il allait engager avec Jean-toux — avec le hasard.

— C'est tenter Dieu, se disait-il; mais la cause de tout cela n'est-elle pas sacrée? Allons!

Il prit un de ses pistolets et l'arma. Ce bruit, sec comme celui d'un os qui se brise, lui parut singulier dans la nuit.

— Maintenant, dit-il, nous approchons. A la garde du sort!

*
* *

Il éperonna son cheval qui prit un trot d'allure gaillarde et, regardant l'om-

bre d'un œil fixe, il attendit que le moindre indice pût lui faire reconnaître, auprès de lui, là, dans l'ombre la présence de l'invisible ennemi qui devait l'attendre.

Mais il ne voyait rien.

L'ombre semblait épaissir et Placide suivait en ce moment un chemin creux sur lequel de grands chênes faisaient comme un dôme de branchages et de feuilles.

— Nous avons pourtant passé les fondrières, se disait-il. Est-ce qu'il n'aurait pas attendu ? Serait-il trop tard ?

Puis :

— Ce Jeantoux a cependant de la ténacité. Il n'est guère que dix heures, je suis fou. Il est par ici, il attend, le doigt sur la gâchette. Et aussi pressé que moi d'en finir, l'assassin !

L'endroit était désert et si noir que Placide ne voyait même pas devant lui la tête de son cheval, aucune lueur ne trahissait le ciel, à travers les branches ou les troncs d'arbres.

Coco faisait, en marchant, un bruit sec. Quelquefois des étincelles jaillissaient

sous ses fers, au heurt de quelque caillou.

Puis, rien.

Tout à coup le cheval s'arrêta brus-

quement. Placide le sentit frissonner sous lui et dresser sa tête d'un coup raide.

— C'est là, pensa-t-il. Bien.

Au même instant il entendit un bruit de feuilles froissées devant lui, et comme le choc mat d'un fusil contre l'épaule.

— Salut, Pierrille ! s'écria, dans la nuit, la voix de Jeantoux...

Et aussitôt un éclair de feu sillonna l'ombre avec une détonation qui se répercuta, dans ces bois silencieux, comme le bruit du tonnerre.

Placide blessé, poussa un cri et, à son tour, tirant *au juger*, il déchargea son pistolet vers l'endroit d'où le coup était parti.

Cela s'était passé si rapidement que les deux coups de feu avaient semblé n'en faire qu'un.

Placide sauta à bas de son cheval qui s'enfuit au galop à travers bois, en hennissant de terreur.

Le brigadier entendait comme des

râles du côté où il avait tiré. Il s'approcha.

Dans l'ombre, un homme se tordait,

secoué par les dernières convulsions de l'agonie, laissant échapper des mots sans suite, battant du pied la terre, et se roulant comme un serpent blessé.

Placide apercevait vaguement cette forme noire qui se tordait là...

— Ah ! le malheureux ! dit-il.

Puis il appela.

— Jeantoux ! Jeantoux !

Il se pencha sur le moribond et sentit une main crispée le saisir par le bras. Il essaya de se dégager. La main l'attirait

comme pour l'abattre à terre; la face convulsée voulait se dresser, comme pour mordre. Bientôt cette main s'ouvrit, tout bruit cessa. Placide, alors, se pencha sur le cadavre, puis, reculant, les cheveux hérissés :

— Ah ! s'écria-t-il, c'est jugé maintenant ! Je l'ai tué !...

Et un moment le justicier se fit horreur.

XI

Il y avait grande rumeur à la Queyrie, le lendemain de cette nuit. Et quel effroi ! On avait vu Cocō revenir seul, la selle vide, et on ne savait quel affreux malheur déplorer.

Le vieux Pascal était pâle et la Catissou tremblait. Mais tout fut bien pis quand Mathurin vint annoncer qu'on avait entendu des coups de feu, là-bas, du côté des bois.

— Je parierais, dit le valet de ferme, que

le Jeantoux a fait quelque mauvais coup! Il avait demandé un fusil, et je crains...

— Comment ! s'écria le laboureur, tu savais cela et tu ne nous as point avertis. Malheureux !

Et il se leva brusquement comme s'il eût voulu assommer Mathurin ; mais le paysan s'était enfui.

Sur les huit heures, il vint un petit garçon de la ferme des Belles-Digues annoncer au père Pascal que *le Monsieur Placide* avait passé la nuit chez eux.

Le vieillard embrassa l'enfant.

— Au milieu de la nuit, dit le petit, le monsieur Placide a trappé chez nous. Mon frère Joanny a ouvert et, comme M. Placide était blessé, là (il montrait son bras), ma maman Françoise l'a soigné et bien, allez !

— Comment, dit Pascal, Placide est blessé ?

— Ah ! ce n'est point une bien grande blessure, répondit l'enfant. Il a dit comme çà que ce ne serait rien.

— Femme, dit Pascal, je vais aux Belles-Digues !

— C'est cela ! fit Millette. Mais, est-ce que Pierrille n'était point avec Placide ?

— Non, non, dit le petit, il est resté à l'auberge *là-bas* et n'a rien eu, lui !

Au moment où Pascal sortait, Placide arrivait suivi de Joanny, le fils du fermier des Belles-Digues.

Il portait son bras gauche en écharpe.

Lorin et la Millette se précipitèrent vers lui et l'embrassèrent.

— Eh bien ! garçon, qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Pascal.

— Souffres-tu ? dit Millette avec inquiétude, pendant que la Catissou couvrait son neveu de baisers.

— Ah ! répondit Placide, ce n'est rien — pour moi, du moins, — la blessure est légère et les balles me connaissent. Celui qui a le plus souffert dans tout cela, c'est le Jeantoux... Il est mort !

— Mort !

— Ah ! mon Dieu ! s'écrièrent-ils tous.

— C'est Dieu qui l'a voulu, dit Placide, et sa colère l'a été atteindre dans l'ombre où mes yeux ne pouvaient le voir. J'ai tiré sur son coup de feu. Tué raide !

Quand Pierrille revint à la Queyrie, il savait déjà tout ce qui s'était passé, et courant à Placide :

— Il ne manquait plus que çà, tu risquais ta vie pour moi !

— Dame, un peu ! fit Placide.

— Et, demanda Pierrille avec inquiétude, ta blessure ?

Placide sortit de son écharpe son bras demi-nu, et, souriant d'un air triste :

— Mon pauvre Pierrille, si le Jeantoux m'avait aussi bien touché l'os qu'il a atteint la chair, le bras se cassait, et voilà qu'il t'eût fallu quitter Millette tout de même !

*
* *

Placide alla, le lendemain, faire sa dé-

position, se constituer prisonnier entre les mains de la gendarmerie.

L'instruction de l'affaire ne fut pas longue. L'inculpé était, au moment du meurtre, dans le cas de légitime défense. Il avait été blessé, et pour tout le village, il était constant que Jeantoux s'en était allé avec préméditation l'attendre au passage.

Les propos de Jeantoux, rapportés par tous les témoins, l'accusaient jusqu'au delà de la tombe, et cette affaire ne fit que hausser d'un degré dans l'estime du village celui qu'on appelait avec respect *le brigadier*.

Placide fut bientôt remis en liberté. La première fois qu'il reparut en public à Saint-Alvère, tous, et Claude Gautier le premier, se firent un honneur de lui serrer la main avant son second départ pour l'Afrique.

— J'ai tué un homme, disait le brigadier, mais celui-là ne valait pas cher ! A El Aghouat j'en ai sabré de plus inno-

cents ! Bah ! ajoutait le soldat, le duel ou la guerre, çà se vaut ! L'important est de faire son devoir !

*
* *

Il y a longtemps que Pierrille est le mari de Millette, la bonne ménagère. Ils ont acheté une petite ferme derrière La Queyrie et la cultivent laborieusement. M. Plumarie a, dit-on, aidé son ancien serviteur Pierrille dans l'achat de cette propriété.

Les deux époux sont encore jeunes et voient grandir sous leurs yeux de beaux enfants qui s'en vont eux aussi, petit frère et petite sœur, pêcher au Riou les écrevisses, quand le ciel est bleu et que le soleil luit dans les aulnes verts.

Les Lorin vivent toujours, et leur Placide, qui atteint sa quarantaine à l'heure qu'il est, dirige leur ferme. Il a quitté le service après l'expédition de Crimée, et ne regrette pas trop, dans sa verte

campagne du Périgord, la plaine blanche

de l'Algérie et les tranchées de Sébastopol.

La Queyrie est toujours la maison du bon Dieu : aux pauvres qui tendent la

main, des œufs et du pain ; au voyageur harassé, un verre de vin et quelque pot de quartiers d'oie.

J'y voudrais passer quelque bonne longue veillée, comme celle où j'ai fait, jadis, la connaissance des modestes héros de cette simple histoire.

3 1220 00171 4077

F Clarelie

Pierrille.

2294
7 Sep '45
19
14498
17411
10 Oct '47
Bangor Pub Lib
10 Nov '60
Bangor Pub Lib
29 Dec 60.
FEB 28 1981
JUN 23 1981
JUN 23 1981